871
H15mGR
1901

THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
871
H15m.GR
1901

NOTICE: **Return or renew all Library Materials! The *Minimum* Fee for each Lost Book is $50.00.**

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.
To renew call Telephone Center, 333-8400

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

JUL 17 1991

CLASSICS

L161—O-1096

S. JÉROME

ET LA

VIE DU MOINE MALCHUS LE CAPTIF

PAR

PAUL VAN DEN VEN

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES

LOUVAIN

J.-B. ISTAS, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

90, RUE DE BRUXELLES, 90

1901

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign Alternates

https://archive.org/details/sjeromeetlaviedu00venp

A Monsieur

Hommage respectueux de l'auteur

S. JÉROME

ET LA

VIE DU MOINE MALCHUS LE CAPTIF

Extrait du *Muséon*, nouvelle série, tomes I et II
(1900-1901).

S. JÉROME

ET LA

VIE DU MOINE MALCHUS LE CAPTIF

PAR

PAUL VAN DEN VEN

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES

LOUVAIN

J.-B. ISTAS, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

90, RUE DE BRUXELLES, 90

1901

871
H15m.GR
1901

En abordant les recherches dont le résultat est consigné ici, nous ne nous doutions guère qu'elles dépasseraient si notablement les limites naturellement restreintes de l'introduction à un document inédit de peu d'étendue. Amené à examiner de près diverses questions d'histoire littéraire que le lecteur ne trouvera peut-être pas dénuées de tout intérêt, nous n'avons pu nous dispenser d'entrer dans certains développements.

Nous ne saurions livrer ces pages à la publicité, sans adresser l'expression de notre gratitude à la rédaction du Muséon, *qui a accueilli cet essai.*

Ce nous est également un devoir bien agréable à remplir que de présenter l'hommage de notre respectueuse reconnaissance à notre dévoué maître, M. le chanoine Forget, professeur de syriaque et d'arabe à l'Université de Louvain, qui a bien voulu revoir avec attention, sur les reproductions photographiques du manuscrit, le fragment de texte syriaque que l'on trouvera plus loin.

Nous ne pouvons non plus oublier ce que nous devons à M. J. Bidez, chargé de cours à l'Université de Gand, et à M. Henri Omont, conservateur au département des manuscrits de la bibliothèque nationale de Paris. Ils nous ont prodigué, avec la plus grande libéralité, les conseils et les encouragements.

708490

TABLE.

I. Les diverses recensions de la Vie de Malchus. 1

II. Textes grec et syriaque de la Vie de Malchus. 7

III. La biographie originale 43

IV. L'auteur de la version grecque . . . 93

Appendices.

I. Les premiers paragraphes de la traduction grecque de la Vie d'Hilarion . . . 142

II. Les diverses recensions grecques de la Vie d'Hilarion 155

S. JÉROME

ET LA VIE DU MOINE MALCHUS LE CAPTIF.

I.

Les diverses recensions de la Vie de Malchus.

Au chapitre CXXXV du *Liber de Viris inlustribus*, S. Jérôme se dit l'auteur de trois écrits hagiographiques qu'on retrouve, dans la suite, mentionnés par maint écrivain latin et qui ont joui d'une renommée considérable pendant tout le moyen âge (1). Répandues à de multiples exemplaires dans les bibliothèques monastiques de l'Occident, traduites de bonne heure en différentes langues, imitées à titre de modèles par de nombreux hagiographes, les Vies de Paul l'ermite, de Malchus et d'Hilarion nous sont parvenues dans beaucoup de manuscrits, d'ancienne comme de basse époque, sous le nom même du célèbre Docteur. Comme toutes les œuvres sorties de sa plume, elles portent le cachet de son style éminemment personnel, toujours rapide et imagé (2). Aussi, ce n'est point pour en attaquer l'authenticité, mais afin de déterminer avec précision leurs sources et leur valeur en histoire,

(1) De Vir inl., c. 135 : *haec scripsi* : *Vitam Pauli monachi...*, *Captivum Monachum*, *Vitam beati Hilarionis*.

(2) Sur ces caractéristiques du style de S. Jérôme et sur d'autres analogies philologiques entre ses Vies de Saints et le restant de ses écrits, voir H. Goelzer, *Etude lexicographique et grammaticale de la latinité de saint Jérôme*, 1884, p. 35-38 et passim.

que la critique s'est exercée si fréquemment dans les dernières années sur ces trois opuscules. A dire vrai, l'attention était allée surtout aux biographies de Paul de Thèbes et d'Hilarion de Gaza, parce qu'elles avaient une importance considérable pour l'étude des origines du monachisme (1). La troisième, celle de S. Malchus, d'un intérêt beaucoup plus restreint au point de vue des institutions monastiques, fut négligée aussi bien par l'école de Weingarten que par ses adversaires (2). Cette omission est enfin réparée. En effet, tout récemment, à la suite de recherches sur les œuvres de Marc l'Ermite, M. J. Kunze, professeur d'histoire du dogme à l'Université de Leipzig, a été amené à conclure que S. Jérôme ne pouvait pas plus longtemps passer pour être l'auteur de la Vie originale de S. Malchus (3) : il n'aurait fait que s'approprier un texte déjà existant en grec ou en syriaque, et il n'y aurait lui appartenant en propre que le court prologue mis en tête de la pièce dans la rédaction latine (4).

(1) Citons, pour mémoire, l'étude de W. Israel, *Die vita S. Hilarionis des Hieronymus* (Z. f. wiss. Theol., t. XXIII, 1880, p. 129-65) complétement réfutée par O. Zöckler, *Hilarion von Gaza, Eine Rettung* (Neue Jahrb. f. deut. Theol., t. III, 1894, p. 146-78) et en ce qui concerne S. Paul de Thèbes, l'ouvrage de Weingarten, *Der Ursprung des Mönchthums in nachconstantinischen Zeitalter*, 1877, p. 1-6, l'introduction de M. Amélineau à la Vie copte du fameux ermite (*Annales du Musée Guimet*, t. XXV, pp. IV-XVII) et la page « pleine de bon sens » du beau livre de D. Butler, *The Lausiac History of Palladius* (p. 231 ; cfr. *Anal. Bolland.*, XVII, p. 459), sans oublier celles, non moins sages, consacrées aux deux ascètes par M. Zöckler, dans la seconde édition de son *Askese und Mönchthum* (1897).

(2) M. Israel, *art. cité*, p. 151-52, a écrit quelques lignes pour assimiler la Vie de Malchus au « roman » d'Hilarion. Voir une courte réponse de M. Zöckler, *Hilarion von Gaza*, p. 172.

(3) J. Kunze, *Marcus Eremita und Hieronymus*, Theologisches Literaturblatt, t. XIX (1898), pp. 393-398.

(4) Sans vouloir préjuger en rien la question, notons qu'une conclusion toute semblable a été émise naguère sur la Vie de Paul ermite par M. Amélineau, *loc. cit.* ; reprise dernièrement par M. Nau dans une Note sur *Amatas, disciple d'Antoine* (Journal asiatique, 9e série, t. XVI (1900), pp. 23-30), il

Il y a, en effet, trois textes différents de la Vie de S. Malchus. Tous trois sont à peu près de même longueur et, à part quelques détails, tous trois contiennent la même histoire bien connue. Malchus est un moine des environs d'Antioche que son biographe — celui-ci garde l'anonymat, — attiré par sa réputation de grande vertu, a été visiter. L'ascète lui fait connaître sa vie. Né non loin de la ville de Nisibe, il a abandonné la maison paternelle, parce que ses parents voulaient le contraindre à contracter mariage et est entré dans un monastère. Après quelques années passées dans les austérités, il succombe à la tentation de revoir son pays natal et, malgré les objurgations les plus vives de la part de l'abbé, il quitte les moines pour aller rejoindre sa mère devenue veuve. Mais son coupable voyage est interrompu par une attaque de Sarrasins nomades ; ils pillent la caravane dont il faisait partie, et l'un d'eux emmène Malchus comme esclave et lui fait garder ses troupeaux. C'est le récit de ses souffrances et de sa fuite, partagées par sa vertueuse compagne de captivité, qui forme l'objet principal et presque unique de cette histoire si curieuse, qu'on pourrait appeler à bon droit, avec Ebert, un morceau d'autobiographie (1).

serait, croyons-nous, difficile de la maintenir après le travail de M. Bidez, *Deux versions grecques inédites de la Vie de Paul de Thèbes*, Recueil de travaux publiés par la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand, fasc. 25, 1900, Introduction. Rendant compte de ce dernier ouvrage dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1900, n° 4, p. 654-59, M. Nau maintient pourtant son opinion et annonce qu'il la défendra bientôt par de bonnes preuves, principalement *extrinsèques*. Il est à souhaiter que ces preuves soient plus solides que les quelques arguments internes indiqués, en passant, par M. Nau. Ceux-ci, en effet, ne nous paraissent guère convaincants. Quelle que soit d'ailleurs l'issue de ce débat, on verra ci-dessous, au § III, qu'à raison des prétentions de l'auteur de la Vie de S. Malchus à être témoin oculaire, l'importance du problème qui se pose ici est plus considérable encore.

(1) A. Ebert, *Allgemeine Geschichte der Litteratur des Mittelalters*, I²,

La rédaction latine due à S. Jérôme est, de loin, la plus connue. On s'accorde généralement à en fixer la composition à l'année 390 ou 391 (1). Représentée par un très grand nombre de manuscrits, elle a été bien des fois publiée, soit isolément, soit avec les œuvres du grand Docteur ; en dernier lieu, les Bollandistes l'ont rééditée au tome IX d'Octobre des *Acta Sanctorum* (2).

Quant au texte syriaque, qui se trouve dans le manuscrit Sachau 302 à la bibliothèque royale de Berlin, il a été signalé pour la première fois par M. Bäthgen (3) et à sa suite par MM. O. Zöckler (4), Jülicher (5), Loofs (6) et Kunze (7). M. Sachau l'a publié avec soin dans le Catalogue des manuscrits syriaques de Berlin qu'il a fait paraître tout récemment (8). Vers le milieu du récit, le texte présente

1889, p. 202. La place qu'occupent les œuvres hagiographiques de S. Jérôme dans l'histoire littéraire est déterminée avec grande exactitude par le même auteur, pp. 200-204.

(1) « [S. Jérôme] n'écrivit l'histoire [de saint Malc], dit Tillemont, que lorsqu'il estoit déjà vieux, et depuis qu'Evagre eut esté fait Evesque d'Antioche à la fin de l'an 388, ou en 389. Mais c'estoit avant que S. Jérôme fist son catalogue des auteurs ecclésiastiques, où il marque cette vie, c'est-à-dire avant la fin de 392. C'est pourquoi nous la mettons en l'an 390 ou 391 ». *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. XII, Paris 1707, p. 129. C'est aussi l'opinion de Vallarsi (391), *S. Hieronymi Vita*, dans les *Hieronymi Opera*, t. XI, Vérone, 1742, p. 97. Voir encore Stilting, *Acta SS.*, Septembris t. VIII, 1865, p. 503 C ; V. De Buck, *Acta SS.*, Octobris t. IX, p. 60 D ; Bardenhewer (391), *Patrologie*, p. 434.

(2) P. 64-69. Nous suivrons le texte et la division en paragraphes de cette édition. On trouvera la bibliographie des éditions antérieures dans la *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis*, ediderunt Hagiographi Bollandiani, fasc. IV, 1900, p. 770. Une véritable édition critique fait d'ailleurs défaut.

(3) *Die syrische Handschrift Sachau 302 auf der kgl. Bibliothek zu Berlin*, Zeitschrift für Kirchengeschichte, t. XI (1890), p. 442 sqq.

(4) *Neue Jahrbücher für deutsche Theologie*, t. III (1894), p. 172.

(5) *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1896, p. 104.

(6) *Deutsche Litteraturzeitung*, 1895, col. 1580.

(7) *Theologisches Literaturblatt*, 1898, col. 393.

(8) Die Handschriften-Verzeichnisse der königlichen Bibliothek zu Berlin, XXIII^er Band, *Verzeichniss der syrischen Handschriften*, Berlin,

malheureusement une lacune assez considérable provenant de la disparition d'un feuillet du manuscrit (1). Ajoutons que le British Museum possède deux fois la même recension, d'abord folios 27v à 35r du manuscrit Add. 12175, puis folios 185v à 188v du manuscrit Add. 12174 (2). Au jugement de Wright, l'écriture du premier de ces manuscrits est du VIIe ou du VIIIe siècle ; le second est daté de l'année 1197. Outre les deux manuscrits de Londres et le manuscrit de Berlin, lesquels offrent la Vie syriaque à l'état isolé, un texte identique est incorporé dans deux exemplaires, au moins, de la fameuse compilation d'Enanjésu, connue sous le nom de *Paradis des Pères* (3) : à savoir le ms. de la Bibliothèque nationale de Paris syr. 317, du XVIIIe siècle (4), et un ms. du Patriarcat chaldéen de Mossoul, paraissant dater du XIV-XVe siècle (5), dont une copie, faite en 1890, est la propriété de M. E. A. Wallis

1899, pp. 103-109. M. Sachau date le manuscrit du VIIe ou du VIIIe siècle, tandis que M. Bäthgen, *article cité*, p. 443, l'attribue au VIIIe ou au IXe.

(1) La Vie de Malchus se lit du folio 9r au folio 11v. C'est entre les folios numérotés 9 et 10 qu'un feuillet a disparu (= texte ci-dessous, p. 38, l. 2 ܗܘܝܢ — p. 42, l. 17 ܡܠܟܐ incl.).

(2) W. Wright, *Catalogue of the syriac manuscripts in the British Museum*, pp. 1100, 1127, codd. DCCCCXLVI et DCCCCLX.

(3) Sur cet ouvrage, composé vers le milieu du VIIe siècle, voir R. Duval, *La littérature syriaque*, 1899, p. 156-57, et surtout D. C. Butler, *The Lausiac History of Palladius*, Texts and Studies d'Armitage Robinson, VI, 1, 1898, p. 77 sqq. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si la Vie de Malchus a fait réellement partie de la compilation d'Enanjésu ou si elle constitue une interpolation plus ou moins récente. On remarquera seulement qu'elle manque dans un troisième manuscrit du *Paradis*, le Cod. Vatic. syr. 126, du XIIIe siècle, qui est l'exemplaire le plus ancien qu'on en a signalé. De l'avis des savants compétents, celui-ci semble mieux représenter l'œuvre d'Enanjésu que la copie de M. Budge et le ms. de Paris. (Voir C. Butler, *op. cit.*, p. 78-79, 82-83).

(4) J. B. Chabot, *Notice sur les mss. syriaques de la Bibliothèque nationale acquis depuis 1874*, Journal Asiatique, 9e série, t. VIII (1896), p. 264-65.

(5) Cf. Butler, *op. cit.*, p. 83.

Budge (1). Le P. Bedjan a publié ce texte avec le *Paradis*, dans le septième volume de ses *Acta martyrum et sanctorum* (2), d'après le ms. de Paris syr. 317, en signalant dans un appendice les variantes du ms. du British Museum Add. 12174 (3).

Enfin, le texte grec est encore inédit, mais le cardinal Sirleto en a fait une traduction latine qui a été insérée par l'évêque de Vérone, Aloisi Lipomani (que M. Kunze appelle par deux fois Lippmann !) dans sa collection de Vies de Saints (4). Le P. Victor De Buck qui, au tome IX d'Octobre des *Acta Sanctorum*, a élucidé les Actes de S. Malchus, a connu le texte grec, mais il n'a pas jugé à propos d'y recourir ni d'en rechercher les manuscrits, n'ayant, disait-il, aucun intérêt à se désaltérer au ruisseau, quand il pouvait s'abreuver à la source (5). M. Kunze, tout en soupçonnant l'importance de cette rédaction grecque un peu trop dédaignée par le P. De Buck, n'a pas davantage consulté le texte grec lui-même, et il s'est contenté de la version du cardinal Sirleto. Par malheur, celle-ci, comme on verra plus loin (6), est aussi peu exacte

(1) Cf. E. A. Wallis Budge, *The Book of the Governors : the Historia Monastica of Thomas of Marga*, 1893, t. II, p. 201.

(2) Paris, 1897, p. 236-251.

(3) *Ibid.*, p. 1011-12.

(4) *Septimus tomus vitarum sanctorum patrum*, Romae, 1558, fol. 284-286v. Que Sirleto soit l'auteur de cette traduction, c'est ce que démontrent amplement les préfaces de Lipomani, même volume, folios 106 et 256. En l'attribuant à Gentien Hervet, M. Kunze n'a fait que reproduire une erreur du P. De Buck (*Acta SS.*, Octobris t. IX, p. 60 D) empruntée peut-être à Rosweyde, qui dans ses *Vitae Patrum*, Anvers 1615, p. 96, § 2, a commis la même méprise.

(5) *Acta SS.*, Octobris t. IX, p. 60 D. Rosweyde, *loco cit.*, n'a pas accordé à la Vie grecque une plus grande attention : « quae apud Metaphrastem habetur tomo VII Aloysii Lipomani ex Graeco per Gentianum Hervetum translata, existimo ante ex Hieronymi Latino textu in Graecum versam », et c'est tout.

(6) Pages 15-17, en note.

que possible, sans compter qu'elle ne représente qu'une seule copie d'un texte passablement tourmenté (1). De plus, recourir à une traduction dont l'original subsiste, c'est se priver volontairement de l'auxiliaire si précieux que constitue, pour la critique, la différence des langues dans lesquelles les textes à comparer ont été rédigés : quelque consciencieux que soit le traducteur, et Sirleto ne paraît pas s'être fait scrupule à cet égard, maint passage caractéristique, mainte expression significative perdent leur importance sous le déguisement qui leur est imposé. A peine avions-nous abordé l'examen du problème soulevé par M. Kunze et des questions connexes, que nous nous rendîmes compte de l'insuffisance de la version latine et de la nécessité de recourir au texte original, demeuré jusqu'ici enfoui dans les manuscrits. C'est ce dernier, que nous mettrons donc tout d'abord sous les yeux du lecteur, pour tâcher de résoudre ensuite les difficultés que suscite l'étude de ce document et de ceux qui lui sont apparentés.

II.

Textes grec et syriaque de la Vie de Malchus.

A. Les manuscrits que nous avons utilisés pour la constitution du texte de la Vie grecque de S. Malchus sont les suivants :

Codex Parisinus graecus 1605, du XIIe siècle, sur parchemin, écrit à pleines lignes. La Vie de Malchus s'y lit du folio 277 au folio 284, transcrite d'une seule main (2). Il B

(1) Voir ci-dessous, p. 10-14.

(2) Cfr. *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae nationalis Parisiensis*, ediderunt Hagiographi Bollandiani et Henricus Omont, Bruxellis, 1896, p. 276.

n'y a guère de corrections postérieures, mais un lecteur du XVI-XVIIe siècle a repassé à l'encre noire un certain nombre de mots plus ou moins effacés. Les principaux passages récrits de cette manière sont p. 25, l. 6 ὅτι πρόβατον τῆς μάνδρας ἐξερχόμενον καὶ τοῦ ποιμένος χωρηζόμενον à p. 26, l. 10 ἅπερ πρὸς παραμυθεί|αν, c'est-à-dire tout le folio 279^r et au fol. 283^r un assez grand nombre de mots depuis 36, 5 πρωΐας δὲ γενομένης jusque 36, 16 τῇ οὖν γυναικὶ ὡς συνεργὸν καὶ σύμβουλον. Cela n'empêche pas d'ailleurs qu'on puisse presque toujours distinguer, avec une certitude suffisante, la première écriture. Le copiste s'est acquitté de sa tâche très négligemment : l'esprit doux et l'esprit rude sont souvent confondus, rarement omis, parfois placés sans nécessité, surtout dans les mots composés ou paraissant tels. L'accentuation est fréquemment fautive : tantôt les accents sont mal choisis, tantôt on en a écrit deux où il n'en fallait qu'un. Ce dernier cas est habituel pour les mots dont la première partie est ou semble être une préposition ; exception doit être faite pour tous les mots composés d'ἀνά. Les voyelles η ι et ει, ε et αι, ο et ω se rencontrent sans cesse écrites l'une pour l'autre, et l'ι souscrit est toujours omis (1). Quant aux consonnes, voici les seules irrégularités que nous ayons rencontrées dans tout le morceau : δυσεβούς pour δυσσεβοῦς IV, 51 ; ἀπηλλασώμην pour ἀπηλλασσώμην IV, 56 ; οἴμμοι pour οἴμοι VI, 10 ; συζευθῶ pour συζευχθῶ VI, 51 ; καλλῶς pour καλῶς VIII, 9 ; καθυγραθέντα pour καθυγρανθέντα VIII, 59 ; περιέφρασον pour περιέφρασσον VIII, 67 ; ἀσσεβοῦς pour ἀσεβοῦς IX, 21. En outre, le ν euphonique s'ajoute fréquemment à la désinence σι et à la 3e personne terminée en ι, et con-

(1) On trouvera dans l'apparat critique, pp. 22 sqq., de nombreux exemples de cette négligence du copiste de B.

stamment à la 3e personne terminée en ε, devant les mots commençant par une consonne.

Codex Parisinus græcus 1598, sur parchemin, à deux colonnes, daté de l'année 993 (1). L'écriture, une grosse minuscule très soignée qui présente la plus grande ressemblance avec le 2e fac-similé publié à la page 168 du *Handbook of greek and latin Palaeography* de M. Thompson (2e éd. 1894), reporte plutôt au milieu du XIe siècle la transcription du manuscrit. Celui-ci ne serait donc que l'apographe d'un manuscrit daté dont il aurait reproduit la souscription (2). La Vie de Malchus occupe les feuillets 239 à 247. Par suite de la disparition d'un folio, le commencement de la pièce fait défaut jusqu'aux mots ἔμαθον εἰς τὴν μέσον Χαλκίδος καὶ Βεροίας ἔρημον (23, 11) exclusivement. Au point de vue orthographique, le texte est écrit correctement ; assez rares sont les fautes d'esprit et d'accent, et peu fréquentes les confusions de voyelles ; pour les consonnes, on trouve ἔνφοβον pour ἔμφοβον IX, 45 ; ξίφου pour ξίφους X, 54, et comme dans le *Parisinus* 1605, mais en proportion un peu moins élevée, un certain nombre de ν euphoniques superflus. L'iota souscrit n'est jamais marqué. Nous avons collationné deux fois notre copie des deux manuscrits de Paris avec les originaux. P

Codex Vaticanus græcus 1660, sur parchemin, à pleines lignes, copié à Constantinople au monastère de Studion V

(1) Cfr. *Catal. codic. hagiogr. graec. bibl. nat. Paris.*, p. 274.

(2) Il est vrai que les Bollandistes écrivent *ibid.* « an. 993 exaratus », mais le manuscrit ne figure ni dans la *Liste des manuscrits datés de la Bibliothèque nationale* (1898) placée par M. H. Omont en tête de son *Inventaire sommaire des manuscrits grecs*, ni dans les *Fac-similés des manuscrits grecs datés de la Bibliothèque nationale du IXe au XIVe siècle*, publiés par le même auteur. M. Omont a bien voulu me confirmer verbalement son opinion, en Octobre 1899 : pour lui, le copiste du ms. 1598 aurait reproduit telle quelle la souscription du volume qu'il transcrivait.

en 916 (1). C'est un ménologe d'Avril, offrant à la date du 16 la vie grecque de S. Malchus (fol. 246-256ᵛ). Le scribe a omis partout l'ι souscrit et imité le *Parisinus* 1605 dans l'usage régulier du ν euphonique devant les mots débutant par une consonne. Notons aussi συνζευχθῶμεν pour συζευχθῶμεν VII, 29. Les esprits et l'accentuation sont généralement corrects.

C'est, à n'en pas douter, sur ce manuscrit qu'a été faite la traduction du cardinal Sirleto. En effet, là où le *Vaticanus* 1660 diffère des autres copies, la version latine concorde avec lui dans les mauvaises comme dans les bonnes leçons. On en jugera par la série d'exemples que voici : p. 22, l. 19 *Sevennia*, Σεβενίᾳ V, Ἐσιμενίᾳ B — 24, 2 *Serva, inquiens, in senectutem tuam*, τήρησον εἰς τὸ γῆράς σου V, τήρησον ἐξ αὐτῶν P, τήρησον ἐξ αὐτῶν ὀλίγα B — 24, 5 *patri meo*, μου πατρί V, πατρί BP — 24, 11 *etenim et Adam ipsum ex tanta illa celsitate, fallacia, et fraude adductum*, καὶ γὰρ καὶ τὸν Ἀδὰμ ἐκ τοσούτου ὕψους διὰ τῆς ἀπάτης ἀπάρας V, καὶ γὰρ τὸν Ἀδὰμ εἰς τοιοῦτον ὕψος ἐπάρας διὰ τῆς ἀπάτης P, καὶ γὰρ τὸν Ἀδὰμ εἰς ὕψος θεότητος ἐπαγγελλόμενος ἀναγαγεῖν B — 24, 16 *obtestabatur*, ὅρκιζεν V, ὁρκίζει P, ὥρκισεν B — 25, 5 *diaboli signo*, τοῦ σημείου τοῦ διαβόλου V, τοῦ διαβολικοῦ σημείου P, τοῦ διαβόλου B — 27, 18 *a Christi servis me separavi*, τῆς τῶν Χριστοῦ δούλων ἐμαυτὸν ἐχώρησα V, τῆς δόξης τῶν τοῦ Χριστοῦ δούλων ἑαυτὸν ἐχώρησα P, ἑαυτὸν ἐχώρησα τῆς δόξης τῶν δούλων τοῦ Χριστοῦ B (2) — 29, 7 *Deus*, Θεός V,

(1) Le *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae*, edidérunt Hagiographi Bollandiani et Pius Franchi de' Cavalieri, Bruxellis, 1899, p. 153, donne la description complète du manuscrit. On trouvera, en outre, d'intéressants détails dans Batiffol, *L'abbaye de Rossano*, Paris, 1891, p. 80.

(2) Evidemment, dans V, l'homoioteleuton a occasionné après τῆς la chute du mot δόξης.

Χριστός P, Κύριος B — 29, 14 *inimici diaboli cuspide percussus letalem plagam acciperem*, ταῖς ἀκίσιν τοῦ ἐχθροῦ πληγὴν καιρίαν λάβω V, παρὰ τοῦ ἐχθροῦ καιρίαν πληγὴν λάβω P, καιρίαν λάβω τὴν πληγήν B — 31, 2 *illis*, τούτων V, om. BP — 31, 8 *ignavis*, νωθροῖς V, νώθοις P, νόθοις B — 31, 10 *qui.... ducebar*, με.... εὐοδούμενον V, εὐοδούμενοι (se rapportant à οἱ.... προσφέροντες de la phrase suivante) BP — 33, 1 *scientes autem desertam illam regionem, per quam transeundum nobis erat, aquis ipsis mirum in modum carere cibum sumpsimus et aquam e fluvio bibimus*, ἰδόντες δὲ ὅτι ἦν ἐμέλλομεν διέρχεσθαι ἔρημον ἄνυδρος ἣν καθ' ὑπερβολήν, ἐφάγομεν καὶ ἐπίομεν ὕδωρ ἐκ τοῦ ποταμοῦ V, ἰδόντες δὲ ὅτι ἐμέλλομεν διέρχεσθαι ἔρημον ἥτις ἐστὶν ἄνυδρος καθ' ὑπερβολήν, ἐπίομεν etc. P, προβλέποντες δὲ ὅτι μέλλομεν διέρχεσθαι ἔρημον πολλὴν καὶ ἄνυδρον ἐπίομεν etc. B — 33, 15 *aspicientes*, ἀφορῶντες V, ἀποροῦντες BP — 33, 18 *reptilia et ferae*, ἑρπετὰ καὶ θηρία V, θηρία P, θηρία καὶ ἑρπετά B — 34, 7 *aditum*, εἴσοδον V, θύραν BP — 34, 17 καὶ διὰ τὸ ἀπὸ τοῦ φωτὸς τοῦ ἡλίου ἠμαυρωθέντας τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ P (à peu près de même dans B) om. Sirleto et V — 35, 5 *mortuum*, νεκρόν V, νεκρὸν πρὸ τῶν ὀφθαλμῶν ἡμῶν κείμενον P, νεκρὸν πρὸ ὀφθαλμῶν γενόμενον B — 35, 10 *iratusque servo dixit*, καὶ μετὰ θυμοῦ ἔλεγεν τῷ παιδί V, καὶ μετὰ θυμοῦ ἔλεγεν P, κράζων τὸν παῖδα ἐμβριθῶς B — 36, 12 *Abianum*, Ἀβιανόν V, Σαβινιανόν P, Σαβιανόν B — 37, 14 οὔτε αἰχμαλωσία .... 38, 5 κατὰ πασῶν τῶν τοῦ διαβόλου μεθοδειῶν om. Sirleto et V. Il serait aisé de multiplier ces rapprochements. De minime importance sont ces quelques passages où, par contre, la version de Sirleto semble représenter plutôt le texte de B ou de P. On trouve ainsi : 25, 4 *monasterii vero pater, tanquam ad interitum me ruentem videns, his verbis usus est*, ὁ δὲ ὅσιός μου πατὴρ προπέμπων με ὥσπερ εἰς ἀποδημίαν ἔλεγεν B, προπέμπων δὲ (καὶ

προπ. P) με ὥσπερ εἰς ἀπώλειαν ἔλεγεν ὁ πατήρ PV (1) — 27, 9 *qui nobiscum una captivus ductus*, ὃς αἰχμαλωτισθεὶς μεθ' ἡμῶν B, καὶ μεθ'ἡμῶν αἰχμαλωτισθείς V, καὶ σὺν ἡμῖν αἰχμαλωτίσθη P — 27, 12 *me introduxit*, εἰσήγαγέν με B, με om. PV — 29, 1 *Christo servandae*, τηρεῖν τῷ Χριστῷ P, τηρεῖν τοῦ Χριστοῦ V — 29, 12 *spiritalem conjugem temperantiae meae conservatricem*, πνευματικὴν σύζυγον καὶ βοηθὸν ἀσφαλῆ τῆς σωφροσύνης BP, πνευματικὴν σύζυγον ἀσφαλῆ τῆς σωφροσύνης V — 29, 13 *ejus corpus nudum vidi*, τὸ ἐκείνης σῶμα γυμνὸν εἶδον B, ἐκείνης γυμνὸν τὸ σῶμα ἴδων (ἰδὸν P) PV — 30, 11 *aliae.... ferebant*, οἱ... ἐκόμιζον BP, ὁ.... ἐκόμιζεν V — 30, 20 *nidi sui aditum*, τὰς εἰσόδους τῆς φωλέας BP, τὰς εἰσόδους om. V — 31, 17 *in Actis Sanctorum Apostolorum*, ἐν ταῖς πράξεσι τῶν ἀποστόλων P, ἐν ταῖς πράξεσι τῶν ἁγίων BV (2) — 31, 18 *proprium aliquid esse*, ἰδιόν τι εἶναι P, τι ἴδιον εἶναι BV. Plusieurs de ces rencontres s'expliquent sans peine par la tendance qu'ont également la version de Sirleto et le manuscrit B à arrondir les phrases de l'original (3). De-ci de-là aussi, le traducteur corrige une faute de V, et la correction qui lui est inspirée par le contexte coïncide avec la bonne leçon des autres manuscrits (29, 1 — 29, 12 — 29, 13 *vidi* — 30, 11 — 30, 20). Voici, au reste, quelques observations qui dissiperont tout doute à ce sujet. Le manuscrit V appartenait autrefois à la bibliothèque du monastère de Grotta-Ferrata (4),

(1) Au reste, *interitum* est l'équivalent d'ἀπώλειαν et non d'ἀποδημίαν.

(2) Cette curieuse coïncidence trouve son explication dans ce fait que l'auteur grec reproduit ici (443, 18) presque à la lettre le passage des Actes (Πράξεις Ἀποστόλων), IV, 32 : οὐδὲ εἷς τι τῶν ὑπαρχόντων αὐτῷ ἔλεγεν ἴδιον εἶναι, ἀλλ'ἦν αὐτοῖς ἅπαντα κοινά. Le changement introduit par Sirleto lui aura donc été suggéré, tout naturellement, par le contexte.

(3) Voir p. 15-16, en note, et p. 19.

(4) « Olim Cryptoferratensis n. 20 » (*Catal. codic. hag. graec. bibl. Vatic.*, p. 153). Cette cote (Γ) a été attribuée au manuscrit en 1575 par Luc Felice, moine de l'abbaye, auteur d'un *Index librorum manuscriptorum monasterii Cryptae Ferratae*, où il a décrit le volume. (Cfr. A. Rocchi, *De coenobio*

jusqu'à ce qu'il devint la propriété du Vatican sous le pontificat de Paul V (1). C'est, selon toute apparence, le seul des *codices* conservés à Grotta-Ferrata vers le milieu du XVIe siècle, qui contint une Vie grecque de S. Malchus (2). Or, le cardinal Sirleto a utilisé pour traduire ce texte, les préfaces de Lipomani en font foi (3), un manuscrit provenant de la même communauté. Ce manuscrit ne peut donc être que V. Ajoutons qu'on voit figurer en traduction dans la deuxième partie du tome VII des *Vitae sanctorum* de Lipomani (laquelle, d'après les préfaces, a été tirée toute entière de la bibliothèque de Grotta-Ferrata), outre la Vie de Malchus, tous les textes hagiographiques que renferme V, sous des titres correspondant exactement à ceux de ce précieux volume. Plusieurs de ces textes sont même uniques dans la bibliothèque du Vatican ; pour d'autres, V est seul à leur donner un titre qui s'adapte à la traduction de Sirleto (4). Il n'y a pas lieu de s'étonner que la

Cryptoferratensi eiusque bibliotheca ex codicibus praesertim graecis commentarii, Tusculi, 1893, pp. 285-86, 305, et P. Batiffol, *La Vaticane de Paul III à Paul V*, Paris, 1890, pp. 97 sqq., 114). Le même *codex* était déjà à Grotta-Ferrata en 1462, car il figure dans l'inventaire des manuscrits du monastère qui fut dressé cette année-là sur l'ordre du cardinal Bessarion (cfr. Rocchi, *op. cit.*, p. 272).

(1) Voir la description de ce manuscrit qui accompagne la reproduction phototypique publiée par la *Palaeographical Society, facsimiles of manuscripts and inscriptions, Occidental Second Series*, planche 82 ; Batiffol, *La Vaticane de Paul III à Paul V*, pp. 97-98 et 114.

(2) Voir les inventaires de A. Rocchi, *ouvrage cité*, livre III, *De praecipuis codicum graecorum bibliothecae Cryptoferratensis adjunctis deque eorum numero et indicibus*. Sur l'état actuel de la bibliothèque, cfr. encore Rocchi, *Codices Cryptenses seu Abbatiae Cryptae Ferratae in Tusculano digesti et illustrati*, Tusculani, 1885.

(3) *Septimus tomus vitarum sanctorum patrum*, Romae, 1558, page III, folios 106^r et 256^r.

(4) Ceci est aisé à vérifier au moyen du *Catal. cod. hag. graec. bibl. Vaticanae*. On remarquera, par exemple, l'identité de l'*incipit* et du *desinit* des pièces 20 et 22 avec le commencement et la fin des mêmes Passions qui se trouvent en traduction dans Lipomani, VII, fol. 123^v et 134^r.

série des Vies de saints de ce manuscrit n'ait pas été publiée toute entière par Lipomani : celui-ci a négligé, comme il fallait s'y attendre, les pièces publiées antérieurement dans d'autres parties de sa collection (1).

(1) Celles que le *Catal. cod. hag. graec. bibl. Vatic.* a numérotées 1, 2, 4, 7, 8, 10, 12, 13 et 14. Le num. 19 (Μαρτύριον τοῦ ἁγίου Ζωσίμου) est remplacé par un autre texte du martyre de S. Zozime, extrait probablement du *Vatic.* 1667, autrefois *Cryptoferrat.* 10. Quant à l'omission du num. 3 (Passion de Ste Théodosie) et du num. 18 (Vie de S. Jean, moine d'Arménie), toutes nos recherches pour en découvrir le motif sont restées infructueuses. Pourtant, Sirleto a certainement traduit les deux pièces, en se servant, du moins pour le n. 3, du ms. V ; ces deux versions se trouvent dans le ms. *Vatic. lat.* 6187, écrites de sa main. Pour le num. 3, voir [H. Delehaye], *Eusebii Caesariensis de martyribus Palaestinae longioris libelli fragmenta*, Anal. Bolland., t. XVI (1897), p. 116 : « Passiones SS. Apphiani et Aedesii et S. Theodosiae latine redditas a cardinali Sirleto, habemus in codice Vaticano 6187, fol. 215-220, 220v-221. Porro certum est Sirletum prae oculis habuisse Vaticanum codicem graecum 1660 ». Pour le num. 18, cfr. *Acta SS.*, Martii t. III, 1865, p. 828 C. Malheureusement, nous ne possédons pas la description complète du Vatic. 6187, qui peut-être éluciderait ce point.

Contre l'identification si longuement démontrée ci-dessus et admise déjà par le Bollandiste Papebroch dans son Commentaire de la Vie de S. Platon (*Acta SS.*, Aprilis t. I, 1866, p. 362 F) pour le num. 9 du manuscrit V, traduit aussi par Sirleto, on pourrait élever quelques objections qu'il importe de faire disparaître ici. 1° Le ms. V est un ménologe d'Avril et dans la collection de Lipomani les Vies de Saints sont pareillement rangées suivant l'ordre du calendrier liturgique. Or, les dates d'un certain nombre des Vies et des Passions de V s'écartent beaucoup de celles que leur a attribuées Lipomani, et par conséquent, les textes hagiographiques des deux recueils sont rangés dans un ordre tout différent. Il arrive même que des textes portant une date dans le manuscrit n'en aient reçu aucune de la part de Lipomani : c'est le cas, notamment, pour la Vie de Malchus. Voici l'explication de ce fait. Certaines pièces du ms. V (5, 6, 11, 15, 20, 22, 23, 25, 26) sont accompagnées de deux dates, parfois distinctes, l'une qui précède le titre et a déterminé la place du morceau dans le manuscrit (Vie de S. Malchus : μηνὶ τῷ αὐτῷ ιϛ'), l'autre tout à la fin du récit, insérée dans l'épilogue (Voir les traductions dans Lipomani). Le traducteur n'aura retenu que cette dernière. Ainsi, le martyre des SS^es^ Agape, Chionia et Irène se célèbre, d'après le ms. V, le 5 Avril (date du titre) et le 1er Avril (date de l'épilogue) : c'est avec cette seconde date qu'il figure dans Lipomani. Quant aux Vies qui n'avaient pas de date (9), ou n'en avaient qu'en tête du texte (16, 17, 27), et qui n'en reçurent donc point dans la traduction de Sirleto, Lipomani nous apprend par une des préfaces du tome VII (fol. 256^r^), le procédé qu'il a suivi : « Ex his sanctorum vitis, quas eruditissimus Guillelmus Sirletus Apostolicus Protonotarius ex Criptae Ferratae coenobio acceptas, et per ipsum latine redditas dono nobis dedit, quaedam diem et mensem habebant

C'est de V que dérive aussi la Vie grecque de S. Malchus contenue, fol. 136v à 143v, dans le *Vaticanus graec.*

praesignatum, aliae vero minime. Ne mireris ergo si his, quae sequuntur, certi dies non erunt praepositi. Nam omni usi diligentia, nusquam illos invenire potuimus ». Afin de fixer la date des pièces transmises sans indication de jour ni de mois par son collaborateur, Lipomani fit donc des recherches, et pour deux d'entre elles (16 et 27) ses investigations dans les livres liturgiques grecs en cours au XVIe siècle, aboutirent : c'est ainsi que la *Vita sancti Jacobi eremitae* obtint la date du 28 Janvier, et l'*Oratio funebris in sanctum Nicetam* celle du 3 Avril (Voir les ménées). Les textes relatifs aux Saints dont il ne put trouver la place dans le calendrier, c'est-à-dire l'Oraison funèbre de S. Platon par Théodore Studite et la Vie de S. Malchus, formèrent un groupe à part ; précédé de la préface que nous avons citée, il vint clore la seconde partie du tome VII des *Vitae sanctorum.*

2° De plus, cette série de Vies de Saints extraite de V et ainsi disposée, a été entremêlée d'un grand nombre de textes étrangers à ce manuscrit, ce qui ferait croire à l'emploi fait par Sirleto d'un recueil beaucoup plus considérable. Mais les autres manuscrits de Grotta-Ferrata qu'utilisa cet érudit, se laissent reconnaître sans trop de peine, par exemple le Vatic. gr. 1667. Tous ces textes ayant été distribués par ordre de date selon les principes énoncés plus haut, les séries fournies par les manuscrits ont été complètement disjointes, circonstance qui, au premier abord, nous venons d'en faire l'expérience, rend assez malaisée leur identification.

A voir Sirleto négliger de la sorte, à l'encontre d'autres collaborateurs de Lipomani, certaines données de ses manuscrits, on peut soupçonner qu'il n'a pas respecté davantage la teneur des textes qu'il a voulu traduire. Naguère, en deux endroits, le P. Papebroch a mis largement à nu les graves défauts de traductions dues au savant cardinal (*Acta SS.*, Aprilis t. I, pp. 253 et 362 ; voir aussi de nombreux exemples dans les *Annotata*). Et de vrai, en comparant V et la version latine de la Vie de Malchus, on s'aperçoit bientôt que celle-ci manque aussi de toutes les qualités requises pour une étude critique. Confrontons quelques passages du grec et du latin, particulièrement importants.

V	LIPOMANI, t. VII
Fol. 247 : Τοῦτο δὲ λογιζόμενος ἔμαθον εἰς τὴν μέσον Χαλκίδος καὶ Βεροίας ἔρημον μοναστήριον εἶναι, καὶ παρωσάμενος τὰς προλαβούσας γνώμας ἀπῆλθον ἐκεῖ, καὶ προσελθὼν αὐτοῖς ἔμεινα παρ' αὐτοῖς, πάσῃ ἀγωγῇ τῆς σεμνῆς τοῦ μονήρους βίου κατὰ τὴν ἔνθεον ἐκείνων πολιτείαν ἀγωνιζόμενος καὶ προκόπτων ἐν Κυρίῳ καλῶς (éd. num. 2).	Fol. 284v : *Id autem cogitans didici in deserta illa regione, inter Chalcidem, et Beroeam monasterium esse. Ita, omisso priore consilio, illuc abii, et* AD EOS MONACHOS *profectus, apud illos mansi, educationi castae, monasticaeque vitae, prout divina illorum institutio exigebat, studens, et divina ope adjutus, bene in illis proficiens.*

825, du XIIIe siècle. L'accord entre les deux manuscrits s'étend, en effet, aux moindres détails, et si le scribe du

Fol. 248v-249 : καὶ οὐ τοῦτο μόνον πρὸς αἰσχύνην τῆς ἀπειθοῦς μου γνώμης συνέβη μοι, ἀλλὰ καὶ φαγεῖν μοι ἔδωκαν κρέας καὶ καμήλειον ἔπινον γάλα, καὶ ἀπενέγκας με εἰς τὴν σκηνὴν αὐτοῦ ἐκέλευσέν μοι κύψαντα προσκυνῆσαι τῇ γυναικὶ αὐτοῦ, λέγων· Αὕτη ἐστὶν ἡ δέσποινα ὑμῶν. Καὶ πρὸς τούτοις ἐδιδασκόμην ὁ εὐλαβὴς μοναχὸς τὸ σχῆμα τῆς γυμνότητος ἐκείνων πρὸς ἀξίαν ἀνταπόδοσιν τοῦ φιλαργύρου μου τρόπου περιβαλέσθαι (éd. num. 4).

Fol. 284v : *neque id solum factum est, ut pertinacis animi mei contumacia redargueretur, sed carnes etiam ipsas edendas mihi, et lac cameli bibendum porrexerunt. Cumque* ILLE, IN CUIUS MANU ERAMUS, *in tabernaculum suum duxisset, me jussit pronum eius uxorem adorare ; Haec, inquit, est domina vestra. Ad haec et nudam eorum figuram ego verecundus monachus aspiciebam, ut mentis meae pertinacia et avaritia dignas poenas reciperem.*

Fol. 250 : τοῦ προσκαίρου καταφρόνησον, ἵνα ἔχῃ ἡ σωφροσύνη τὸ μαρτύριον αὐτῆς τετηρημένον· καὶ ἔσο μάρτυς Χριστοῦ ἐν ἐρημίᾳ, τὴν ἁμαρτίαν νικῶν (éd. num. 6).

Fol. 285 : *Contemne vitam hanc brevem, ut temperantia* CONDITIONEM SUAM SERVET, IDQUE TESTATUM RELINQUAT, *quod sis Christi Martyr in solitudine, peccatum vincens.*

Fol. 251v : καὶ διὰ τῆς τοιαύτης στενῆς ὁδοῦ πάντας εἰσιόντας καὶ ἐξιόντας καὶ μὴ ἐμποδίζοντας ἀλλήλους (éd. num. 8).

Fol. 285v : *omnesque per* QUANDAM *angustam viam ingredientes, et egredientes, neque se tamen impedientes.*

Comme on le voit, le traducteur a effacé en grande partie les obscurités, les incorrections, les gaucheries qui parsèment l'original. Pour arrondir la phrase ou compléter la pensée, il n'a pas craint d'ajouter parfois, à la façon d'un paraphraste, des mots et des expressions de son propre crû. Enfin par suite d'un contre-sens ou par insouciance, il a attribué à plus d'un passage une toute autre signification qu'il n'avait dans le texte grec.

Si nous avons donné tant de place à ces observations, d'ordre secondaire, sur la valeur des traductions du cardinal Sirleto, c'est en partie pour un motif étranger au sujet de cette étude. La collection des *Vitae sanctorum* de Lipomani est d'autant plus utile que plusieurs textes, dont l'original grec est encore inédit, ne nous sont connus que par elle. Or, cette collection, aujourd'hui difficile à trouver, est presque toujours citée d'après Surius, sans qu'on distingue, ce qui serait aisé à l'aide des préfaces du premier recueil, entre Lipomani qui n'est pour ainsi dire que l'éditeur et les différents érudits qui sont les auteurs des traductions qu'il contient. Cette confusion expose à de graves méprises touchant l'exactitude de celles d'entre ces versions qu'on est dans la nécessité d'utiliser. Si, en effet, parmi les collaborateurs de l'évêque de Vérone, l'un, Gentien Hervet, a très consciencieusement travaillé de façon à nous fournir des traductions fort bien faites, d'autres, on le sait déja, sont loin d'être à l'abri de tout reproche. Et puisque l'occasion s'en présente, signalons en passant l'erreur qui s'est glissée dans l'ouvrage, très remarquable

Vatic. 825 a introduit çà et là de légères variantes par rapport aux voyelles (confusion d'ο et ω, η ει et ι, ε et αι etc.) et généralement supprimé les ν euphoniques que V ajoute sans nécessité, il s'est presque toujours soigneusement gardé de modifier la ponctuation et l'accentuation établies par son modèle (1).

d'ailleurs, de M. Bruno Violet, *Die Palästinischen Märtyrer des Eusebius von Cäsarea*, Texte und Untersuchungen, t. XIV, 4, Leipzig, 1896, pp. 124-128. Comparant les différents fragments qui nous sont parvenus de la longue recension des *Martyrs de Palestine* d'Eusèbe, et désireux de connaître l'exactitude de la version du martyre des SS. Apphianus et Aedesius publiée par Lipomani (VII, fol. 44), dont l'original grec n'était pas encore retrouvé, l'auteur confronte la traduction du martyre de S. Pamphile et de ses compagnons avec le texte grec que l'on possédait depuis longtemps : « Unser kritisches Material wäre aber zu gering, wenn wir nicht die lateinischen Uebersetzungen hätten. Diese gilt es zuerst zu untersuchen, indem wir des Lipomanus Uebersetzung mit dem griechischen Martyrium des Pamphilus vergleichen. Hierbei wird meine Prüfung des Lipomanustextes ihre Früchte tragen. Wir erkennen bei der Durchsicht, dass wir in Lip. einen guten Uebersetzer haben, welcher Genauigkeit und leidlichen Stil zu vereinigen weiss..... Dass wir dies Urteil gewinnen können, ist ausserordentlich wichtig ; denn wir wissen nun, dass wir uns auch auf das neue Stück aus Lip., das Martyrium des Appianus und des Aedesius, verlassen können ». Si M. Violet avait lu les préfaces de Lipomani, dont il a eu pourtant le recueil entre les mains, il aurait appris que le traducteur du martyre des SS. Apphianus et Aedesius est Fr. Zino de Vérone, tandis que la version du martyre de S. Pamphile est l'œuvre de Gentien Hervet. Son induction n'est donc pas légitime. Un coup d'œil sur le texte grec de la première pièce publiée dernièrement, fera voir combien le travail de Zino est inférieur à celui d'Hervet (Cfr. l'édition des Anal. Bolland., t. XVI, aux passages suivants que l'on voudra bien comparer avec le latin de Lipomani, VII, fol. 44 sqq : p. 122, 9-123, 2 ; 123, 3-11, 21-23 ; 124, 8-12, 29-30 ; 125, 19-21, 22-26 ; 126, 4-6 etc.).

(1) Voir la description de ce ms. dans le *Catal. cod. hag. graec. bibl. Vaticanae*, p. 80. Nous connaissons le texte complet des deux *Vaticani* grâce à des reproductions photographiques. — Ces deux copies concordent parfaitement, par exemple, dans tous les passages cités plus haut, p. 10-11. De même, pour l'accentuation, on trouve de part et d'autre : ζεύξαι pour ζεῦξαι 22, 21 ; ἀπειθούς pour ἀπειθοῦς 26, 4 ; γνοῦς pour γνούς 27, 13 ; προερεῖσε pour προήρησαι 28, 14 ; μᾶλλον σοῦ pour μᾶλλόν σου 28, 16 ; θεῖα pour θείᾳ 31, 11 etc. Le copiste du Vatic. 825 a ajouté quelques fautes, comme 25, 8 λέγον ; 30, 4 l'omission d'ἀδελφῶν (homoioteleuton) ; 30, 10 la transposition de τοιαύτης après ὁδοῦ ; 35, 11 l'omission de τούτους (homoiot.). Il a fait aussi quelques conjectures ou corrections, dont voici les principales : 28, 1 ἀπόλου ; 31, 10 τῶν pour τὸν ; 32, 10 αὐτῆς ; 33, 11 δρομαίας ; 33, 17 ὑπόγαιον ; 34, 4 ὁ Θεὸς avant βοηθήσῃ ; 36, 14 sec. ἡμᾶς omis ; 36, 16 συνεργὸν ; 37, 11 διηγήσασθε ;

La bibliothèque synodale de Moscou possède également un texte grec de la Vie de Malchus, dans un manuscrit du XVIe siècle qui porte la cote 296 dans le Catalogue de Wladimir et ne nous est pas autrement connu que par la description qu'en a donnée ce dernier (1). Ce texte paraît être identique, si l'on en juge par son étendue matérielle (fol. 229-238^v), à celui que renferment les manuscrits de Paris et du Vatican, et il commence, à part une variante sans importance, de la même façon : Ἀπὸ τριάκοντα μιλίων Ἀντιοχείας τῆς ἐν Συρίᾳ. Faisons remarquer néanmoins que cette similitude du début est un indice peu sûr, car tout pareil est l'*incipit* d'une pièce beaucoup plus courte, apparemment une notice de synaxaire, conservée dans le manuscrit 66, XVe siècle (f. 190^v-194), de la bibliothèque du patriarcat à Jérusalem (2). Une simple lecture de la paraphrase (3) qui en a été publiée en grec moderne (4), suffit à nous assurer que ce texte n'est qu'un abrégé de la longue biographie (5).

37, 12 ὅτι omis. Comme il n'y a pas trace de ces variantes dans la traduction de Sirleto, ce ne peut être le manuscrit utilisé par celui-ci ; il n'a d'ailleurs jamais appartenu à l'abbaye de Grotta-Ferrata.

(1) Wladimir, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque synodale de Moscou* (en russe), t. I (1894), p. 409.

(2) Papadopoulos-Kerameus, Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη, t. I (1891), p. 151.

(3) Voir *ibid.*

(4) Nicodème, Συναξαριστὴς τῶν δώδεκα μηνῶν, t. VIII, Constantinople, 1845, p. 118-122. Chose digne d'attention, la pièce du ms. de Moscou, et les notices du ms. de Jérusalem et du recueil de Nicodème ont un titre commun : Διήγησις πάνυ ὠφέλιμος Μάλχου μοναχοῦ αἰχμαλωτισθέντος (Nicod. om. πάνυ).

(5) Ajoutons que P. Fr. Chifflet a eu entre les mains un exemplaire de la Vie grecque de S. Malchus qui ne paraît pouvoir s'identifier avec aucun des manuscrits que nous avons énumérés.* Voici, en effet, un passage d'une lettre de cet érudit adressée de Dijon, le 14 Août 1666, au P. Godefroid Henschenius, lettre qui constitue aujourd'hui le folio 168 du ms. 8916 de la bibliothèque royale de Bruxelles (papiers des Bollandistes) : « Reverendo Patri Papebrochio de meliore nota a me salutato dicat (quaeso) Vestra Reverentia in MS^o nostro Graeco Malchi monachi Acta sic incipere : Ἀπὸ τριάκοντα μιλίων Ἀντιοχείας τῆς ἐν Συρίᾳ, χωρίων ἦν καλούμενον μαρωνεία. Ex quibus primis verbis non dubium relinquitur quin ibi agatur de Malcho, cuius vitam scripsit

* cf "Propylaeum" Acta Sanctorum, Novembris pp 557-60 : a synaxarium of Malchus in Bibl. Nat. Cod. 273

Un mot du classement des manuscrits et de la constitution du texte. Celui-ci est basé sur les trois copies B, P et V, auxquelles, dans les cas douteux, il faut évidemment joindre la rédaction latine, qui, au pis aller, demeure un témoin de très peu postérieur à la composition de la Vie originale. B est la copie de loin la plus fautive : outre qu'elle fourmille de fautes d'orthographe, elle présente un assez grand nombre d'omissions évidentes, occasionnées surtout par l'homoioteleuton, telles que I, 13 — II, 5 et 13 — III, 12, 22 et 64 — IV, 67 — VII, 14 et 30 — VIII, 11 et 60 — XI, 16 et 44 — XII, 23. Mais ce qui rend le témoignage de B des plus suspects, ce sont les importants et innombrables remaniements, additions et amplifications qui, en maint endroit, donnent à cette copie le caractère d'une véritable paraphrase, tout en éloignant fréquemment le grec du latin ; par ex. II, 16 — III, 4, 10, 54, 65 et 66 — IV, 60, 61 et 63 — VI, 12, 23, 24, 27 et 41 — VII, 9, 26, 36, 37 et 46 — IX, 6, 15, 23, 32, 34 et 40 — X, 43 — XI, 24 et 38 — XII, 16, 43 et 44 — XIII, 5 (1). Néanmoins, B a seul conservé plusieurs leçons excellentes attestées par le vieux texte

S. Hieronymus ex eius ipsius ore acceptam : et qui apud Latinos colitur 21 Octobris, mense autem Novembri apud Graecos : qui in MS. memoratur 26 Martii. Non describo quae in MS° habentur tribus foliis, et viginti fere lineis, quia opinor idipsum haberi in Menaeis vestris, vel cusis, vel MSS^is, et quia in nostro codice multi versus sunt vetustate deformati, ac pene erasi ». Mais sans doute ne s'agit-il que de la notice consacrée à S. Malchus dans le synaxaire de Chifflet, mentionné si souvent par les *Acta Sanctorum* et qu'on n'a pas encore retrouvé. Voir en effet *Acta SS.*, Martii t. III, 26 Mars, p. 607 : « Malchus monachus longum hoc die elogium habet in MS. Chiffletii nostri synaxario ». Les premiers mots de la notice du synaxaire montrent qu'elle dérive du texte grec publié ci-dessous. Peut-être n'est-ce qu'une répétition du résumé contenu dans le ms. 66 de Jérusalem. En tout cas, le texte que signalait Chifflet a même début et semble avoir même étendue.

(1) Comme la valeur de certains arguments pour ou contre l'originalité de la Vie grecque peut varier selon l'importance que l'on accorde à B, toutes les variantes de cette copie, bien que de très peu d'intérêt par elles-mêmes, ont été indiquées dans l'apparat critique.

latin, ainsi que quiconque peut s'en apercevoir en comparant à celui-ci les passages suivants : II, 4 — III, 37 et 63 — V, 7 et 8 — VI, 42 — VIII, 17 et 68 — IX, 36 — XI, 39 — XII, 32 et 36 (1). Comme la disparition de quelques-unes de ces bonnes leçons dans PV peut s'expliquer paléographiquement (homoioteleuton : II, 4 ? — III, 37 chute de θεότητος et, en conséquence, remaniement dont P représente la première phase — VI, 42, — VIII, 17 et 68), et que ces deux manuscrits les ont remplacées de la même manière, il est permis de penser que P et V ont une même origine, d'ailleurs assez lointaine, et cette supposition est confirmée par l'existence de quelques fautes communes, quoique peu importantes, comme III, 13 — VII, 8 et 47 — VIII, 13, 61 et 109 — X, 41 et 62 — XIII, 5 (2). P et V n'ont pas reproduit cet archétype sans ajouter des fautes particulières à chacun d'eux ; pour P, voir par ex. II, 21 — III, 44 — IV, 27 et 50 — VI, 48 — VIII, 46, 57 et 107 — X, 28 et 32 — XI, 35 — XII, 17 et 19 ; quant à V, voir III, 15 - IV, 51 et 53, 59 — VI, 5 et 19 — VII, 43 — VIII, 38 et 41, 65, 96, 100 — IX, 12 — XI, 4 et 26 — XII, 43 — XIII, 18. Les omissions, notamment, sont assez nombreuses. Aussi, bien que très supérieures à B, aucune de ces deux copies ne peut-elle être prise exclusivement pour guide. Faute de mieux, nous avons donc admis partout la leçon qu'offrait P + B ou V + B.

(1) Les passages où B est plus près du latin que PV sont trop rares et trop insignifiants pour qu'on puisse songer à une révision du grec sur le latin, ainsi qu'on le soupçonne pour quelques exemplaires de la Bible. Dans tous nos manuscrits, le texte est loin de serrer la rédaction de S. Jérôme et pour lui être plus fidèle, il eût fallu, au point de vue de la forme, modifier considérablement la Vie grecque.

(2) On rencontre aussi quelques fautes orthographiques communes à BPV (III, 28 — V, 18 — VIII, 4 — XI, 55 et 64 — XII, 35), à BP (IV, 16 — VIII, 25, 35 et 93 — XII, 46) et à BV (V, 15 — VI, 10 — VIII, 26 — IX, 39 — X, 26 et 35). Il est donc possible que les trois manuscrits remontent à une copie qui contenait déjà ces altérations.

En cas de divergence entre B et PV, c'est la leçon de ce dernier groupe que nous avons préférée, tout en introduisant dans le texte les variantes propres à B, quand elles s'accordaient avec le latin. Enfin, là où les trois manuscrits diffèrent, nous avons suivi le témoignage de V, qui, en somme, est la copie la moins incorrecte, en ne faisant exception que pour les leçons étrangères à V, qui nous semblaient imposées par le latin ou par le contexte. Au reste, le texte de la Vie grecque de S. Malchus, tel que nous l'a transmis la tradition manuscrite, paraît laisser place à plusieurs incertitudes, auxquelles nous n'avons pas la prétention de mettre fin (1).

B. De tous les exemplaires de la Vie syriaque (2), celui qui est probablement le plus ancien, le manuscrit du British Museum Add. 12175 (VII-VIIIe siècle), est seul à n'avoir pas été étudié jusqu'ici par les éditeurs. On en trouvera ci-après, reproduit fidèlement, un fragment assez considérable qui permettra d'apprécier la valeur de cette copie et de constater qu'en plus d'un endroit, elle se rapproche davantage de la recension grecque que les deux manuscrits utilisés par le P. Bedjan. Ce caractère lui étant commun avec le manuscrit de Berlin (3), nous mettrons au jour le passage qui fait accidentellement défaut dans le texte syriaque publié d'après cet exemplaire par M. Sachau.

(1) A part les graphies évidemment incorrectes et l'omission des ܝ souscrits, nous avons suivi l'ortographe de V. Il était inutile d'encombrer l'apparat critique des fautes d'esprit et d'accent, mais nous avons conservé aux variantes les signes qu'elles portent dans les manuscrits. Le texte est divisé en paragraphes correspondants à ceux du latin dans les *Acta Sanctorum*. La foliotation notée dans la marge est celle de V.

(2) Voir plus haut, p. 4-6.

(3) Comme on peut s'en convaincre en comparant le texte publié par M. Sachau, *Verzeichniss der syrischen Handschriften*, p. 106 *b*, l. 27 — p. 107 *a*, l. 11, avec le fragment ci-dessous, p 42, l. 18 — p. 43, l. 10, et l'édition du P. Bedjan, *Acta martyrum*, t. VII, p. 243, l. 13 — p. 244, l. 6.

A.

Fol. 246r.

Διήγησις Μάλχου μοναχοῦ τοῦ ἐν ἁγίοις σίχμαλώτου γεγονότος[1].

[3] I. Ἀπὸ τριάκοντα μιλίων[1] Ἀντιοχείας[2] τῆς Συρίας χωρίον[3] ἐστὶν καλούμενον Μαρώνιας[4]. Ἐν τούτῳ ἦν τις γέρων μοναχὸς ὀνόματι Μάλχος, ἀνὴρ θαυμαστὸς καὶ ἅγιος. Ἤμην δὲ ἐγὼ ἐν τῷ καιρῷ ἐκείνῳ ἀναχωρήσας ἐκ[5] τῶν γονέων μου καὶ ἀπελθὼν πρός τινα Εὐάγριον πρεσβύτερον. Ἀκούσας δὲ περὶ τοῦ ἁγίου[6] Μάλχου, ἐπεθύμησα ἰδεῖν αὐτὸν[7] καὶ ἐπορεύθην πρὸς αὐτόν. Δεξάμενος δέ με προθύμως ὁ ἅγιος ἤρξατό μοι περὶ τῆς πολιτείας τῶν μοναχῶν διηγεῖσθαι[8] καὶ πῶς δεῖ φοβεῖσθαι τὸν Κύριον. Πάνυ δέ μου ἐπὶ τοῖς ὁσίοις λόγοις τῆς διδασκαλίας αὐτοῦ χαίροντος[9], ἠξίουν αὐτὸν τούτοις τοῖς λόγοις[10] ἐπιπλεῖον στηρίξαι με. Ὁ δέ φησιν[11]· Τέκνον, ἐκ τῶν κατὰ τὴν ἐμὴν αὐθάδειαν[12] καὶ ἀβουλίαν[13] συμβάντων μοι πειρασμῶν πρὸς ἀσφάλειαν σὴν διηγή-
Fol. 246v. σομαι τὴν φιλάνθρωπον χάριν τοῦ κυβερνήσαντός με καὶ σώσαν[14] Θεοῦ, παραχωρήσαντος[15] καὶ ταῦτά μοι συμβῆναι πρὸς διόρθωσιν πολλῶν[16], ἵνα μάθωσι παρ' ἐμοῦ τῶν πνευματικῶν πατέρων τὰς νουθεσίας μὴ παρακρούεσθαι[17], διὰ τὸ τὴν παρακοὴν αἰτίαν θανάτου[18] εἶναι. Καὶ ταῦτα εἰπὼν ἤρξατο[19] διηγεῖσθαί[20] μοι λέγων[21]·

[4] II. Ἐγὼ ἐγεννήθην[1] ἐν κώμῃ λεγομένῃ[2] Νισιβενίᾳ[3], μονογενὴς τοῖς γονεῦσιν ὑπάρχων[4], οἵτινες ὥσπερ κλάδον ἐξ ἑαυτῶν μόνον[5] με ἔχοντες[6] ἐδορυφόρουν καὶ προβαίνοντός μου τῇ ἡλικίᾳ ἐσπούδαζόν με ζεῦξαι[7]

Tit. *Ante titulum* μηνὶ τῷ αὐτῷ ιϛ' V [1] διήγησις μοναχοῦ τινὸς περὶ τοῦ ἀββᾶ Μάλχου τοῦ αἰχμαλώτου B.

I. [1] μηλίων BV [2] Ἀντιοχίας B [3] χορίον B [4] Μαρώνι B [5] (ἤμην - ἐκ) ἐν δὲ τῷ κερῷ ἐκείνῳ ἤμην ἀναχωρήσας ἀπὸ B [6] ἀββᾶ B [7] (ἰδ. αὐτ.) ἰδεῖν καὶ εὐλογηθῆναι παρ' αὐτοῦ B [8] (μον. διηγ.) ἀγίων διαλέγεσθαι B [9] (ἐπὶ - χαίροντος) χαίρ. ἐπὶ τοῖς λόγ. τοῖς ὁσίοις διδ. (διδασκαλείας V) αὐτοῦ B [10] (τούτ. τοῖς λόγ.) ἐν τούτοις B [11] ὀδὲφὴ B [12] αὐθάδιαν B [13] καὶ ἀβουλίαν *om.* B [14] με *add.* B [15] *om.* B [16] συγχωρήσαντος εἰς οἰκοδομήν *add.* B [17] (παρ' ἐμοῦ - παρακρούεσθαι) ἀπ' ἐμοῦ τὰς νουθ. τῶν πνευμ. πατ. μὴ παρὰκούην B [18] θανάτω B [19] εἴρξατο V [20] διήγήσθαι B [21] μοι λέγων *om.* B.

II. [1] *secundum* ν *add. prima manus super lineam in cod.* V [2] λεγωμένη B [3] Σεβενία V, Ἐσιμενία B [4] *om.* V [5] ἐξ ἑαυτ. μόν. *om.* B [6] πάνυ *add.* B [7] (με ζεῦξαι) ζεῦξαί με B

γυναικί. Ἐμοῦ δὲ ἀντιλέγοντος καὶ εἰπόντος[8]· δεῖ με μονάζοντα γενέσθαι καὶ δουλεύειν τῷ Θεῷ, ἀκούσαντες ταῦτα ἐκεῖνοι[9] ἠγανάκτουν[10] κατ' ἐμοῦ, καὶ ὁ μὲν πατὴρ ἠνάγκαζεν[11] ἀπειλῶν, ἡ δὲ μήτηρ κολακεύουσα τοῦτο[12] συνεβούλευεν. Ἰδὼν δὲ τὴν τοιαύτην[13] ἐκείνων προαίρεσιν ἔνεδραν καὶ ἐμπόδιον τῆς ἐμῆς πρὸς τὸν Θεὸν ὁμολογίας γενομένην[14], καταλείψας[15] αὐτοὺς καὶ παντὸς τοῦ πατρικοῦ οἴκου καταφρονήσας[16], ὀλίγας δαπάνας εἰς τὴν ὁδὸν βαστάσας ἐβουλόμην[17] | εἰς τὰ τῆς Fol. 247r.
ἀνατολῆς μοναστήρια ἀπελθεῖν. Διὰ δὲ τὸ κατ' ἐκεῖνον τὸν καιρὸν τοὺς Ῥωμαίους[18] ἐκεῖθεν τοῖς Πέρσαις ἐπικειμένους παρατάσσεσθαι[19], ἀναστραπεὶς τῆς τοιαύτης ὁρμῆς ἐνεθυμήθην[20] εἰς τὴν δύσιν ἀπελθεῖν. Τοῦτο δὲ λογιζόμενος ἔμαθον εἰς τὴν μέσον Χαλκίδος[21] καὶ Βεροίας ἔρημον μοναστήριον εἶναι[22], καὶ παρωσάμενος[23] τὰς προλαβούσας γνώμας ἀπῆλθον ἐκεῖ, καὶ προσελθὼν αὐτοῖς[24] ἔμεινα παρ' αὐτοῖς[25], πάσῃ ἀγωγῇ τῆς σεμνῆς τοῦ μονήρους βίου[26] κατὰ τὴν ἔνθεον ἐκείνων[27] πολιτείαν ἀγωνιζόμενος καὶ προκόπτων ἐν Κυρίῳ καλῶς.

III. Ἐν ἱκανοῖς δὲ ἔτεσιν τῇ τοιαύτῃ ἀρετῇ[1] ἀνεπιλήπτως[2] ἐγκαρτερήσαντός μου ἐν τῷ μοναστηρίῳ, καὶ τῶν ἀδελφῶν πάντων χαιρόντων[3] ἐπὶ τῇ προκοπῇ τῆς σεμνῆς μου πολιτείας[4], μὴ φέρων ὁ πονηρὸς[5] καὶ βάσκανος διάβολος ὑπέβαλέν μοι ὡς εὔλογον λογισμόν, φάσκων[6] Τοῦ πατρός σου τελευτήσαντος, ὑπόστρεψον[7] εἰς τὸν οἶκόν σου καὶ ἕως[8] ζῇ ἡ μήτηρ σου, ἀνάπαυσον αὐτήν, καὶ μετὰ τὴν τελευτὴν αὐτῆς Fol. 247v.
πώλησον[9] τὰ ὑπάρχοντά σου καὶ τὰ μὲν δὸς[10] πτωχοῖς, τὰ δὲ φύλαξον καὶ οἰκοδόμησον[11] ἐξ αὐτῶν[12] μοναστήριον, καὶ γενοῦ καὶ σὺ πατὴρ

[8] (ἀντιλ. καὶ εἰπ.) μὴ βουλομένου ἀλλὰ λέγοντος ὅτι B [9] ταῦτα ἐκεῖνοι *om.* B [10] ἠγανάκτησαν B [11] με *add.* B [12] πράττειν *add.* B [13] *om.* B [14] γινομένην B [15] κατάλήψας B [16] (παντὸς - καταφρονήσας) τοῦ πατρικοῦ πλούτου κατάπτύσας καὶ B [17] ἠβουλήθην B [18] Ῥωμαίους B [19] (ἐπικ. παρατ.) ἐπίκειμένοις παράτάττεσθαι B [20] ἐνεθυμίθην B [21] (μέσ. χαλκ). μεσίν καλχίδος B, μεσοχάλκιδος P [22] (μοναστ. εἶναι) εἶναι μοναστήριον B [23] παροσάμενος B [24] προσελθὼν αὐτοῖς *om.* B [25] καὶ ἤμην *add.* B [26] πάσῃ - βίου *om.* B [27] αὐτῶν B.

III [1] *post* ἐγκαρτερήσαντός μου B [2] *om.* B [3] (τῶν ἀδ. πάντ. χαιρ) πάντ. τῶν ἀδ. χαιρόντων B [4] πολητείας V, (προκοπῆ - πολιτείας) σεμνή μου πολιτεία καὶ προκοπῆ τῆς ἀσκήσεως B [5] φθονερὸς V [6] (μοι - φάσκων) με λογισμὸν φησιν εὔλογον φάσκον ὅτι B, μοι λογισμὸν εὔλογον δῆθεν φάσκων P [7] ἐπίστρεψον P [8] ὅτε *add.* B [9] πώλισον B, πόλησόν P [10] (τὰ μὲν δὸς) μετάδος B [11] οἰκοδόμισον B, ὠκοδόμησον P [12] ἐξ αὐτῶν *om.* B

μοναχῶν. Καὶ ἵνα σοι τὴν ἀλήθειαν διηγήσωμαι[13], τέκνον, φιλαργυρίας λογισμὸν ὑπετίθετό μοι[14] λέγων· Τήρησον ἐξ αὐτῶν[15] εἰς τὸ γῆράς σου, ἵνα ἔχῃς[16] ἀνάπαυσιν, καὶ εἰς τὴν[17] ἀπόκρισιν τῆς μονῆς σου. Πολιορκούμενος δὲ τούτοις τοῖς λογισμοῖς καθ' ἑκάστην ἡμέραν, ἠναγκάσθην[18] τῷ πνευματικῷ[19] πατρὶ τὴν τοιαύτην τῆς ψυχῆς μου νόσον[20] ἀποκαλύψαι. Ἀκούσας δὲ ὁ ἅγιος ἀββᾶς ἡμῶν λέγει μοι[21]· Τέκνον, μὴ ἀκούσῃς μηδὲ[22] θελήσῃς[23] τοῦτο πράξαι[24]· αὕτη[25] διαβολικῆς κακοτεχνίας[26] ἐστὶν παγίς[27]· ταύτῃ τῇ μεθοδείᾳ[28] πολλοὺς μονάζοντας[29] δίκην κυνῶν ἐπὶ τὸν ἴδιον ἔμετον[30] ἐπιστρέψας (1) ἀπώλεσεν[31] ὁ ἐχθρὸς[32] ἀεὶ[33] χρηστὰς ἐλπίδας ὑποτιθέμενος, καὶ[34] τοὺς πειθομένους αὐτῷ εἰς βάραθρον καταστρέφει[35], καὶ γὰρ[36] τὸν Ἀδὰμ εἰς ὕψος θεότητος διὰ
Fol. 248r. τῆς ἀπάτης ἐπάρας[37] (2), | εἰς πυθμένα ᾅδου κατήγαγεν· καὶ ὁ Κύριος[38] τὸν τὴν χεῖρα αὐτοῦ ἐπιβαλόντα εἰς ἄστρον[39] παραγγέλλει[40] μὴ στραφῆναι[41] εἰς τὰ ὀπίσω (3). Ὡς δὲ ἐπὶ πολὺ τὰς τοιαύτας ἐκ τῶν θείων Γραφῶν παράγων[42] μαρτυρίας οὐκ ἴσχυσέν με πεῖσαι[43], κατὰ τοῦ Κυρίου λοιπὸν προσπεσών μοι ὤρκιζέν με[44] ἵνα μὴ αὐτὸν καταλείψω[45]. Ταῦτα δὲ τοῦ εὐσπλάγχνου καὶ ὁσίου[46] πάτρος εἰς ἐμὴν[47] σωτηρίαν ποιοῦντος[48], ἀντετίθει[49] μοι[50] ἐν τῇ καρδίᾳ[51] λέγων[52] ὁ ἐχθρός· Οὗ σου

[13] διηγήσομαι PV, ἐξηγήσομαι B [14] (λογ. ὑπετ. μοι) μοι λογισμὸς ὑπετήθετο B, λογισμὸν ὑπετίθετό μοι μετὰ τούτων P, πορισμὸν ὑπετ. μοι V [15] ἐξ αὐτῶν *om.* V, ὀλιγα *add.* B [16] ἔχεις B [17] *om.* B [18] ἠναγκάσθειν B [19] μου *add.* V [20] *ante* τῆς ψυχῆς B [21] *om.* B, προς με P [22] ἀκούσῃς μηδὲ *om.* B [23] θελήσις B, θελήσεις V [24] (τοῦτο πράξαι) ποιῆσαι τοῦτο B, *om.* P [25] γὰρ *add.* B [26] κακουργιας B [27] (ἐστὶν παγίς) παγίς ἐστιν P [28] μεθοδία BPV [29] μοναχοὺς P [30] αἵμετον P [31] ἀπόλεσεν B [32] ὁ ἐχθρὸς *om.* B [33] καὶ ἀεὶ B [34] (ὑποτιθ., καὶ) ἐπάγγελλόμενος ἀνάγαγεῖν B [35] καταστρέφων V [36] καὶ *add.* V [37] (εἰς ὕψος - ἐπάρας) εἰς ὕψος θεότ. ἐπάγγελλόμενος ἀναγαγεῖν B, εἰς τοιοῦτον ὕψος ἐπάρας διὰ τῆς ἀπάτης P, ἐκ τοσούτου ὕψους διὰ τῆς ἀπάτης ἀπάρας V [38] δὲ *add.* V [39] (ἐπιβαλ. εἰς ἄρ.) ἐπιβάλλοντα ἐπάρτρον B [40] παραγγέλει B [41] ἀποστραφῆναι P [42] παραγαγὼν V [43] (με πεῖσαι) μετὰπείσαί με B [44] (κατὰ - ὤρκιζέν με) πρὸσπεσῶν μοι λοιπὸν ὤρκισεν (ὄρκιζέν V) κατὰ τοῦ Κυρίου B, κατὰ τοῦτο λοιπὸν προσπεσὼν ὁρκίζει με P [45] καταλήψω B [46] (εὐσπλ. καὶ ὅσ.) ὅσ. καὶ εὐσπλ. B [47] ἐμὲ εἰς P [48] ἀγωνιζωμένου B [49] ἀντετίθη B, ἀντιτίθει P, ἀντετίθετό V [50] *om.* B [51] (ἐν τῇ καρδίᾳ) εἰς τὴν καρδίαν μου B, *om.* P [52] *post* ὁ ἐχθρὸς B, *om.* P

(1) Cfr. *Prov.*, XXVI, 11 ; 2 *Petr.* II, 22. — (2) Cfr. *Gen.*, III, 5.
(3) Cfr. *Luc.*, IX, 62.

κηδόμενος[53] ταῦτα ποιεῖ, ἀλλὰ τῷ πλήθει[54] τῶν ἀδελφῶν ἑαυτὸν καὶ τὴν μονὴν αὐτοῦ[55] δοξάσαι βουλόμενος. Καὶ ταῦτά μοι ὁμιλῶν[56] ὁ πονηρὸς σύμβουλος[57] τὴν κακὴν νίκην νικῆσαί με ποιήσας[58], ἐξέβαλέν με[59] τῆς μονῆς. Προπέμπων δέ[60] με ὥσπερ εἰς ἀπώλειαν[61] ἔλεγεν ὁ πατήρ[62]· Βλέπω σε, τέκνον[63], ὑπὸ τοῦ σημείου τοῦ διαβόλου[64] καυτηριασθέντα[65]· πρόβατον γὰρ[66] ἄνευ τοῦ ποιμένος[67] τῆς μάνδρας ἐξερχόμενον εὐθέως θηριάλωτον γίνεται.

IV. Ταῦτα οὖν[1] λέγοντα αὐτὸν καταλείψας[2], ἀπὸ Βεροίας εἰς Ἔδεσσαν διὰ τῆς βασιλικῆς ὁδοῦ ἀπηρχόμην[3]. Ὑφωρώμενος[4] δὲ διὰ[5] τὴν ἐν τοῖς τόποις ἐκείνοις πανταχόθεν[6] καταρεμβευομένην[7] τῶν Σαρακηνῶν[8] ἔφοδον[9], ἔμεινα[10] συνοδίαν ἐκδεχόμενος πρὸς ἀσφάλειαν[11] τοῦ τοιούτου φόβου. Ἑβδομήκοντα δὲ ὀνομάτων γυναικῶν τε καὶ ἀνδρῶν[12] συναχθέντων[13] ἡμῶν καὶ τῆς ὁδοῦ[14] λοιπὸν[15] ἀδεῶς ἐπιβάντων, ἐξαίφνης[16] ἐπελθόντες[17] ἡμῖν[18] Σαρακηνοὶ διήρπασαν πάντας ἡμᾶς[19]. Τότε οὖν ἐγὼ[20] εἰς ἔννοιαν τὰς τοῦ ἁγίου πατρός μου[21] νουθεσίας λαβὼν[22], ἔλεγον πρὸς ἐμαυτόν[23]· Οὗτός[24] ἐστιν ὁ μέγας πλοῦτος ὃν ἐξῆλθες[25] κληρονομῆσαι, ταλαίπωρε[26], αὗταί εἰσιν αἱ τοῦ ἐχθροῦ ἀπατηλαὶ[27] καὶ ψυχοφθόροι ὑποσχέσεις[28]. Ἐμὲ τοίνυν καὶ μίαν γυναῖκα λαβὼν εἷς ἐξ αὐτῶν ἐπεβί-

Fol. 248v.

53 (οὔ σου κηδ.) οὐ κηδ. σου B, οὐσουκηδόμενος P, ὡς οὐ κηδ. V 54 (πλήθει - δοξάσαι) πλίθη τῶν μαθητῶν ἐπὶτερπομενος καὶ τὴν μονὴν καὶ ἑαυτὸν δοξάζειν B 55 *om.* P 56 συχνῶς συμβουλεύων B 57 *om.* B 58 ἐποίησεν καὶ P 59 ἀπὸ *add.* P 60 (προπ. δέ) ὁ δὲ ὁσίος μου πατὴρ πρὸπ. B, καὶ προπ. P 61 ἀπόδημίαν B 62 ὁ πατήρ *om.* B 63 *ante* βλέπω PV 64 (τοῦ σημ. τοῦ διαβ.) τοῦ διαβόλου B, τοῦ διαβολικοῦ σημείου P 65 καὶ ὑπ' αὐτοῦ χειραγωγούμενον· γίνωσκε γὰρ τέκνον ὅτι *add.* B 66 (γὰρ ἄνευ - θηριάλωτον) τῆς μάνδρας ἐξερχόμενον καὶ τοῦ ποιμένος χωρηζόμενον ταχὺ θηριάλοτον B 67 ἐκ *add.* P.

IV. 1 δὲ B, *om.* P 2 (λέγ. αὐτ. καταλ.) λέγοντος αὐτοῦ κατὰλήψας αὐτὸν B 3 ἀπερχόμενος PV 4 ὑφορόμενος B, ὑφορώμην P, ὑφορόμην V 5 δὲ διὰ *om.* PV 6 *om.* P 7 καταρεμβομένην B, καταρεμπομένην ἀδοκήτως ἀνακύπτειν P, καταρεμβευομένην ὁδὸν ἀδοκήτως ἀνακύπτειν τὴν V 8 Σαρακινῶν BP 9 ἐφεδῶν B 10 καὶ ἔμεινα PV 11 ἀσφάλιαν B 12 (γυν. τε καὶ ἀνδρ.) ἀνδρ. καὶ γυν. P 13 (συναχθ. ἡμ.) συναχθ[εντα εν ημω *manu posteriori*]ν B 14 (τῆς ὁδοῦ) τῆν ὁδὸν P 15 *om.* B 16 ἐξέφνης BP 17 ἀπελθόντες B 18 *om.* B 19 (παντ. ἡμ.) ἡμᾶς πάντας καὶ ἀπήγαγον εἰς τὰ ἴδια B 20 *om.* B 21 (ἁγίου πατρός μου) ὁσίου ἀββᾶ B 22 *ante* τὰς τοῦ B 23 ἑαυτόν? B 24 οὕτως B 25 ἐξῆλθον? B 26 (κληρον. ταλαίπ.) κληρονομίσαι ταλαίπορε B 27 απειλαὶ B, ἀπάται P 28 ὑποσχέσις B, κακίαι P

βασεν[29] ἡμᾶς εἰς μίαν κάμηλον[30], καὶ ὀξυτάτῳ δρόμῳ[31] διὰ τῆς φοβερᾶς ἐρήμου πορευομένων[32] ἡμῶν, φοβηθέντες μὴ πέσωμεν ἀπὸ τῆς καμήλου ἠναγκάσθημεν περιπλέκεσθαι ἀλλήλοις[33], καὶ οὐ τοῦτο μόνον πρὸς αἰσχύνην[34] τῆς ἀπειθοῦς[35] μου γνώμης συνέβη μοι, ἀλλὰ καὶ
Fol. 249r. φαγεῖν ἔδωκάν μοι κρέα[36] | καὶ καμήλειον ἔπινον γάλα[37], καὶ ἀπενέγκας με[38] εἰς τὴν σκηνὴν[39] αὐτοῦ ἐκέλευσέν μοι[40] κύψαντα[41] προσκυνῆσαι τῇ γυναικὶ[42] αὐτοῦ, λέγων[43]· Αὕτη ἐστὶν ἡ δέσποινα ὑμῶν. Καὶ πρὸς τούτοις ἐδιδασκόμην ὁ εὐλαβὴς[44] μοναχὸς τὸ σχῆμα τῆς γυμνότητος ἐκείνων πρὸς ἀξίαν ἀνταπόδοσιν τοῦ φιλαργύρου μου τρόπου περιβάλλεσθαι[45], καὶ βόσκειν τὰ πρόβατα αὐτοῦ ἐκέλευσέν με[46], ὅπερ[47] πρὸς[48] παραμυθίαν[49] τῶν περιεχουσῶν[50] με θλίψεων εἶχον, ὅτι τῆς δυσσεβοῦς[51] τῶν δεσποτῶν μου καὶ τῶν[52] συνδούλων ὄψεως[53] πρὸς[54] ὀλίγας ἡμέρας[55] ἀπηλλασσόμην[56]. Οὐ μόνον δὲ τοῦτο τὸ μέρος[57] πρὸς παράκλησιν εἶχον, ἀλλὰ[58] καὶ τὸν ἅγιον[59] Ἄβελ καὶ τὸν πατριάρχην Ἰακὼβ καὶ[60] τοὺς υἱοὺς αὐτοῦ καὶ[61] τὸν ἅγιον Μωσὴν[62] καὶ[63] Δαυὶδ τὸν βασιλέα ποιμένας εἶναι προβάτων[64] λογιζόμενος[65], ἔχαιρον ἐν τῇ ἐρήμῳ νέμων τὰ πρόβατα[66] καὶ προσευχόμενος[67] καὶ ψάλλων τοὺς ψαλμοὺς οὓς[68] ἔμαθον ἐν τῷ μοναστηρίῳ· ἤσθιον[69] δὲ τυρὸν προβάτων[70] πρόσφατον καὶ ἔπινον γάλα, καὶ ἐδόξαζον[71] τὸν Θεὸν[72] ὅτι[73] ἀνταπόδοσις[74] τῆς παρακοῆς μου ἡ
Fol. 249v. αἰχμαλωσία μου[75] γέγονεν. | Μεμνημένος δὲ τοῦ Ἀποστόλου λέγοντος

[29] ἀνεβίβασεν BP [30] ἀμφοτέρους *add.* BP [31] (ὀξυτ. δρ.) ὀξύτατον δρόμον P [32] πορευωμένων B, ἡμῶν *om.* V [33] (περιπλ. ἀλλ.) περὶπλ. αλλήλους ? B, ἀλλ. περιπλ. P [34] τὴν ἀσχημοσύνην P [35] ἀπιθούσης B [36] (ἔδ. μοι κρέα) μοι ἔδ. κρέας V [37] (ἔπιν. γάλα) γάλα ἔπιον B [38] (καὶ ἀπεν. με) ἀπήνεγκεν δέ μοι B [39] σκινὴν B [40] (ἐκέλ. μοι) καὶ ἐκέλευσεν με B [41] κύψαντι ? B, *om.* P [42] (τῇ γυν.) τῆν γυναῖκα B [43] ὅτι *add.* B [44] (ὁ εὐλ.) ἀπὸ ? ευλαβ[ει?]ς B [45] (γυμνότητος - περιβάλλεσθαι) γυμνώτητος τῶν σαρακινῶν περὶβάλλεσθαι (περιβαλέσθαι V) πρὸς ἀξίαν ἀρα μετάδωσιν τοῦ φιλαργύρου μου τροπου B [46] (βόσκειν - ἐκέλευσέν με) εβαλεν με βοσκην τὰ προβατα αὐτοῦ B, βόσκειν πρόβατα ἐκέλευσέν μοι P [47] ἅπερ B [48] εἰς P [49] παρὰμυθειαν B [50] περιεχόντων P [51] δυσεβοὺς B, δυσσεβείας V [52] *om.* P [53] *ante* τῶν δεσποτῶν B, *om.* V [54] κ'ἂν πρὸς B [55] ὥρας P [56] ἀπηλλασώμην B, ἀπηλασσόμην V [57] (τοῦτο τὸ μέρος) τοῦτον B [58] γὰρ *add.* P [59] *om.* V [60] *om.* B [61] *om.* B [62] μωϋσὴν P [63] *om.* B [64] (ποιμ. εἶναι προβ.) προβάτον ποιμαίνας εἶναι B, ποιμένας εἶναι P [65] λογισάμενος P [66] τοῦ κυρίου μου *add.* B [67] καὶ προσευχόμενος - τοῦ κυρίου μου (p. 27, l. 3) *om.* B [68] ᾔδειν καὶ *add.* P [69] ἠσθίων P [70] *om.* P [71] ἐδόξαζων P [72] κύριον P [73] ἡ *add.* P [74] ἀνταπόδωσις V [75] μοι P

ὅτι οἱ οἰκέται τοῖς ἰδίοις κυρίοις τὴν εὔνοιαν[76] φυλάττετε, οὐ μόνον τοῖς ἀγαθοῖς[77], ἀλλὰ καὶ τοῖς σκολιοῖς (1), μετὰ[78] πάσης σπουδῆς[79] ἐφύλαττον[80] τὰ πρόβατα τοῦ κυρίου μου[81].

5 V. Ἐν τούτοις[1] δὲ οὐκ ἔλαθεν τὸν βάσκανον καὶ[2] μισόκαλον διάβολον καὶ ἑτέραν ἐνέδραν[3] μοι[4] εἰργάσατο. Ὁ γὰρ δεσπότης μου ὁρῶν με εὐνοοῦντα αὐτῷ καὶ[5] θέλων χάριν ἀνταποδοῦναί μοι[6], παρεδίδου[7] μοι[8] τὴν αἰχμαλωτισθεῖσαν[9] σὺν ἐμοὶ[10] γυναῖκα. Ἀντιλέγοντος δέ μου[11] ὅτι μονάζων εἰμὶ[12] καὶ οὐκ ἔξεστίν μοι τοῦτο πράξαι καὶ ὅτι ἄνδρα[13] ἔχει ἡ γυνὴ καὶ μεθ' ἡμῶν αἰχμαλωτισθεὶς[14] εἰς ἄλλην ἔλαχεν δεσποτείαν[15], ὀργισθεὶς[16] καὶ γυμνώσας τὴν μάχαιραν αὐτοῦ[17] ὥρμησεν[18] τοῦ πατάξαι με, εἰ μὴ[19] δραμὼν[20] ἐκράτησα τὴν χεῖρα[21] τῆς γυναικός.

6 VI. Ζεύξας οὖν με αὐτῇ[1], εἰσήγαγέν με[2] εἰς[3] σπήλαιον[4] μετ' αὐτῆς. Τότε γνοὺς ἀληθῶς[5] τὴν τῆς ψυχῆς μου αἰχμαλωσίαν, ῥίψας ἑαυτὸν[6] ἐπὶ τῆς γῆς τὸν θάνατον ἐπένθουν τῆς παρθενίας μου[7], θρηνοῦντος δέ μου[8] καὶ λέγοντος[9]. Οἴ μοι[10] τῷ ἁμαρτωλῷ[11], εἰς τοῦτο[12] ἐτηρήθην[13] ἵνα πολιωθεὶς[14] ἐν τῷ βίῳ τῆς παρθενίας[15] νῦν γυναικὸς ἀνὴρ γένωμαι[16]; Ποῦ μού ἐστιν ἡ[17] μήτηρ καὶ τὰ μάταιά μου[18] ὑπάρχοντα ἃ ποθήσας τῆς δόξης[19] τῶν τοῦ[20] Χριστοῦ δούλων ἑαυτὸν[21] ἐχώρησα[22]; Διὰ τοῦτο γὰρ ἐγκαταλείποντός με τοῦ Κυρίου, ταῦτα πάσχω[23]. Τί ποιήσεις,

Fol. 250r.

[76] (τοῖς ἰδ. κυρ. τὴν εὔν.) τὴν εὔνοιαν τοῖς κυρίοις P [77] καὶ ἐπιεικέσιν *add.* P [78] καὶ μετὰ P [79] σπουδεῖς P [80] ἐφύλαττων P [81] τοῦ κυρίου μου *om.* V.

5 V. [1] (Ἐν τούτοις) τοῦτο B [2] βασκάνον καὶ *om.* V [3] (ἑτ. ἐνέδρ.) ἄλλα ἔνεδρά B, εἰς ἔνεδράν P [4] *om.* V [5] *om.* BP [6] *ante* χάριν B [7] παρεδίδι B, ἠθέλησεν PV [8] με ζεύξαι V, μοι ζεῦξαι P [9] αἰχμαλωτισθήσαν P [10] εἰς *add.* B [11] αὐτῷ *add.* V, (ἀντιλ. δέ μου) ὡς δὲ ἔλεγον B [12] ἡμὶ B [13] *post* ἔχει B [14] (καὶ μεθ' ἡμῶν αἰχμ.) ὃς αἰχμ. μεθ' ἡμῶν B, καὶ σὺν ἡμῖν αἰχμαλωτίσθη καὶ P [15] δεσποτίαν BV [16] δὲ *add.* P [17] (μάχ. αὐτ.) ἑαὐτοῦ μάχ. B [18] ὅρμησαι B, ὅρμησεν PV [19] μὶ B [20] δραμὸν B [21] χεῖραν P.

6 VI. [1] (με αὐτῇ) με αὐτὴν P, μοι αὐτὴν V [2] *om.* PV [3] τὸ *add.* V [4] (εἰς σπήλ.) ἡσπίλεον B [5] *om.* V [6] ἐμαυτὸν V [7] τῆς παρθενίας μου *ante* ἐπένθουν B [8] (θρην. δέ μου) θρηνῶν B [9] λέγων B [10] (οἴ μοι) οἴμμοι BV [11] ἁμαρτολῶ B [12] γὰρ *add.* B [13] ἐτηρίθην B [14] πωλιωθεὶς P, πολιωθὴς V [15] μου *add.* P [16] γένωμε B, γένομαι V [17] *om.* B [18] *post* ὑπάρχοντα B, *om.* P [19] *om.* V [20] *om.* V [21] ἐμαυτὸν V [22] (τῆς δόξης - ἐχώρησα) ἑαυτὸν ἐχώρησα τῆς δόξης τῶν δούλων τοῦ Χριστοῦ B [23] (Διὰ τοῦτο - πάσχω) καὶ διὰ τοῦτο τοῦ κυρίου με ἐγκαταλειπόντος ταῦτα πάντα πάσχω δικαίως ὡς μὴ

(1) 1 *Petr.*, II. 18. Cfr. *Eph.*, VI, 5; *Col.*, III, 22; *Tit.*, II, 9.

ψυχή ; Ἀπώλου[24]· εἰ[25] γὰρ ἐνίκησας διὰ τῆς ὑπομονῆς, τὴν χεῖρα τοῦ Θεοῦ εἰς ἀντίληψιν ἀναμείνας[26] ἂν ἔσχες[27], ἢ[28] πολιορκεῖσθαι μέλλεις[29] ὑπὸ τῆς ἁμαρτίας, στρέψον[30] κατὰ τοῦ σώματός σου τὴν μάχαιραν[31], ἵνα φύγῃς[32] τὸν αἰώνιον θάνατον· τοῦ[33] προσκαίρου καταφρόνησον[34], ἵνα ἔχῃ[35] ἡ σωφροσύνη[36] τὸ μαρτύριον αὐτῆς τετηρημένον· κείσθω[37] μάρτυς Χριστοῦ[38] ἐν ἐρημίᾳ, τὴν[39] ἁμαρτίαν νικῶν. Αὐτὸς ἔσομαι ἑαυτῷ[40] καὶ διώκτης καὶ μάρτυς[41]. Καὶ ταῦτα εἰπών[42], ἔλαβον[43] τὴν μάχαιραν[44] καὶ[45] συνεταξάμην τῇ γυναικί[46], λέγων· Σώζου, γύναι ταλαίπωρε[47]· ἔχε με[48] μάρτυρα μᾶλλον ἢ[49] ἄνδρα. Ἵνα γὰρ[50] μὴ συζευχθῶ[51] γυναικί, τοὺς γονεῖς[52] μου φυγὼν ἐγκατέλειπον[53]. 10

Fol. 250v. VII. Ἰδοῦσα δὲ ἡ γυνὴ[1] | ἐν τῇ σκοτίᾳ τὴν μάχαιραν[2] λάμπουσαν[3] προσέπεσεν εἰς τοὺς πόδας μου[4] λέγουσα· Ὁρκίζω σε[5] Ἰησοῦν Χριστὸν τὸν Κύριον τῆς δόξης ἵνα μὴ δι' ἐμὲ σφάξῃς[6] ἑαυτόν[7]· εἰ δὲ τοῦτο ποιεῖν προῄρησαι[8], πρῶτον εἰς ἐμὲ στρέψον τὴν μάχαιραν[9]. Διὰ τί δὲ ἑαυτὸν[10] ἀναιρεῖν[11] προῄρησαι[12] ; φράσον[13], φησίν. Ἵνα μὴ ἐμὲ[14] λάβῃς γυναῖκα ; Γίνωσκε ἐμὲ[15] μᾶλλόν σου τὴν σωφροσύνην σπουδάζειν 15

ἀνασχόμενος τῆς τοῦ πνευματικοῦ μου πατρὸς νουθεσίας B, διὰ τοῦτο γάρ με ἐγκατέλειπεν ὁ κύριος τοῦ ταῦτα πασχειν P 24 (Τί - Ἀπώλου) τί οὖν ποιήσις (ποιήσης P) ἀθλία ψυχὴ ὅτι ἀπόλου B 25 ἡ P 26 ἀναμεῖναι P 27 (εἰ γὰρ ἐνίκησας - ἂν ἔσχες) δέων σοι διὰ τῆς ὑπομονῆς ἐν τῇ ἁγία μάνδρα τῆς ἀγγελικῆς συνοδίας διάγουσαν ἀναμένην τὴν χάριν τοῦ Θεοῦ ἡς ἀντίληψίν σου B, ἂν ἔσχες *om.* P 28 ἢ νῦν B, ὅτι V 29 *om.* B, *post* ἁμαρτίας P 30 ἐπίστρεψον P, τοίνυν ταλαίπορε *add.* B 31 (τὴν μάχ.) τὸ ξίφος B 32 (ἵνα φύγῃς) συμφέρει γάρ σοι φυγεῖν B 33 καὶ τοῦ B 34 κατὰφρονῆσαι B, καταφρονήσας P 35 ἔχει B 36 σοφροσύνη B 37 καὶ ἔσο V, γένομαι B 38 τοῦ Χριστοῦ B 39 αὐτὴν *add.* P 40 ἐμαυτῷ V, (αὐτ. ἔσ. ἑαυτ.) ἔσομαι αὐτὸς αὐτοῦ B 41 ἀθλιθής B 42 Καὶ ταῦτα εἰπών *om.* PV 43 καὶ λαβὼν PV 44 τῇ χειρί μου *add.* P, ἐν τῇ χειρί μου *add.* V 45 *om.* PV 46 (τῇ γυν.) τὴν γυναῖκα B 47 ταλαίπορε B 48 μαι B, *om.* P 49 γὰρ *add.* P 50 *om.* B 51 συζευθῶ B 52 γονῆς B 53 (φυγ. ἐγκατ.) κατέλειπον φυγῶν B, φεῦγων ἐγκατ. P.

7 VII. 1 (Ἰδ. δὲ ἡ γυν.) ἡ δὲ γυνὴ ἰδοῦσα B 2 μάχαιρα P 3 (ἐν τῇ σκ. τὴν μάχ. λαμπ.) λάμπ. τὴν μάχ. ἐν τῇ σκ. B 4 (προσέπ. εἰς τοὺς πόδ. μου) πίπτει μου εἰς τοὺς πόδας B 5 σαι B 6 σφάξεις B 7 σεαυτόν V 8 προῃρίσαι B, προήρησε P, προερεῖσε V 9 (πρῶτον - μάχαιραν) πρότον ἐμὲ ἀπόκτεινον B 10 *om.* V 11 ἀνελεῖν B 12 βούλει B 13 *om.* B 14 *om.* B 15 ὅτι B

τηρεῖν[16] τῷ Χριστῷ[17]. Οὐ μόνον ἀπὸ σοῦ, ἀλλ' εἰ καὶ[18] ὁ νόμιμος[19] μου[20] ἀνὴρ ἦλθεν πρὸς μέ, ἐτήρουν[21] ἂν τὴν σωφροσύνην ἣν διδάσκει με ἡ αἰχμαλωσία μου[22]· ἡ γὰρ θλίψις αὕτη[23] προσφεύγειν ἡμᾶς τῷ Κυρίῳ πρὸς οἰκείαν ἀσφάλειαν[24] παιδεύει[25]. Ἔχε με[26] οὖν σύζυγον[27] τῆς σωφροσύνης[28] σου καὶ πνευματικῇ διαθέσει ἀγαπήσωμεν ἀλλήλους. Τούτῳ τῷ τρόπῳ συζευχθῶμεν[29] ἀλλήλοις[30], ἵνα ἰδόντες οἱ κύριοι ἡμῶν σαρκικὸν νομίσωσι[31] γάμον[32]. ὁ δὲ καρδιογνώστης Χριστὸς[33] τῶν ἑαυτοῦ δούλων τὴν πνευματικὴν γνώσεται[34] ἀδελφότητα. Καὶ[35] εὐκόλως πείθομεν τούτους[36], ἐὰν τοιούτῳ τρόπῳ ἴδωσιν ἡμᾶς ποθοῦντας ἀλλήλους[37]. Θαυμάσας[38] τότε ἐγὼ | τὴν σύνεσιν[39] τῆς γυναικὸς καὶ τὴν[40] Fol. 251r. ἀγαθὴν ἐν Κυρίῳ[41] συμβουλίαν, ἀπεδεξάμην προθύμως[42] καὶ λοιπὸν ὡς πνευματικὴν σύζυγον καὶ βοηθὸν[43] ἀσφαλῆ τῆς σωφροσύνης[44] ἠγάπησα[45]. Οὐδέποτε μέντοι ἐκείνης γυμνὸν τὸ σῶμα[46] εἶδον[47] ἢ ἡψάμην, δεδιὼς[48] μήπως[49] ἐν πολέμῳ ἀριστεύσας ἐν εἰρήνῃ ταῖς ἀκίσιν[50] τοῦ ἐχθροῦ πληγὴν[51] καιρίαν λάβω[52].

VIII. Τούτῳ δὲ[1] τῷ τρόπῳ ἐπὶ πολὺν χρόνον ἀπατηθέντες παρ' ἡμῶν[2] ἐκεῖνοι, οὐκέτι[3] ὑφωρῶντο[4] ἡμᾶς ὡς μέλλοντας ἀποδιδράσκειν ἀπ' αὐτῶν· ἀμέλει πλειστάκις[5] καὶ μῆνα ὅλον συνέβαινεν μόνον με διάγειν[6] ἐν τῇ ἐρήμῳ, καὶ ἐρχόμενος ὁ κύριός μου εὕρισκέν[7] με νέμοντα

[16] πλέον τηρεῖν P [17] (τὴν σωφροσύνην - Χριστῷ) σπουδάζω τὴν σοφροσύνην μου τω θεω πρὸσένέγκαι B, (τῷ Χριστῷ) τοῦ Χριστοῦ V [18] αὐτὸς *add.* B [19] νόμημός B, νόμισος P [20] *post* ἀνὴρ P [21] ἐτήρησα P [22] *om.* P, (με ἡ αἰχ. μου) ἡ ἐμὴ αἰχ. B [23] (ἡ γὰρ θλ. αὕτη) αὕτη γὰρ ἡ θλίψεις P [24] ἀσφάλιαν P [25] ἡ γὰρ θλίψις - παιδεύει *om.* B [26] *post* οὖν B [27] σύνοικον B [28] σοφροσύνης B [29] συνζευχθῶμεν V [30] ἑαυτοῖς P, Τούτῳ - ἀλλήλοις *om.* B [31] νομήσωσι P [32] πόθον ἔχειν ἡμᾶς B [33] κύριος B, θεός V [34] γνωρήση P [35] *om.* P [36] (τῶν ἑαυτοῦ δούλων - τούτους) τὴν πνευματικὴν ἀγάπην βλέπων τῶν δούλων αὐτοῦ παράκλιθεῖς πέμψει ἡμῖν βοήθειαν καὶ σωθησόμεθα καὶ τοὺς ἀσεβεῖς κυρίους ἡμῶν εὐκόλως πίθωμεν B [37] (ποθ. ἀλλ.) ἀλλ. ποθοῦντας· ἡμεῖς δὲ χωρὶς ἁμαρτίας συζήσωμεν ἑαυτοῖς B [38] *post* τότε B, οὖν *add.* V [39] σύναισιν B [40] *om.* B [41] Χριστω B, ἐν Κυρίῳ *om.* V [42] *om.* P [43] καὶ βοηθὸν *om.* V [44] σοφροσύνης B [45] αὐτὴν *add.* B [46] (ἐκεῖν. γυμν. τὸ σῶμα) τὸ ἐκεῖν. σῶμα γυμν. B [47] ἴδον P, ἴδων V [48] δεδιῶν B, δεδειῶς P [49] μήπος B [50] (ταῖς ἀκ.) παρὰ P [51] *post* καιρίαν P [52] (ταῖς ἀκίσιν - λάβω) καιρίαν λάβω τὴν πληγὴν B.

VIII. [1] δὴ B [2] παρ' ἡμῶν *om.* B [3] οὐκέτη B, οὐκ ἔτι P [4] ὑφοροῦντο B, ὑφορῶντο PV [5] (ἀμ. πλειστ.) καὶ πληστάκης B; ἀμ. πλιστάκις P [6] (συνέβ. μόν. με διάγ.) συνέβενεν διάγην με μόνον B [7] καὶ εὑρίσκον B, ηὕρισκέ P

καλῶς καὶ φυλάσσοντα τὰ πρόβατα αὐτοῦ[8] καὶ[9] χαίρων ὑπέστρεφεν[10].
[7] Ἐν[11] μιᾷ οὖν ἡμέρᾳ[12] κατὰ τὸ εἰωθὸς[13] καθεζόμενος ἐν τῇ ἐρήμῳ ἠρξάμην ἐνθυμεῖσθαι[14] τὴν ἐν τῷ μοναστηρίῳ[15] εἰρηνικὴν[16] διαγωγὴν τῶν ἀδελφῶν καὶ τὸ πρόσωπον τοῦ ἁγίου μου[17] πατρὸς ἐνεικονίζεσθαι[18], καὶ τὴν εὔσπλαγχνον αὐτοῦ καὶ τελείαν ἀγάπην ἐν Χριστῷ περὶ ἐμέ, πῶς 5
Fol. 251v. παντὶ τρόπῳ ἐσπούδαζεν μὴ χω|ρισθῆναί[19] με ἀπ'[20] αὐτοῦ, μὴ πειθομένου δέ μου[21] θεία ἀποκαλύψει[22] τὰ μέλλοντά μοι συμβαίνειν προεμαρτύρατο[23].
Ταῦτα δὲ[24] λογιζόμενος καὶ σφόδρα λυπούμενος, ὁρῶ μυρμήκων[25] φωλεὸν[26] καὶ[27] τούτων πλῆθος διαφόρως μετὰ πολλῆς[28] σπουδῆς[29] ἐργαζόμενον[30], καὶ διὰ[31] τοιαύτης στενῆς ὁδοῦ[32] πάντας[33] εἰσιόντας[34] καὶ 10
ἐξιόντας[35] καὶ μὴ ἐμποδίζοντας[36] ἀλλήλους[37]. Οἱ[38] μὲν γὰρ αὐτῶν σπέρματα πρὸς τὴν χειμέριον[39] αὐτῶν αὐτάρκη[40] τροφὴν ἐκόμιζον[41], ἄλλοι[42] ἄλλα τινὰ[43] τοιαῦτα[44] μείζονα[45] τῶν οἰκείων σωμάτων[46] φορτία ἐκόμιζον[47], ἄλλοι τοῖς μετὰ καμάτου φέρουσιν ἐπαμύνοντες[48] ἑαυτοὺς[49]
ὑποτιθέντες[50] ἐβάσταζον[51], ἄλλοι τοὺς πληγέντας δορυφοροῦντες[52] εἰς 15
τὸν φωλεὸν[53] εἰσέφερον, ἕτεροι δὲ ἔνδοθεν[54] τὰ ἀποτεθέντα[55] αὐτῶν ἐκκομίζοντες[56] λεπτοτάτοις[57] ὁδοῦσι διέκοπτον μήπως τῷ χειμῶνι[58] καθυγρανθέντα[59] καὶ εἰς χλόην μεταβληθέντα[60] λιμῷ τούτους διαφθαρῆναι ποιήσῃ[61], ἄλλοι γῆν[62] κομίζοντες[63] διὰ τὰς χειμερινὰς[64] τῶν ὑδάτων
Fol. 252r. ἐφόδους τὰς εἰσόδους[65] τῆς | φωλέας[66] αὐτῶν περιέφρασσον[67] ἀσφαλῶς. 20

[8] *om.* P [9] (καλῶς - αὐτοῦ καὶ) καλλῶς τὰ πρόβατα αὐτοῦ καὶ φυλάσσοντα ἐπίμελὸς B [10] ἀνέστρεφεν P [11] *om.* B [12] τῶν ἡμερῶν B [13] εἰοθὸς B, εἰωθὼς PV [14] ἐνθυμῆσθαι B [15] μου *add.* B [16] εἰρηνηκὴν P [17] *om.* PV [18] ἐνεικονιζόμην B, εἰκονίζεσθαι V [19] *post* με P [20] ὑπ' P [21] (μὴ πειθ. δέ μου) καὶ μὴ πιθωμένου B [22] θεία ἀπὸκαλύψει *post* συμβαίνειν B [23] με *add.* V [24] καὶ τὰ τοιαῦτα *add.* B [25] μυρμύκων BP [26] φολαιὸν B, φολεὸν V [27] τὸ *add.* B [28] *om.* B [29] σπουδεῖς B [30] ἐργαζομένων V, ποικίλως ἐν τοῖς ἔργοις κατὰπονούμενον B [31] τῆς *add.* V [32] εἰσόδου P [33] τοὺς πάντας B [34] εἰσιώντας B [35] ἐξιῶντας B, ἐξειώντας P [36] ἐμποδίζωντας B [37] ἀλλήλοις P [38] ὁ V [39] χειμέρειον B [40] αὐτῶν αὐτάρκη *om.* B [41] ἐκόμιζεν V [42] δὲ *add.* B [43] *om.* P [44] *post* μείζονα V [45] μείζωνα B [46] χρημάτων P [47] (φορτία ἐκόμ.) αἴροντες φορτία B, φέρειν ἀνεκόμιζον P [48] ἐπαμυνόμενοι V [49] καὶ ἑαυτοὺς P [50] ὑπὸτηθέντες B [51] συνεβάσταζον P [52] δωρυφοροῦντες P [53] φολεῶν B [54] *om.* B [55] ἀποτηθέντα B, ἀπόθετα V [56] ἐκκομίζωντες B [57] λεπτωτάτοις B, λεπτάτοῖς P [58] (τῷ χειμ.) τὸ χειμόνι B, τῶ χειμῶνει P [59] καθυγραθέντα B [60] καὶ εἰς χλόην μεταβληθέντα *om.* B [61] ποιήσι B, ποιήσει PV [62] δὲ πάλιν P [63] κομίζωντες B, *om.* P [64] χειμερηνὰς P [65] τὰς εἰσόδους *om.* V [66] (τῆς φωλ.) τοῦ φολαιοῦ B [67] περὶέφρασον B, περιέφρασσων P

Καὶ ἅπαξ ἁπλῶς[68] ἦν θέαμα θαύματος ἄξιον εὐτάκτως[69] παρὰ τῶν βραχυτάτων[70] γινόμενον. Δι' ὅλης οὖν τῆς ἡμέρας θεωρῶν τούτους καὶ τερπόμενος ἐκ τῶν ἀναγκῶν μου[71] ἔλεγον[72]· Καλῶς[73] ὁ Σολομῶν[74] τούτους μιμεῖσθαι[75] ἡμᾶς συνεβούλευσεν[76] (1), ἵνα τὸν ῥάθυμον καὶ ὀκνηρὸν ἡμῶν νοῦν[77] τούτῳ τῷ[78] τρόπῳ πρὸς τὰ σύμβολα τῆς ἡμετέρας σωτηρίας προθύμως[79] διεγείρῃ[80]. Ταῦτα λογιζόμενος, πενθεῖν ἑαυτὸν[81] ἠρξάμην ὅτι διὰ τὸν ὀκνηρόν μου καὶ ῥάθυμον νοῦν[82] τῆς τοιαύτης σεμνῆς καὶ ἀταράχου εὐταξίας τῶν ἀδελφῶν[83] νόθοις[84] λογισμοῖς[85] ὡς νήπιον[86] θωπεύσας με ὁ διάβολος[87] καὶ ἐν ταύτῃ τῇ[88] αἰχμαλωσίᾳ καταστήσας[89] εἰς τοσούτους πειρασμοὺς εἰσήνεγκέν[90] με[91]. Τὸν γὰρ τῶν[92] μυρμήκων[93] τρόπον συμφώνως θείᾳ πνευματικῇ χάριτι εὐοδούμενοι[94] ἐν πᾶσι τοῖς μοναστηρίοις[95] οἱ τῷ Χριστῷ[96] ἑαυτοὺς ἐξ ὅλης[97] καρδίας προσφέροντες[98] διὰ τὴν δικαίαν[99] μισθαποδοσίαν τοῦ Σωτῆρος[100] φυλάσσειν ἀμέμπτως σπουδάζουσιν[101], ταῖς τε[102] | χρείαις καὶ ταῖς διακονίαις ταῖς Fol 252v. εἰς ἀλλήλους ἀόκνως καὶ ἀπροσπαθῶς[103] ἐξ ὅλης[104] δυνάμεως ὑπουργοῦντες, καὶ[105] μηδὲν ἴδιον εἶναι[106] λέγοντες ἀλλὰ πάντων τὰ πάντα, ἵνα τὴν[107] ἐν ταῖς πράξεσι τῶν ἁγίων[108] μιμήσωνται[109] πολιτείαν ὅτι οὐδεὶς αὐτῶν ἔλεγέν τι[110] ἴδιον[111] εἶναι ἀλλ' ἦν αὐτοῖς ἅπαντα κοινά (2), καὶ ἵνα ὡς μηδὲν ἔχοντες[112] πάντα κατέχωσιν[113] οὐχ' ὡς ἴδια ταῦτα

[68] ἅπαξ ἁπλῶς *om.* PV [69] (θαύμ. ἄξ. εὐτ.) θαυμαστὸν πῶς εὐτ. τὸ P [70] τούτων *add.* V [71] ἐκ τῶν ἀναγκῶν μου *om.* B [72] ὅτι *add.* P [73] καλὸς B [74] σωλομῶν B [75] μιμεῖσθαι B [76] ἐκέλευσεν B [77] ἡμῶν νοῦν *om.* P [78] τὸ B [79] *om.* B [80] διεγήρι B [81] (πενθ. ἑαυτ.) πενθεῖναι αὐτὸν B [82] (τὸν ὀκνηρόν-νοῦν) τὴν ῥαθυμίαν μου καὶ τὸν ὄκνον μου B [83] ἑαὐτὸν ἐχώρησα *add.* B [84] νώθοις P, νωθροῖς V [85] γὰρ λογησμοῖς B [86] ὡς νήπιον *om.* B [87] τοῦ μοναστηρίου ἐξέβαλεν *add.* B [88] (ἐν ταύτῃ τῇ) τῇ τοιαύτῃ P [89] *om.* B [90] ἤνεγκεν P [91] *ante* πειρασμοὺς B, *om.* P [92] (τὸν γὰρ τῶν) τῶν γὰρ B, τὸν τῶν P, τὸν γὰρ V [93] μυρμύ [ρ *ras.*]ικων B, μυρμύκων P [94] εὐοδούμενον V [95] τοῖς μοναστηρίοις *om.* P [96] (τῷ Χριστῷ) τοῦ Χριστοῦ V [97] (τρόπον - ἐξ ὅλης) τῷ τρόπῳ συμφώνος εὐωδούμενοι ἐν πᾶσιν θεία πνευματικῇ χαρήτι ἐν τοῖς μοναστηρίοις οἱ τῷ Χριστῷ ἑαὐτοὺς ἐξ ὡλις B [98] πρὸσφερωντες B [99] *om.* B [100] πατρος V [101] σπουδάζειν P [102] *om.* B, *ante* ταῖς P [103] ἀπερισπάστως P [104] ὡλις B [105] κἂν P [106] *om.* B [107] τῶν P [108] ἀπόστολων P [109] μιμήσονται PV [110] *post* ἴδιον P [111] εἴδιον B [112] ἔχωντες B [113] (πάντα κατέχωσιν) καὶ πάντα κατέχοντες P

(1) Cfr. *Prov.*, ~~VI, 6-8.~~ 6, 6-8.
(2) *Act.*, ~~IV, 32.~~ 4, 32.

ἰδικῶς κατέχοντες[114] ἀλλ' ὡς τοῦ Χριστοῦ ὄντα[115] μετὰ παντὸς[116] φόβου καὶ εὐχαριστίας αὐτάρκως[117] τῆς χρήσεως αὐτῶν[118] ἀπολάβοντες[119] δοξάζωσι[120] τὸν[121] πλουσίως ἐν πᾶσιν[122] οἰκονομοῦντα αὐτοὺς[123] Κύριον[124].

[2] IX. Τούτοις τοῖς[1] λογισμοῖς[2] συντρίψας μου τὴν καρδίαν δι' ἡμερῶν πολλῶν, παρεγενόμην πρὸς τὴν γυναῖκα. Ἰδοῦσα δέ μου οὕτως τὸ πρόσωπον κατηφές[3], τὴν αἰτίαν μαθεῖν παρεκάλει. Ὁμολογήσαντος δέ μου[4] ὅτι ὑπομνησθεὶς[5] τῆς τῶν ἀδελφῶν εὐταξίας[6] φυγεῖν[7] προήρημαι[8], καὶ εἰς τὸ μοναστήριον ὅθεν ἐξέβαλέν με ὁ ἐχθρὸς[9] ἐπανελθεῖν[10], καὶ αὐτὴ[11] τοῦτο συμβουλεύουσά[12] μοι παρεκάλει[13] παραλαβεῖν[14] καὶ αὐτὴν καὶ δοῦναι εἰς μοναστήριον[15]. | Συνθέμενοι δὲ ἀλλήλοις τὸν σκοπὸν τοῦτον, κλαίοντες ἐδεόμεθα[16] τοῦ Θεοῦ συνεργῆσαι[17] εἰς τὸ προκείμενον ἡμῖν[18] καὶ ῥύσασθαι[19] ἡμᾶς ἐκ[20] τοῦ ἀσεβοῦς[21] ἔθνους ἐκείνου. Τῇ δὲ εἰς τὸν[22] Θεὸν ἀντιλήψει τὰς ἐλπίδας ἐπιῤῥίψας[23], λοιπὸν τῆς ἐπανόδου ἐφρόντιζον[24]. Δύο οὖν εἶχον[25] τράγους μεγάλους· τούτους[26] διὰ τῆς νυκτὸς[27] σφάξας, τὰ δέρματα αὐτῶν ἐποίησα ἀσκοὺς καὶ τὰ κρέα[28] αὐτῶν εἰς διατροφὴν βαστάσας[29], παραλαβὼν τὴν γυναῖκα ἀνεχώρησα Δι' ὅλης δὲ[30] τῆς νυκτὸς ὁδεύσαντες, ἤλθομεν[31] ἐπὶ ποταμόν· ἦν δὲ οὗτος μέγας σφόδρα[32]. Φυσήσας[33] οὖν τοὺς ἀσκούς, ἔδωκα τὸν ἕνα ἐκείνῃ[34], καὶ οὕτως κρατοῦντες αὐτοὺς[35] ταῖς χερσὶν καὶ τοῖς ποσὶν

Fol. 253r.

114 (ἰδικ. κατέχ.) νομίζωντες ἰδικ. B, καὶ κακῶς κατέχ. P 115 καὶ *add.* P 116 *om.* V 117 αὐταρκὸς B 118 αὐτοῦ B 119 ἀπολάβωντες B 120 δοξάσωσι B, δοξάζουσιν P 121 τῶν B 122 διὰ παντὸς *add.* B 123 αὐτοῖς B 124 *om.* P.

IX. 1 (Τούτοις τοῖς) τοιούτοις B 2 λόγοις P 3 (μου οὕτ. τὸ πρόσ. κατηφές) με κατάνενυγμένον καὶ σκυθροπὸν τὸ προσώπω B, με οὕτως κατατετηκότα τὸ πρόσωπον P 4 (Ὁμολ. δέ μου) ὡμολόγησα δὲ αὐτῇ B 5 *post* ἀδελφῶν B 6 ἀγγελικῆς διάγωγῆς B 7 φεύγειν V 8 προεῖρημαι B, προείρημε P 9 ὅθεν ἐξέβαλέν με ὁ ἐχθρὸς *om.* B 10 ἀπελθεῖν B 11 (καὶ αὐτὴ) ἡ δὲ B 12 συμβουλευσάσης V 13 παρεκάλη B 14 *post* καὶ αὐτὴν B 15 ἵνα ἀμφώτεροι σωθῶμεν *add.* B 16 ἐδεήθημεν B 17 ἡμῖν *add.* BP 18 *om.* B 19 (καὶ ῥύσ.) ὥστε ρυσθῆναι B 20 *om.* B 21 ἀσσεβοῦς B 22 *om.* P 23 ἐπιρρήψας V, ἐπιρρίψαντες P, (Τῇ δὲ εἰς - ἐπιρρίψας) εἰς δὲ τὴν αὐτοῦ ἀντίληψιν ἀπὸβλέπων καὶ εἰς αὐτὸν θέμενος τὴν ἐλπίδα B 24 ἐφροντίζομεν P 25 ἔχων V 26 καὶ τούτους B 27 διὰ τῆς νυκτὸς *om.* B 28 κρέει P 29 βαστάξας V 30 οὖν V 31 ἦλθον μεν P 32 (ἤλθομεν - σφόδρα) μέγα ποταμὸν καὶ φοβερὸν ἐφθάσαμεν μήκος ἀπέραντον ἔχοντα B 33 φυσίσας B 34 τὸν δὲ ἄλλον κατεῖχον *add.* B 35 τοὺς ἀσκοὺς B

κωπηλατοῦντες[36] διήλθομεν[37] τὸν ποταμόν. Ἰδόντες δὲ ὅτι ἦν ἐμέλλομεν διέρχεσθαι ἔρημον ἄνυδρος ἦν καθ' ὑπερβολήν[38], ἐπίομεν[39] ὕδωρ ἐκ τοῦ ποταμοῦ[40] καὶ ἀναστάντες ἐκεῖθεν[41] ἐτρέχομεν[42], συνεχῶς εἰς τὰ ὀπίσω ἀποστρεφόμενοι[43] διὰ τὴν τῶν διωκόντων[44] ἡμᾶς | ἔμφοβον[45] Fol. 253v.
5 προσδοκίαν ἢ τὸ μὴ ἐξ ἐκείνων ῥυσθέντας τοῖς ὁμοίοις κακοῖς που περιπεσεῖν[46]. Διὰ τοῦτον[47] οὖν[48] τὸν φόβον καὶ διὰ[49] τὴν ἄμετρον[50] τοῦ ἡλίου θερμότητα ἠναγκαζόμεθα καὶ τὰς νύκτας ὁδεύειν[51].

10 X. Φόβῳ δὲ πολλῷ καὶ ἀγῶνι συνεχομένων ἡμῶν καὶ ἀδιαλείπτως εἰς τὰ ὀπίσω περιβλεπομένων ἡμῶν[1], | μετὰ[2] τρεῖς ἡμέρας ἀθρόως [7]
10 ἀποστραφέντες[3] ὁρῶμεν τὸν δεσπότην ἡμῶν μετὰ ἑνὸς συνδούλου ἡμῶν[4] καθημένους εἰς δρομαραίας καμήλους[5], γυμνὰ[6] τὰ ξίφη[7] κρατοῦντας καὶ καταδιώκοντας[8] ἡμᾶς[9]. Ἐκ τῆς οὖν[10] ὑπερβολῆς[11] τοῦ φόβου πρὸ τῶν ὀφθαλμῶν[12] τὸν οἰκεῖον θάνατον δόξαντες[13] ὁρᾶν, τὸν ἥλιον ὡς νυκτερινὸν ἀφεγγὲς[14] σκότος ἐνομίζομεν[15] εἶναι[16]. Ἐν ἀγῶνι δὲ τοιούτῳ
15 ὄντες καὶ ἀποροῦντες[17] ποῦ φύγωμεν[18], κατὰ πρόνοιαν τοῦ[19] τῆς τῶν ἀπελπισμένων[20] ἐλπίδος καὶ τῶν ἀβοηθήτων βοηθείας[21] Κυρίου περιβλεψάμενοι ἐν αὐτῷ[22] τῷ τόπῳ[23] εὕρομεν[24] σπήλαιον[25] ὑπόγειον[26] φοβερὸν[27] ἐν ᾧ πάντα τὰ ἑρπετὰ καὶ θηρία[28] τῶν | τόπων ἐκείνων[29], ἀσπίδες[30] Fol. 254r.

[36] κοπιλατοῦντες B, ἀντι πιδαλίου (πηδαλίων P) χρώμενοι PV [37] διῆλθωμεν B [38] (Ἰδόντες - ὑπερβολήν) προὐβλέποντες δὲ ὅτι μέλλωμεν διέρχεσθαι ἔρημον πολλὴν καὶ ἄνυδρον B, ἰδόντες δὲ ὅτι ἐμέλλομεν διέρχεσθαι ἔρημον ἥτις ἐστὶν ἄνυδρος καθυπερβολὴν P [39] ἐπίωμεν B, ἐφάγωμεν καὶ ἐπίωμεν V [40] καὶ τοὺς ἀσκοὺς ἐπλήσαμεν *add.* B [41] *om.* B [42] ἐτρέχαμεν B [43] περιβλεπόμενοι B [44] μελλόντων διώκειν B [45] ἔνφοβον P [46] (τὸ μὴ ἐξ ἐκείνων - περιπεσεῖν) μείπου καὶ ὁμοίοις κακοῖς περιπέσωμεν B, τοῦ μὴ ἐξ ἐκ. ῥυσθ. τοῖς ὁμ. κακ. περιπέσωμεν P [47] *post* φόβον B [48] γοῦν B, δὲ V [49] *om.* B [50] *post* ἡλίου B [51] περιπατεῖν P, (ἠναγκ. καὶ τὰς νύκτ. ὁδ.) οὐδὲ τὰς νύκτας ὡδεύειν ἐπαυσώμεθα B.

X. [1] *om.* P, Φόβῳ - περιβλ. ἡμῶν *om.* B [2] δὲ *add.* B [3] στραφέντες B [4] *om.* P [5] (δρομ. καμ.) καμίλους δρομάδας B [6] καὶ γυμνὰ P [7] ξίφει P [8] (καὶ καταδ.) καταδιώκειν P [9] (γυμνὰ - ἡμᾶς) καὶ κατὰδιώκοντας ὀπίσω ἡμῶν γεγυμνωμένα τὰ ξίφει ἔχωντας B [10] *post* ὑπερβολῆς V [11] βουλῆς B [12] ἡμῶν *add.* P [13] *post* ὁρᾶν V [14] ἀφεγγεῖ P [15] *post* εἶναι P [16] (πρὸ τῶν ὀφθαλμῶν - εἶναι) τὸν οἰκίον θάνατον πρὸ ὀφθαλμὸν δόξαντες ὁρᾶν τὸν ἥλιον εἰς νυκτερινὸν σκότος μετὰβληθέντα ἐνομίζωμεν B [17] ἀφορῶντες V [18] φυγεῖν B [19] *om.* BP [20] τῶν ἀπελπισμένων *post* ἐλπίδος B [21] βοηθοῦ P, καὶ τῶν ἀβοηθήτων βοηθείας *om.* B [22] ἐκείνω P [23] ἐν αὐτῷ τῷ τόπῳ *om.* B [24] ὁρῶμεν B, ηὕραμεν P, εὕρωμεν V [25] *post* ὑπόγεον V [26] ὑπόγεον BV, ὑπόγοιον P [27] φέρων B [28] (ἑρπ. καὶ θηρ.) θηρ. καὶ ἑρπ. B, θηρία P [29] (τῶν τόπ. ἐκ.) τοῦ τόπου ἐκείνου B [30] τὲ *add.* P

καὶ ἔχιδναι καὶ ὄφεις[31] καὶ σκορπίοι[32] διὰ τὴν τοῦ ἡλίου θερμότητα συνήγοντο[33]. Τρέμοντες οὖν εἰσήλθομεν[34] εἰς αὐτὸ καὶ εἰς τὴν γωνίαν[35] τοῦ ἀριστεροῦ μέρους ἐκρύψαμεν ἑαυτούς, λέγοντες[36]· Ἐὰν βοηθήσῃ[37] τῇ ταπεινώσει ἡμῶν ὁ Κύριος[38], ἐγένετο[39] ἡμῖν τὸ σπήλαιον[40] σωτηρία· ἐὰν δὲ ὡς ἁμαρτωλοὺς καταλείψῃ[41] ἡμᾶς, ἐγένετο[42] ἡμῖν τάφος[43]. 5 Κατὰ[44] τὰ ἴχνη[45] οὖν[46] διώκοντες ἡμᾶς ἦλθον[47] ἐπὶ τὸ σπήλαιον, καὶ ἀποβάντες[48] τῶν καμήλων ἔστησαν ἐπὶ τὴν θύραν[49] αὐτοῦ[50]. Ἰδόντες[51] δὲ ἡμεῖς τὸν δεσπότην ἡμῶν, τοιούτῳ φόβῳ συνεσχέθημεν ὡς μὴ ἰσχύειν τὰς γλώσσας ἡμῶν εἰς λαλιὰν[52] κινῆσαι[53], ἀλλὰ πρὸ τῆς τοῦ ξίφους[54] πληγῆς τῇ τοῦ φόβου ὑπερβολῇ[55] νεκροὶ γεγόναμεν. Ἑστὼς 10 δὲ ἔξω[56] τοῦ σπηλαίου[57] ἐκάλει ἡμᾶς· μὴ δυναμένων δὲ ἡμῶν λαλῆσαι, κρατήσας τὰς καμήλους αὐτὸς ἐκέλευσεν τὸν σύνδουλον ἡμῶν εἰσελθεῖν καὶ[58] ἐξαγαγεῖν ἡμᾶς. Κακεῖνος γυμνὴν κατέχων[59] τὴν μάχαιραν ἔστη-
Fol. 254v. κεν[60] ἐκδεχόμενος ἡμᾶς ἵνα αὐτόχειρ καθ' ἡμῶν γενόμενος τὴν θηριώδη[61] μανίαν αὐτοῦ ἀναπαύσῃ[62]. 15

XI. Εἰσελθὼν[1] δὲ ὁ παῖς[2] καὶ ὡς ἀπὸ πέντε βημάτων ἀφ' ἡμῶν στάς, καὶ διὰ τὸ ἀπὸ τοῦ φωτὸς τοῦ ἡλίου εἰς τὴν σκιὰν[3] ἀμαυρωθέντας τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ[4], οὐκ ἔβλεπεν ἡμᾶς· ἡμεῖς μέντοι[5] πλησίον ἡμῶν[6] ἑστῶτα αὐτὸν[7] ἐθεωροῦμεν[8]. Μὴ δυνάμενος οὖν ἰδεῖν[9] ἡμᾶς, ἤρξατο φωναῖς καταπλήσσειν[10] ἡμᾶς λέγων· Ἐξέλθατε[11], κακοὶ[12] δούλοι 20 θανάσιμοι, ἐξέλθατε[13], δραπέται δήμιοι, τί βραδύνετε[14]; ἐκδέχεται ὑμᾶς

[31] ὄφις B [32] καὶ ὄφεις καὶ σκορπίοι *om.* P [33] (θερμ. συνήγ.) θερμότιτα σύνεστρέφοντο B [34] εἰσῆλθαμεν B [35] γονίαν BV [36] (ἐκρύψ. ἑαυτ. λέγ.) ἐκρύβημεν λέγωντες B [37] βοηθείσῃ B [38] θεός V [39] γήνεται B [40] τούτο *add.* B [41] καταλίψει P, καταλήψει V [42] γίνεται B [43] καὶ εἴη τὸ ὄνομα κυρίου εὐλογημένον *add.* B [44] ἐκείνοι δὲ κατὰ P [45] ἴχνη B [46] *om.* P [47] ἔρχονται B [48] ἀπὸ *add.* B [49] εἴσοδον V [50] τοῦ σπηλαίου B [51] ἰδῶντες B [52] λαλειὰν P [53] κεινήσαι P [54] ξίφου P [55] τῇ τοῦ φόβου ὑπερβολῇ *om.* B [56] ἔξωθεν P [57] (Ἑστ. δὲ ἔξω τοῦ σπηλ.) ἔξω δὲ τοῦ σπηλ. ἑστ. B [58] (εἰσελθεῖν καὶ) εἰσελθόντα B [59] βαστάζων V [60] (κατέχ. τὴν μάχ. ἔστ.) τὴν μάχ. κατέχ. ἔξω ἵστατο B [61] θηριόδη B [62] ἀναπαύσει PV.

XI. [1] (Εἰσελ. δὲ ὁ π.) εἰσελθόντα οὖν τὸ παιδίον B [2] δοῦλος P [3] εἰς τὴν σκιὰν *om.* P [4] (καὶ διὰ τὸ - ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ) καὶ διὰ τὸ ἀπὸ τοῦ ἡλιακοῦ φωτὸς τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ εἰς τὴν σκιὰν ἡμαυρῶσθαι B, *om.* V [5] δὲ B [6] *om.* P [7] *om.* B [8] θεωροῦντες ἐτρέμαμεν B, ὁρῶμεν P [9] (οὖν ἰδ.) δὲ ἠδεῖν B, οὖν *om.* P [10] κατὰπλήττειν B [11] ἐξέλθετε V [12] *post* δούλοι B [13] ἐξέλθετε V [14] βραδύνεται B

ἔξω[15] ὁ κύριος ἡμῶν[16]. Ταῦτα αὐτοῦ λέγοντος, ὁρῶμεν λέαιναν ἔσωθεν
ἐκ[17] τῶν δεξιῶν μερῶν τοῦ σπηλαίου ἀναστᾶσαν καὶ ἐπιδραμοῦσαν
αὐτῷ καὶ ἔτι λαλοῦντος αὐτοῦ[18], κρατήσασαν[19] αὐτὸν ἐκ τοῦ φάρυγγος
καὶ εὐθέως[20] ἀποπνίξασαν[21] ἀπενεγκεῖν[22] εἰς τὸν φωλεὸν[23] αὐτῆς[24]· ἦν
5 γὰρ ἔχουσα σκύμνον[25] ἐκεῖ. Ἰδόντες δὲ τὸν πολέμιον ἡμῶν νεκρὸν πρὸ
τῶν ὀφθαλμῶν ἡμῶν κείμενον[26], μετὰ χαρᾶς πολλῆς[27] τὸν Κύριον[28]
ἐδοξάσαμεν. Ἀγνοῶν δὲ τοῦτο[29] ὁ κύριος αὐτοῦ[30] καὶ[31] ἰδὼν βραδύνοντα
αὐτὸν[32] καὶ δόξας[33] ὅτι οἱ[34] δύο τοῦ ἑνὸς περιγίνονται καὶ μὴ φέρων
τὸν θυμόν[35], κρατῶν[36] γυμνὴν τὴν μάχαιραν[37] ἦλθεν[38] ἐπὶ τὴν θύραν | Fol. 255r.
10 τοῦ σπηλαίου κράζων τὸν παῖδα ἐμβριθῶς[39]· Ταχὺ φέρε μοι τοὺς βιο-
θανάτους[40] τούτους. Ταῦτα δὲ αὐτοῦ[41] λέγοντος[42], ἀναπηδήσασα ἡ λέαινα
καὶ τοῦτον λαλοῦντα[43] διεσπάραξεν. Ἡμεῖς δὲ ἐπὶ τούτοις τοῖς ἀνεκδιη-
γήτοις καὶ ἀνεκφράστοις[44] τοῦ Κυρίου θαυμασίοις[45] ὑμνοῦντες τὴν δόξαν
αὐτοῦ, ἠγαλλιώμεθα[46] ὅτι ἐν τοιαύτῃ ἀνάγκῃ παρέστη[47] ἡμῖν καὶ τῷ[48]
15 προστάγματι αὐτοῦ τὸ θηρίον τοὺς ἐχθροὺς ἡμῶν ἐθανάτωσεν. Ἔμ-
προσθεν δὲ ἡμῶν στρεφομένης τῆς λεαίνης, νομίζοντες[49] ὅτι καὶ ἡμᾶς
θανατῶσαι θέλουσα[50] πλησίον ἡμῶν ἔρχεται[51], εἶτα ἐπὶ[52] τῷ προλα-
βόντι θαύματι εὐχαριστοῦντες τῷ Κυρίῳ, ἐλέγομεν[53] μόνον[54] ὅτι τῶν
ἀλιτηρίων[55] ἐκείνων[56] ἐχθρῶν[57] ἐρρύσατο ἡμᾶς ὁ Κύριος καὶ ἐὰν
20 θελήσῃ παραδοῦναι ἡμᾶς τῇ λεαίνῃ[58], δοξάσωμεν τὸν Θεὸν ἡμῶν εὐχα-

[15] *post* ἡμῶν P [16] ἐκδέχ. ὑμ. ἔξω ὁ κύρ. ἡμ. *om.* B, ἡμῶν *in* ὑμῶν *corr. pr. man.* P [17] *post* τῶν V [18] *om.* V [19] κρατήσασα P [20] *om.* P [21] ἀποπνίξασα P [22] ἀπήνεγκεν P [23] φολεὸν V [24] (ὁρῶμεν λέαιναν ἔσωθεν - εἰς τὸν φωλεὸν αὐτῆς) ἐξέρχεται ὁρώντων ἡμῶν λέενα ἔσωθεν ἐκ τῶν δεξιῶν μερῶν τοῦ σπηλαίου ἥτις κρατήσας αὐτὸν τοῦ φάρυγγος εὐθέως ἔπνηξεν καὶ εἰς τὸν φολεὸν αὐτῆς ἀνήνεγκεν B [25] *post* ἐκεῖ B [26] (πρὸ τῶν ὀφθ. ἡμ. κείμ.) πρὸ ὀφθαλμὸν γενόμενον B, *om* V [27] μετὰ χαρᾶς πολλῆς *om.* B [28] ἡμῶν *add.* P [29] *om.* V [30] ἡμῶν B [31] *om.* P [32] (βραδ. αὐτ.) ὅτι βραδύνη B [33] (καὶ δόξας) ἐδόκη B [34] ἡ B [35] καὶ μὴ φέρ. τὸν θυμ. *om.* P [36] κρατῶν *post* μάχαιραν B [37] ρομφαΐαν αὐτοῦ V [38] καὶ βρύχων τοὺς ὀδόντας παρὰκύπτει B [39] εμβριθὸς B, (κρ. τὸν π. ἐμβρ.) καὶ μετὰ θυμοῦ ἔλεγεν τῷ παιδὶ (P , *om.* τῷ παιδὶ) PV [40] βιωθανάτους V [41] *post* λέγοντος P [42] (Τ. δὲ αὐτ. λέγ.) ἔτι δὲ αὐτοῦ λαλοῦντος B [43] *om.* B [44] καὶ ἀνεκφράστοις *om.* B [45] (τοῦ Κυρ. θαυμ.) τοῦ θεοῦ θαυμασιν B, ἀγαθοῖς τοῦ κυρ. V [46] ἠγαλλιόμεθα V [47] πάρεστιν P [48] τὸ B [49] ἐνομίζομεν B [50] θέλει V [51] πλησ. ἡμ. ἔρχ. *om.* B [52] *om.* P [53] ἐλέγωμεν B, ἐλέγαμεν P [54] *post* ὅτι B [55] ἀλη-τηρίων BPV [56] *post* ἐχθρῶν B [57] *om.* P, ἡμῶν *add.* V [58] ταύτῃ *add.* P

ριστοῦντες αὐτῷ[59]. Ταῦτα δὲ ἡμῶν λογιζομένων[60], ἡ λέαινα τῷ στόμα-
τι[61] αὐτῆς[62] ἐπάρασα τὸν σκύμνον ἐξῆλθεν[63] τοῦ σπηλαίου, ἡμῖν τὸν τό-
πον παραχωρήσασα. Ἐξελθούσης δὲ τῆς λεαίνης[64], ἔτι τῷ[65] φόβῳ
Fol. 255v. κρατούμενοι[66] | ἐμείναμεν τὴν ἡμέραν ἐκείνην ἐν τῷ σπηλαίῳ[67].

XII. Πρωΐας δὲ γενομένης, ἐξελθόντες[1] εὕραμεν[2] τὰς καμήλους[3] 5
βοσταζούσας τὰς δαπάνας ἃς εἶχεν[4] εἰς ἑαυτοῦ[5] λόγον καὶ τοῦ παιδὸς
αὐτοῦ[6]. Φαγόντες[7] οὖν[8] καὶ πιόντες[9] ἐξ αὐτῶν καὶ[10] ἐπὶ πᾶσι[11] τούτοις[12]
εὐχαριστήσαντες[13] τῷ Κυρίῳ, ἀναβάντες[14] ἐπὶ[15] τὰς καμήλους, διὰ
δέκα[16] ἡμερῶν διελθόντες τὴν ἔρημον εἰς κάστρον Ῥωμαίων ἐφθάσα-
μεν, καὶ προσελθόντες τῷ φυλάσσοντι τὸ κάστρον[17] τριβούνῳ τὰ συμ- 10
βάντα ἡμῖν πάντα ἀνεθέμεθα[18]. Ἀπέστειλεν δὲ ἡμᾶς ὁ τριβοῦνος πρὸς[19]
Σαβινιανὸν[20] τὸν τότε[21] δοῦκα τῆς Μεσοποταμίας[22]. Κἀκεῖνος ὁμοίως[23]
μαθὼν τὰ καθ' ἡμᾶς[24] ἔλαβεν παρ' ἡμῶν τὰς καμήλους δεδωκὼς ἡμῖν
τὰς τιμὰς αὐτῶν, καὶ ἀπέλυσεν ἡμᾶς[25] ἀπελθεῖν[26] εἰς[27] τὰ ἴδια μετ'
εἰρήνης. Πρὸ δὲ τῆς ἐπανόδου ἡμῶν συνέβη τὸν ἅγιον[28] ἀββᾶν ἡμῶν 15
κοιμηθῆναι· ταύτην οὖν[29] ὡς συνεργὸν καὶ σύμβουλον[30] ἀγαθῶν πρά-
Fol. 256r. ξεων γενομένην μοι[31] εἰς μοναστήριον παρθένων δέδωκα[32], | κἀγὼ εἰς
τὸ μοναστήριον[33] πρὸς τοὺς πνευματικούς μου[34] ἀδελφοὺς ὅπου ἐξ ἀρ-
χῆς ὡδήγησέν[35] με ὁ Κύριος ἐπανῆλθον[36], πάντα τὰ συμβάντα μοι τῇ
ἀδελφότητι ἐξαγορεύσας[37] καὶ ὁμολογῶν[38] ὅτι διὰ τὸ παρακοῦσαί με 20
τῶν νουθεσιῶν τοῦ ἁγίου πατρός, συμβῆναί μοι τοὺς πειρασμοὺς τού-

[59] (καὶ ἐὰν θελήσῃ - εὐχαριστοῦντες αὐτῷ) κἀν θελήσει τῇ λεένῃ παράδοῦναι δόξα καὶ εὐχαριστεία αὐτῷ ἐπὶ πᾶσιν B [60] λογηζωμένων B [61] (τῷ στόμ.) τὸ στώματι B, *om.* P [62] *post* ἐπάρασα P [63] *post* σπηλαίου B [64] λεένης *et sic* (ε *pro* αι) *supra semper* BPV [65] *om.* V [66] κρατουμένων ἡμῶν P [67] σπιλαίῳ B.

XII. [1] ἐκ τοῦ σπηλαίου *add.* B [2] ηὕραμεν P [3] αὐτῶν *add.* B [4] ἦχον B [5] αὐτοῦ *post* λόγον P [6] (ἑαυτ. λόγ. καὶ τοῦ π. αὐτ.) λόγον αὐτῶν B [7] φαγόντες B [8] δὲ B [9] πιώντες B [10] *om.* B [11] δὲ *add.* P [12] *om.* B [13] ηὐχαριστήσαμεν B [14] καὶ ἀναβάντες B [15] εἰς B [16] δεκαπέντε B [17] (τὸ κάστρον) τῶ κάστρω P [18] αὐτῶ *add.* P, (τὰ συμβ. ἡμ. π. ἀνεθ.) ἅπαντα ἐξηγησάμεθα τὰ συμβάντα ἡμῖν B [19] *om.* P [20] Σαβιανὸν B, Ἀβιανὸν V [21] *om.* B [22] Μεσωποταμίας B [23] *om.* B, ὁμοίος P [24] ἡμῶν B [25] *om.* B [26] ἐπανελθεῖν V [27] ἡμᾶς εἰς V [28] *om.* P [29] (ταύτ. οὖν) τῆ οὖν γυναικὶ B [30] (ὡς συν. καὶ σύμβ.) τὴν σύμβουλον καὶ συνεργῶν V [31] (ἀγ. πράξ. γενομ. μοι) ἀγαθὸν γεναμένην B [32] (παρθ. δέδωκα) παρθένον δέδ. B, παρθ. δεδωκὼς PV [33] μου *add.* P, (τὸ μοναστ.) τὴν μονὴν B [34] *post* ἀδελφοὺς V [35] ὁδήγησέν *post* με B, ὁδήγησέν PV [36] ἐπανελθὼν PV [37] ἐξηγόρευσα V [38] ὁμολόγησα V

τους πρὸς πολλῶν διόρθωσιν συνεχώρησεν ὁ Κύριος[39]. Ταῦτα δὲ πάντα ἐξεθέμην σοι, τέκνον, τὰ συμβάντα μοι πειρατήρια[40] διὰ τὴν παρακοὴν πρὸς οἰκοδομὴν καὶ ἀσφάλειαν, ἵνα διὰ τῆς ὑπακοῆς ἐν[41] ὑπομονῇ τελείᾳ τὴν ἑαυτοῦ ἐν Θεῷ κατεργάσῃ[42] σωτηρίαν[43]. Ἡ γὰρ ὑπακοὴ τῶν
5 ἐντολῶν τοῦ Θεοῦ ζωὴ αἰώνιός ἐστιν, καὶ ἡ τελεία ὑπομονὴ σωτηρίαν αἰώνιον κατεργάζεται[44]· ὁ γὰρ ὑπομείνας[45] εἰς τέλος οὗτος[46] σωθήσεται (1), λέγει Κύριος[47].

13 XIII. Ταῦτα ἐμοὶ ἔτι[1] νέῳ τὴν ἡλικίαν[2] ὄντι ὁ ἅγιος γέρων Μάλχος ἐξηγήσατο ἅπερ κἀγὼ διὰ τὸν τῆς φιλαδελφίας θεσμὸν[3] ὡς ἰδίοις
10 τέκνοις πρὸς ἀσφάλειαν τὰ σύμβολα τῆς σωφροσύνης τῶν ἁγίων γερόντων ἐξεθέμην. Καὶ αὐτοὶ[4] τοῖς μεταγενεστέροις ταῦτα διηγήσασθε[5], | ἵνα Fol. 256v.
μάθωσιν ὅτι δ[6] τὴν σωφροσύνην τῆς παρθενίας ἁγνὴν καὶ ἄχραντον τῷ Χριστῷ ἕως τέλους[7] φυλάξας[8], τῇ τοῦ Κυρίου δυνάμει φυλασσόμενος[9] πάντων τῶν πειρασμῶν τοῦ ἐχθροῦ περιγίνεται[10], καὶ οὔτε αἰχμαλωσία

[39] (συμβῆναί μοι - ὁ Κύριος) συνεχώρησεν ὁ θεὸς συμβῆναι μοι τοὺς πειρασμοὺς τούτους πρὸς πολλῶν διόρθωσιν καὶ ἀσφάλειαν B [40] πειρατείρια P [41] τῇ P [42] κατεργάσει P [43] (Ταῦτα δὲ πάντα ἐξεθέμην - κατεργάσῃ σωτηρίαν) πάντα δὲ τὰ συμβάντα διὰ τὴν παρακοὴν διήγησάμην σοι τέκνον, καὶ τὰ πηραστήρια ἃ περιέπεσα διὰ τῆς αὐτεξουσίου καὶ αὐθαδούς μου γνώμης ἀπίγγειλά σοι ἀκριβῶς πρὸς ὀφέλειαν καὶ οἰκοδομήν σου καὶ πάντων τῶν ἀκουόντων ὅπως διὰ τῆς ὑπακοῆς ἐν ὑπομονῇ τελείᾳ τὴν ἑαυτῶν ἐν κυρίῳ σωτηρίαν κατεργάζεσθαι B ; ταῦτα δὲ πάντα ἐξεθέμην σοι τέκνον, τὴν παρακοὴν παρατήρει προς ὑπακοὴν καὶ οἰκοδομὴν ἐν ὑπομονῇ καὶ πολλὴν ἐν θεῷ κατεργάσῃ σωτηρίαν V [44] (Ἡ γὰρ ὑπακοὴ - κατεργάζεται) ἡ γὰρ τῶν ἐν τῷ κοινοβίῳ διαγόντων ὑπακοῇ καὶ ἡ εἰς ἀλλήλους ὁμοψυχία τήρησις ἐστὶν ἐντολῶν θεοῦ καὶ ἡ τελεία ὑπόμονῇ ζωὴν αἰώνιον καὶ σωτηρίαν κατεργάζεται B [45] ὑπόμινας B [46] οὕτως BP [47] (λέγ. Κύρ.) καθὼς εἶπεν ὁ κύριος B.

13 XIII. [1] *om.* P [2] τὴν ἡλικίαν *post* ὄντι P [3] νόμον P [4] γοῦν *add.* P [5] διηγήσασθαι PV, (Ταῦτα ἐμοὶ ἔτι νέῳ - διηγήσασθε) ταῦτα μοι διήγησατο ὁ ἅγιος γέρων Μάλχος, παράγενωμένου μου πρὸς αὐτὸν, ἔτι νέω μοι ὤντι, ἅπερ κἀγὼ οὐκ αναγκαίων ἠγησάμην ἀποκρύψαι, αλλ' εἰς φανερῶν ἐκθέσθαι πᾶσι τοῖς πνευματικοῖς ἀδελφοῖς τὰ σύμβολα τῆς σωφροσύνης τῶν ἁγίων γερόντων διὰ τὸν τῆς ἀγάπης καὶ φιλαδελφίας θεσμόν, ὅπως καὶ ὑμῖν τοῖς μετάγενεστέροις ταῦτα διήγησάμενοι τοὺς βουλομένους προσέρχεσθαι τῇ κατὰ θεὸν πολιτείᾳ πρὸς ὑπακοῆς ζήλον ἐρεθήσητε B [6] *post* Χριστῷ B, οἱ V [7] ἕως τέλους *om.* B [8] φυλάττοντες V [9] φρουρούμενος B, τῇ τοῦ Κυρ. δυν. φυλασσ. *om.* V [10] περιγήνεται B, περιγίνονται V

(1) *Matth.*, ~~X. 22 ; XXIV, 13.~~ 10, 22 ; 24, 13.

οὔτε ξίφος[11] οὔτε θηρία οὔτε τις πειρασμὸς ἕτερος[12] τὸν μέχρι[13] θανάτου ταύτης ὑπερασπίζοντα καὶ ναὸν τοῦ ἁγίου Πνεύματος[14] (1) διὰ τῆς τοῦ βίου καθαρότητος[15] τὴν ἑαυτοῦ σάρκα ποιοῦντα βλάψαι οὐ[16] δύναται· (4) ναὸς γὰρ τοῦ Θεοῦ οὗτος γίνεται[17] καὶ τὸ Πνεῦμα τοῦ Θεοῦ οἰκεῖ ἐν αὐτῷ[18] (2), κατὰ πασῶν τῶν τοῦ διαβόλου μεθοδειῶν[19] τὸ νῖκος αὐτῷ χαριζόμενον[20] χάριτι καὶ φιλανθρωπίᾳ τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ ᾧ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν[21].

B.

(= Vie grecque, p. 24, l. 18 - p. 30, l. 10).

Cod. Mus. Brit. add. 12175, f. 29r.

ܠܐ ܕܢ ܚܠܝܢ ܫܟܝܢ ܡܢܗ ܚܕܐ . ܐܠܐ ܕܢ ܡܫܬܡܥ
ܡܕܡ ܠܗ ܠܡܢܝܢ ܡܢܗ . ܡܕܡ ܡܢܢ ܡܫܬܠܛ
ܠܡܫܬܠܛ ܡܢ ܠܐ ܡܕܡ ܕܢܫܬܡܥ ܡܕܡܢܝ ܡܢܗ ܕܢܫܬܡܥ
ܡܕܡ ܠܐ ܡܕܡ ܕܢ ܡܢ ܡܫܬܠܛ . ܕܢ ܡܢܐ ܗܘ . ܡܫܬܡܥ ܗܘ
ܕܢܫܬܡܥ . ܡܕܡ ܠܐ ܡܕܡ ܕܢ ܡܕܡ ܡܢ . ܡܕܡ ܠܐ ܡܕܡ ܕܢ ܡܢ ܡܫܬܠܛ
ܡܢܐ ܠܗ . ܡܕܡ ܕܢ ܡܢ ܡܫܬܠܛ . ܡܢ ܠܐ ܡܢ ܡܢܐ
ܡܢ ܗܘ ܡܢ ܡܢ . ܡܕܡ ܕܢ ܡܢ ܡܫܬܠܛ . ܡܢ ܠܐ ܡܢ ܡܢ
ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ . ܡܕܡ ܕܢ ܡܢ ܡܫܬܠܛ . ܡܢ ܠܐ ܡܢ ܡܢ
ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ . ܡܕܡ ܕܢ ܡܢ ܡܫܬܠܛ . ܡܢ ܠܐ ܡܢ ܡܢ

[11] φόβος B [12] (οὔτε τις πειρ. ἕτ.) οὔτε λιμὸς οὔτε μάχαιρα B [13] μέχρη B [14] (τοῦ ἁγ. Πν.) θεοῦ B [15] καθαρώτιτος B [16] *om.* B [17] (ναὸς - γίνεται) ὅτι ναὸς θεοῦ γίνεται B [18] καὶ οὔτε αἰχμαλωσία - οἰκεῖ ἐν αὐτῷ *om.* V [19] (κατὰ πασῶν - μεθοδειῶν) καὶ κατὰ πάσης μεθοδίας τοῦ διάβόλου B, *om.* V [20] (τὸ νῖκ. αὐτ. χαρ.) τῶ νίκος αὐτῶ χαρίζεται B, τὸ νῖκ. αὐτ. χαριζόμενος P, τὸ νίκ. αὐτοῖς χαριζομένου V [21] (χάριτι - Ἀμήν) ὅτι τῶ θεῶ δόξα εἰς τ. α. τ. α. Ἀ. B, ἐν χριστῶ ἰησοῦ τῶ κυρίω ἡμῶν μεθ' οὗ πρέπει δόξα τιμὴ καὶ προσκύνησις σὺν τῶ πατρὶ καὶ τῶ ἁγίω πνεύματι εἰς τ. α. τ. α. Ἀ. P.

(1) Cfr. 1 *Corinth.*, VI, 19.
(2) Cfr. 1 *Corinth.*, III, 16.

ܡܢ ܡܘܡܐ ܕܝܠܗ ܡܘܡܐ . ܕܢܦܠ ܡܘܡܐ ܐܝܟ ܡܢ
ܕܟܬܒܐ ܡܢ ܕܟܪܝܣܛܘܢܐ ܡܠܝܢ ܡܢ ܟܠ ܕܝܢ ܠܐ
ܡܬܚܫܒܝܢܢܗ ܡܛܝܢ ܡܢ ܕܢܬܝܢ . ܕܦܩܝܢ ܕܢ
ܡܘܡܐ ܕܢܗܘܝܢ ܡܢ . ܕܢܦܠ ܠܗܘܢ ܡܘܡܐ ܡܢ
ܕܟܬܒܐ ܕܢܗܘܝܢ ܡܢ . ܕܢ ܫܟܚܐ ܕܟܬܒ ܕܟܬܒ ܕܟܬܒ 5
ܡܬܝܢ ܕܟܬܒ ܕܟܬܒ . ܕܟܬܒ ܕܟܬܒ ܕܟܬܒ ܕܟܬܒ
ܐܝܢ . ܡܢ ܟܠܗ ܕܟܬܒ ܟܠܝ ܕܟܬܒ ܕܟܬܒ ܕܟܬܒ .
ܡܢܝ ܡܢܝ ܕܟܬܒ ܡܢ . ܠܡܬܝܢ ܡܢ ܕܟܬܒ ܡܢ
ܡܢ . ܡܢ ܠܗ ܕܟ . ܡܢ ܡܢ ܕܟ . ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ
ܡܢ . ܡܢ ܠܗ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ 10
ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ
ܡܢ . ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ .
ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ .
ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ
ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ 15 [f. 29v]
ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ
ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ
ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ
ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ
ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ 20
ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ .
ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ ܡܢ .
ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ
ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ ,ܡܢ

ܠܘ . ܡܢܝ ܬܪܝܢ ܡܢܝ ܕܝܢܐ ܕܐܝܬ ܠܗ ܡܠܬܐ ܕܡܬܪܬܐ
ܕܡܢ ܡܢܐ ܕܐܝܬ ܠܗ ܡܢ ܕܐܝܬ ܠܗ ܡܠܬܐ . ܡܢ ܡܢܐ ܕܐܝܬ
ܠܗ ܠܡܢܝ . ܐܝܟ ܕܐ ܠܡܢܝ ܡܬܠ ܡܠܝܢ
ܕܐܝܬ ܠܗ ܡܠܬܐ ܕܡܢܝ ܠܡܢܝ ܡܠܬܐ ܕܐܝܬ ܠܗ ܡܠܬܐ
ܡܢ ܐܝܬ ܠܗ ܡܢ ܐܝܬ ܠܗ ܡܢ . ܡܢ ܡܢ ܐܝܬ ܠܗ ܡܢ 5
ܕܐܝܬ ܠܗ ܡܢ ܕܐܝܬ ܠܗ ܡܢ . ܡܢ ܡܢ ܐܝܬ ܠܗ ܡܢ
ܡܢ

ܗܘܝܐ ܐܝܟܢܐ ܗܘܝܐ ܐܬܠ ܡܢܐ ܕܢܦܫ ܡܫܬܡܥܬܐ ܕܐܝܬ
ܥ, ܠ ܠܡܠܐ . ܡܢܐ ܐܝܟܢܐ ܗܘܝܐ . ܕܐܝ ܡܢܐ ܕܬܫܝ
ܕܐܝܬ . ܐܠܐ ܡܢܐ ܕܐܝܬܝܗ ܐܝܟ . ܕܐܝ ܡܢܐ ܕܐܝܬ
ܡ, ܐܢ . ܡܬܝܡܐ ܡܘܝܐ . ܐܠܐ ܠܝ ܐܝܟ ܡܫܬܡܥܬܐ .
5 ܗܘܝ ܐܝܟ ܐܝܟ ܐܡܠܐ, ܡܬܬܝܡ ܐܝܟܢܐ ܕܐܝ ܠ ܗܘܝ
ܡܫܬ ܡܢ ܠܝ ܐܝ ܠ ܐܝܟܢ ܡܢܝ ܡܠܝ ܡܢ ܐܝܟ .
ܐܝܟ ܕܐܝ ܐܝܟ ܐܝ . ܐܠܐ ܠܝ ܐܝ ܐܝ, ܕܢ
ܐܝܟ ܐܝܝܢ ܐܝ ܐܝ ܐܝ ܐܝ ܐܝ ܐܝ ܐܝ ܐܝ ܐܝ ܐ
ܐ ܗ ܗ ܗ

ܠܐ ܟܬܝܒܝܢ ܡܢ ܡܠܟܐ ܐܠܐ . ܐܠܐ ܕܡܫܬܡܥܝܢ ܡܢ ܡܠܟܐ ܕܐܝܬ
ܠܗ ܠܡܪܝ . ܡܢ ܡܢܝܢ ܢܦܫܐ ܕܡܬܚܠܦ ܠ ܡܠܟܐ ܕܐܝܬ ܒܗ
ܒܥܝܢ . ܐܝܟ ܕܝ ܡܠܟܐ . ܠܡܢܐ ܕܢܬܚܠܦ ܡܢ ܡܠܟܐ ܕܐܝܬ
ܒܗ ܠܡܠܟ ܐܚܪܢܐ . ܡܢ ܕܢܬܚܠܦ ܡܢ ܡܠܟ ܐܚܪ ܕܐܝܬ
ܒܗ ܡܢ ܡܠܟ ܐܚܪ ܕܢܬܚܠܦ ܡܢ ܡܠܟ ܐܚܪ ܕܐܝܬ ܒܗ . ܐܝܟ
ܕܢܬܚܠܦ ܡܢ ܡܠܟ ܐܚܪ ܕܐܝܬ ܒܗ ܡܢ ܡܠܟ ܐܚܪ ܕܐܝܬ ܒܗ
ܡܢ ܡܠܟ ܐܚܪ ܕܐܝܬ ܒܗ

ܡܪܩܘܣ . ܐܝܟܐ ܕܗܘܬ ܐܝܟܐ ܕܥܒܕܘܗܝ
ܕܡܠܟܐ ܕܡܠܟܐ ܕܐܝܬ ܠܗ ܡܠܟܐ ܕܡܠܟܐ
ܕܡܠܟܐ ܕܡܠܟܐ ܕܐܝܬ ܠܗ ܡܠܟܐ ܕܡܠܟܐ
ܕܡܠܟܐ ܕܡܠܟܐ ܕܐܝܬ ܠܗ ܡܠܟܐ ܕܡܠܟܐ
ܕܡܠܟܐ ܕܡܠܟܐ ܕܐܝܬ ܠܗ ܡܠܟܐ ܕܡܠܟܐ
ܕܡܠܟܐ ܕܡܠܟܐ ܕܐܝܬ ܠܗ ܡܠܟܐ ܕܡܠܟܐ
ܕܡܠܟܐ ܕܡܠܟܐ ܕܐܝܬ ܠܗ ܡܠܟܐ ܕܡܠܟܐ
ܕܡܠܟܐ ܕܡܠܟܐ ..... ܕܡܠܟܐ ܕܡܠܟܐ

III.

La biographie originale.

Dans le manuscrit de Berlin, Sachau 302, la recension syriaque de la Vie de Malchus est précédée d'une partie des œuvres, traduites en syriaque, d'un écrivain ascétique très connu, Marc l'Ermite (IVe-Ve siècle) (1), et elle porte un titre bien fait pour attirer l'attention : ܬܘܒ ܐܝܟܢܐ ܕܗܘܬ . ܐܝܟܢܐ ܕܥܒܕ ܡܪܩܘܣ ܐܝܬ ܠܗ ܡܠܟܐ ܕܡܠܟܐ ܕܩܪܝܬ ܡܠܟܐ, c'est-à-dire : *Ensuite l'histoire de lui, saint Marc l'Ermite, qui était appelé Malchus* (2). M. Bäthgen, qui a consacré au manuscrit une étude spéciale, crut ce titre mutilé et le restitua ainsi : *Ensuite l'histoire du même saint ermite Marc* [*concernant un ermite*] *du nom de Malchus* (3). C'était, en une ligne, attribuer à Marc l'Ermite

(1) Voir J. Kunze, *Marcus Eremita*, Leipzig, 1895.
(2) Sachau, *Verzeichniss der syrischen Handschriften*, p. 102-103.
(3) *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XI, p. 444.

la paternité du récit. M. Bäthgen ignorait d'ailleurs l'existence des autres exemplaires de la Vie syriaque, comme celle des textes grec et latin. M. Sachau, en publiant le texte du manuscrit de Berlin, accepta de confiance (1) ces maigres données (2), tandis que d'autre part, elles fournissaient à M. Zöckler (3) tous les éléments de sa réponse à M. Israël, qui avait dénié toute valeur historique à la Vie de Malchus écrite par S. Jérôme (4). « Ni dans la biographie de Paul de Thèbes, disait M. Zöckler au sujet des écrits hagiographiques de Jérôme, ni dans l'histoire de Malchus et de sa compagne de voyage échappés miraculeusement de la grotte aux lions, il ne manque d'indices montrant qu'on se trouve en présence d'une tradition plus ancienne, ingénieusement façonnée par le narrateur. L'histoire de Malchus existe même encore en syriaque, dans une rédaction différente de celle de S. Jérôme et le manuscrit qui la renferme lui donne Marc l'Ermite.... pour auteur. Depuis que la relation de Marc a été signalée dans un ancien manuscrit syriaque de la bibliothèque royale de Berlin, il serait difficile de contester que Jérôme a fait un emprunt ou bien à son contemporain ou bien à une tradition répandue au nord de la Syrie, dans laquelle Marc puisait également ». Cette question que M. Zöckler ne faisait qu'effleurer, M. Kunze la soumit à un examen moins superficiel (5). Il n'eut pas de peine à démontrer

(1) Comme le prouve le titre qu'il donne à la pièce, *l. c.*, p. 103 : *Geschichte des Marcus Eremita von einem alten Mönche Malchus und dessen Erlebnissen.*

(2) Ce que fit aussi M. Loofs dans son compte-rendu du *Marcus Eremita* de M. Kunze : la Vie syriaque de Malchus, dont M. Bäthgen avait cité les premiers mots, lui parut une source précieuse pour la biographie, encore peu connue, de Marc l'Ermite (*Deutsche Litteraturzeitung*, 1895, col. 1580).

(3) *Neue Jahrbücher für deutsche Theologie*, t. III, p. 172.

(4) *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, t. XXIII, p. 151-152.

(5) *Theologisches Literaturblatt*, t. XIX (1898), col. 393-398.

que l'attribution de la Vie de Malchus à Marc l'Ermite n'était pas fondée, et qu'elle reposait sur une simple conjecture de copiste, séduit par la ressemblance des noms propres ܡܪܩܘܣ et ܡܠܟܘܣ qu'il lisait dans son modèle (1). Puis, étudiant de plus près les rapports qu'ont entre elles les recensions syriaque, grecque et latine, il aboutit sans connaître, semble-t-il, les observations de M. Zöckler, à une conclusion toute semblable à la sienne (2), et lui donna une portée à laquelle, sans doute, M. Zöckler n'avait pas songé. « La Vie de Malchus, dit le professeur de Leipzig, se présente, avec les derniers raffinements de la part de S. Jérôme, comme une rapine littéraire. Tout en croyant peut-être ne se livrer qu'à un exercice de rédaction, il ne sut pas résister à la tentation de se vanter d'une aventure prétendûment personnelle. D'autre part, cette biographie acquiert ainsi une valeur plus considérable, puisqu'elle n'est pas un produit du cerveau de l'écrivain latin, mais qu'elle dérive d'une source anonyme un peu plus ancienne, évidemment écrite en grec.... En ce qui concerne le caractère littéraire de S. Jérôme, notre conclusion renverse bien des préjugés. Elle n'en fait pas moins pour l'histoire du monachisme et la critique des autres travaux hagiographiques de Jérôme. Car si dans la Vie de Malchus, il se montre traducteur si fidèle de ses devanciers, on se tiendra désormais en garde contre la thèse de ceux qui veulent que dans la Vie de S. Hilarion il ait donné libre cours aux fantaisies de son imagination inventive » (3).

(1) Aux arguments de M. Kunze, il est aisé d'en ajouter un nouveau : le titre donné par le ms. Sachau est unique dans la tradition manuscrite tant grecque que syriaque (voir ci-dessous, p. 49 sq.).

(2) Voir plus haut, p. 2.

(3) *Art. cité*, col. 398.

Voilà où en est restée la question. Reprenons-en l'étude dans les détails, afin de voir si les conclusions qu'on a émises répondent bien à la réalité.

Et tout d'abord, il est certain que les recensions latine (= H), grecque (= G) et syriaque (= S) ont entre elles les rapports les plus intimes, tant pour le fond que pour la forme (1). Les mêmes faits se retrouvent à la même place dans les trois textes, exprimés souvent de la même manière. Evidemment, deux de ces recensions sont des versions plus ou moins libres de la troisième. Quelques rapprochements feront saisir d'un coup d'œil cette parenté (2).

H

N. 1-2 : Qua cupiditate illectus, adorsus sum hominem et curiosius sciscitans rerum fidem, haec ab eo accepi : Ego, inquit, mi nate, Nisibeni agelli colonus, solus parentibus fui Qui cum me quasi stirpem generis sui et haeredem familiae ad nuptias cogerent, monachum potius me velle esse respondi. Quantis pater minis, quantis mater blanditiis persecuti sint, ut pudicitiam proderem, haec res sola indicio est, quod et do-

G

P. 22, 7 : Ἀκούσας δὲ περὶ τοῦ ἁγίου Μάλχου, ἐπεθύμησα ἰδεῖν αὐτὸν καὶ ἐπορεύθην πρὸς αὐτόν . . . . . Καὶ ταῦτα εἰπὼν ἤρξατο διηγεῖσθαί μοι λέγων· Ἐγὼ ἐγεννήθην ἐν κώμῃ λεγομένῃ Νισιβενίᾳ, μονογενὴς τοῖς γονεῦσιν ὑπάρχων, οἵτινες ὥσπερ κλάδον ἐξ ἑαυτῶν μόνον με ἔχοντες ἐδορυφόρουν καὶ προβαίνοντός μου τῇ ἡλικίᾳ ἐσπούδαζόν με ζεῦξαι γυναικί. Ἐμοῦ δὲ ἀντιλέγοντος καὶ εἰπόντος· δεῖ με μονάζοντα γενέσθαι καὶ δουλεύειν τῷ Θεῷ, ἀκούσαντες ταῦ-

S

Sachau, *p. 105 b, 6* : J'entendis donc au sujet de ce saint Malc et je brûlai du désir de le voir et d'être béni par lui, et j'allai vers lui.... Et lorsqu'il eut dit ces choses, il commença à me raconter disant : Je suis né dans un village appelé Ḥisebinê (ܚܝܣܒܝܢܐ), et j'étais unique à mes parents. Ceux-ci, parce que je leur étais comme un unique rejeton, m'enorgueillissaient et comme j'avançais en âge, ils

(1) Voir l'analyse donnée plus haut, p. 3. Les traits qui la composent sont communs aux trois recensions.

(2) Nous citons H d'après l'édition des *Acta SS.*, Octobris t. IX, p. 64-69, G d'après le texte publié ci-dessus, p. 22-38. Quant à S, les renvois sont faits à l'édition de M. Sachau, *op. cit.*, p. 103-109, et pour le passage qui lui manque, au fragment reproduit plus haut, p. 38-43. Nous traduisons le texte syriaque aussi littéralement que le permet la construction.

mum et parentes fugi. Et qui ad Orientem ire non poteram, propter vicinam Persidem et Romanorum militum custodiam, ad Occidentem verti pedes, pauxillulum nescio quid portans viatici, quod me ab inopia tantum defensaret.

τα ἐκεῖνοι ἠγανάκτουν κατ'ἐμοῦ, καὶ ὁ μὲν πατὴρ ἠνάγκαζεν ἀπειλῶν, ἡ δὲ μήτηρ κολακεύουσα τοῦτο συνεβούλευεν. Ἰδὼν δὲ τὴν τοιαύτην ἐκείνων προαίρεσιν ἔνεδραν καὶ ἐμπόδιον τῆς ἐμῆς πρὸς τὸν Θεὸν ὁμολογίας γενομένην, καταλείψας αὐτοὺς καὶ παντὸς τοῦ πατρικοῦ οἴκου καταφρονήσας, ὀλίγας δαπάνας εἰς τὴν ὁδὸν βαστάσας, ἐβουλόμην εἰς τὰ τῆς ἀνατολῆς μοναστήρια ἀπελθεῖν. Διὰ δὲ τὸ κατ' ἐκεῖνον τὸν καιρὸν τοὺς Ῥωμαίους ἐκεῖθεν τοῖς Πέρσαις ἐπικειμένους παρατάσσεσθαι, ἀνατραπεὶς τῆς τοιαύτης ὁρμῆς ἐνεθυμήθην εἰς τὴν δύσιν ἀπελθεῖν.

s'occupaient de m'unir à une femme. Et comme je leur disais : il faut que je sois moine et que je serve le Seigneur, ceux-là entendirent et ils se fâchaient contre moi. Et mon père pressait en menaçant, et ma mère me flattait en conseillant que je fisse cela. Lorsque je vis leur volonté fixée de telle manière qu'elle était devenue un obstacle à ma foi envers Dieu, je les abandonnai et je méprisai toute la richesse paternelle et je pris seulement un peu de vivres pour la route et je voulais aller vers les monastères de l'Orient. Et parce que à ce moment les Romains étaient placés pour combattre avec les Perses, je changeai ainsi de direction et je songeai à aller vers l'Occident.

N. 8 : Post grande intervallum dum solus in eremo sedeo, et praeter caelum terramque nihil video, coepi mecum tacitus volvere, et inter multa contubernii quoque monachorum recordari, maximeque vultum patris mei, qui me erudierat, tenuerat, perdideratque. Sicque cogitans, adspicio formicarum gregem angusto calle fervere.

P. 30, 2 : Ἐν μιᾷ οὖν ἡμέρᾳ κατὰ τὸ εἰωθὸς καθεζόμενος ἐν τῇ ἐρήμῳ ἠρξάμην ἐνθυμεῖσθαι τὴν ἐν τῷ μοναστηρίῳ εἰρηνικὴν διαγωγὴν τῶν ἀδελφῶν καὶ τὸ πρόσωπον τοῦ ἁγίου μου πατρὸς ἐνεικονίζεσθαι, καὶ τὴν εὔσπλαγχνον αὐτοῦ καὶ τελείαν ἀγάπην ἐν Χριστῷ περὶ ἐμέ, πῶς παντὶ τρόπῳ ἐσπούδαζεν μὴ χωρισθῆναί με ἀπ' αὐτοῦ, μὴ πειθομένου δέ μου θείᾳ ἀποκαλύψει τὰ μέλ-

P. 42, 23 : Un jour donc, étant assis selon l'habitude dans le désert, je commençai à méditer le genre de vie pacifique des frères dans le monastère, et je voyais comme en image le visage de notre père saint et son affection parfaite et grande envers moi, comment en toutes manières il prenait grandement soin que je ne me sépare pas de lui, et comme je ne

λοντά μοι συμβαίνειν προεμαρτύρατο. Ταῦτα δὲ λογιζόμενος καὶ σφόδρα λυπούμενος, ὁρῶ μυρμήκων φωλεὸν καὶ τούτων πλῆθος διαφόρως μετὰ πολλῆς σπουδῆς ἐργαζόμενον. . . .

me laissais pas persuader, par une révélation divine il attestait à l'avance ce qui allait m'arriver. Pendant que je pensais cela et que j'étais très attristé, je vois un nid de fourmis et la multitude de celles-ci qui travaillait diversement avec grande ardeur.

Le texte latin doit-il être considéré comme la rédaction originale, dont le grec et le syriaque ne seraient que de verbeuses traductions ? Ou bien, ainsi que le soupçonnent MM. Kunze et Zöckler, l'un ou l'autre de ces deux derniers représente-t-il l'œuvre primitive, que S. Jérôme tout en se donnant pour témoin oculaire (1), se serait contenté de

(1) Il n'est pas superflu d'insister, après M. Kunze, sur ce point. Si H est un dérivé, personne n'admettra qu'on puisse l'appeler un simple remaniement ou une traduction pareille à celle que fit Evagrius de la Vie de S. Antoine attribuée à S. Athanase, ou Jérôme lui-même des règles de Pakhôme. Dans la Vie de Malchus, S. Jérôme n'a pas suivi le procédé qu'il met en œuvre dans d'autres écrits, où il ne prend pas la peine d'indiquer les sources auxquelles il a puisé ; ici, il se met lui-même en scène, il se pose en témoin oculaire, donnant même dès le début du récit, des détails tout personnels sur les circonstances qui l'ont conduit auprès du vieux moine. Or, ces détails personnels, on les trouve exprimés dans G et dans S d'une façon identique ; tout au plus peut-on dire que çà et là ces derniers ont parlé d'eux-mêmes avec un peu plus de réserve. Si donc l'auteur latin n'avait fait que traduire leur œuvre, l'expression de « rapine littéraire » qu'on a employée à son égard serait parfaitement justifiée. Pour avoir, sans le moindre avertissement préalable, reproduit *et même amplifié* (voir p. 56 sq.) ces données autobiographiques de l'auteur anonyme, données qui convenaient si bien à sa propre personne, le traducteur latin serait coupable d'avoir donné le change sur son véritable rôle, en se disant auditeur et spectateur de choses qu'en réalité il n'avait jamais ni vues ni entendues. Assurément, S. Jérôme écrivain se présenterait ainsi sous un aspect que l'histoire de ses œuvres n'a pas encore fait connaître, si l'on en excepte peut-être un passage de l'épître 18, où, sans doute par distraction, il donne comme un renseignement venant du Juif qui l'a instruit dans la langue hébraïque, ce qu'il emprunte mot pour mot à Origène (voir G. Grützmacher, *Hieronymus*, Erste Hälfte, Leipzig, 1901, p. 189).

faire passer en latin pour l'édification des chrétiens occidentaux ? Bien que le grand Docteur soit connu par de nombreuses traductions du grec et qu'il ait fréquemment emprunté sans les citer, aux écrivains antérieurs (1), nous ne pouvons nous rallier à la seconde hypothèse, car non seulement elle ne paraît démontrée par aucun des arguments qui ont été allégués pour sa défense, mais de plus, les probabilités et les raisons que peut fournir l'examen attentif des textes sont toutes en faveur de l'ouvrage latin.

M. Kunze observe d'abord que ni G ni S ne nomment S. Jérôme comme auteur de la pièce. Le manuscrit syriaque de la collection Sachau attribue, bien à tort, le morceau à Marc l'Ermite (2), et la traduction de G publiée par Lipomani porte : *Historia Malchi monachi viri sancti et captivi a quodam alio monacho scripta* (3). A ces détails donnés par M. Kunze, nous ajouterons que dans le ms. 1605 de Paris, le titre est : Διήγησις μοναχοῦ τινος περὶ τοῦ ἀββᾶ Μάλχου τοῦ αἰχμαλώτου. Voici celui des manuscrits de Moscou et de Jérusalem : Διήγησις πάνυ ὠφέλιμος Μάλχου μοναχοῦ αἰχμαλωτισθέντος (4). Dans les manuscrits 825 (5) et 1660 du Vatican, il y a : Διήγησις Μάλχου μοναχοῦ τοῦ ἐν ἁγίοις αἰχμαλώτου γεγονότος Le manuscrit syriaque de Londres Add. 12175 porte comme titre : ܗܠܝܢ ܡܠܬܐ ܕܡܠܟܐ ܡܢܙܝܪܐ ܕܡܢ ܟܠܗ ܥܠܡܐ, c'est-à-dire « Ensuite l'histoire concernant un moine captif du nom de Malca » (6).

(1) Cfr. Grützmacher, *op. cit.*, p. 181-196, 212-225.

(2) Voir plus haut, p. 43-45.

(3) Les mots *a quodam alio monacho scripta* sont une ajoute de Sirleto, car ils ne figurent pas dans le Cod. Vatic. 1660, le seul utilisé par lui (voir ci-dessus, p. 10 sqq.).

(4) Sur ces deux manuscrits, voir les remarques de la page 18.

(5) On sait que cet exemplaire est une copie du Vaticanus 1660 (cf. p. 15-17).

(6) Wright, *Catal. of the syr. mss. in the Brit. Mus.*, p. 1100.

Dans l'autre manuscrit (Add. 12174), on lit : ܗܕܝܬܐ ܕܡܠܟܘܣ ܐܪܡܝܐ ܕܐܬܪܗܝܐ « Ensuite l'histoire du bienheureux Malchus le solitaire » (1). Le ms. de Paris syr. 317 a une rubrique encore plus simple : ܗܕܝܬܐ ܕܡܠܟܘܣ ܐܪܡܝܐ « Histoire de Malchus le solitaire » (2).

A notre avis, le silence des textes grec et syriaque sur l'auteur de la Vie de Malchus ne prouve pas par lui-même. Il n'est pas rare, en effet, de trouver dans les manuscrits et dans les versions le titre seul d'une Passion ou d'une Vie de Saint, sans nom d'auteur, lors même que ce nom est bien connu. Ainsi, la Vie de S. Hilarion écrite par S. Jérôme ne porte pas de nom dans vingt-et-un des vingt-quatre manuscrits conservés aux Bibliothèques nationale de Paris et royale de Bruxelles (3) ; une traduction grecque en a été faite, qui est pareillement anonyme dans le manuscrit d'où l'éditeur l'a tirée (4), et les manuscrits de Paris et du Vatican qu'il n'a pas consultés (5), sont aussi pauvres de renseignements sur ce point que les deux autres versions grecques de la même pièce (6). Rien ne nous porte à croire qu'il en a été autrement de la *Vita Malchi* et de ses traductions, car bon nombre de manus-

(1) *Ibid.*, p. 1127.

(2) Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, t. VII, p. 236.

(3) Cfr. le *Catal. codd. hag. lat. bibl. nat. Paris.* et le *Catal. codd. hag. bibl. reg. Bruxell.* (Pars I, Codices latini membranei).

(4) Papadopoulos-Kerameus, Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, t. V, p. 82.

(5) Cfr. *Catal. codd. hag. graec. bibl. nat. Paris.*, p. 240 ; *Catal. codd. hag. graec. bibl. Vatic.*, p. 131.

(6) C'est-à-dire 1° la *Vita Hilarionis* num. 2 de Fabricius-Harles, *Bibliotheca graeca*, X, 235 (= ms. Coislin. 110 ; cfr. *Catal. codd. hag. graec. bibl. nat. Paris.*, p. 292) ; 2° le texte num. 3 du même répertoire, en traduction latine dans Lipomani, VI, p. 360, et dont les exemplaires, tous anonymes, sont très nombreux (voyez par exemple les catalogues de mss. hagiographiques grecs de Paris et du Vatican), parce que ce texte fait partie du recueil de Siméon Métaphraste (cf. *Anal. Boll.*, t. XVI, p. 319).

crits, tant anciens que modernes, nous ont transmis l'ouvrage latin sans mettre en tête le nom de S. Jérôme. Sur les dix exemplaires de la Bibliothèque royale de Bruxelles, six ne citent pas le nom de l'auteur (1). Cette proportion est encore plus forte à la Bibliothèque nationale de Paris ; on y possède dix-huit fois le texte latin et douze fois le récit est présenté comme anonyme (2). Le silence unanime de la tradition manuscrite de G et S sur l'auteur de la Vie de Malchus, prouverait un seul fait, savoir que l'omission du nom de l'auteur remonte aux hagiographes grec et syrien eux-mêmes, et non à de simples copistes, comme c'est le cas pour les exemplaires du texte latin. Or, ce fait est susceptible d'une explication tout autre que celle de M. Kunze, explication au moins aussi acceptable, puisqu'elle a pour elle l'exemple des traductions grecques de la Vie de S. Hilarion. Eu égard, en effet, au nombre considérable des manuscrits latins d'où le nom de S. Jérôme est absent, on croira volontiers que si les traducteurs n'ont pas mis ce nom en tête de leur œuvre, c'est pour la raison bien simple qu'ils ne le lisaient pas dans leur modèle, l'exemplaire qu'ils avaient sous les yeux étant de la catégorie des manuscrits anonymes.

On allègue ensuite que l'auteur du récit ne se désigne que par le pronom de la première personne, sans qu'il soit jamais question de Jérôme. Mais cette observation nous semble vraiment sans importance, car à ce compte, il serait aisé de contester l'authenticité de la plupart des

(1) Cfr. *Catal. codd. hag. bibl. reg. Bruxell.*. Pars I, Cod. lat. membr., t. I, pp. 267, 268. 465 ; t. II, pp. 128, 198, 337. L'exemplaire le plus ancien, le n° 8216-18, écrit en 819, est du nombre des anonymes

(2) Cfr. *Catal. codd. hag lat. bibl. nat. Paris.*, t. I, pp. 95, 169, 277 ; t. II, pp. 87, 239, 486 ; t. III, pp. 7, 122, 403, 419, 474, 515.

œuvres de S. Jérôme, comme d'un grand nombre des monuments littéraires que nous ont légués le moyen âge et l'antiquité.

Un autre argument de M. Kunze fait valoir ce fait que ni G ni S ne contiennent le prologue où S. Jérôme développe, en termes très ornés, le plan qu'il a conçu d'une histoire de l'Église. Le récit débute sans aucun préambule dans ces deux rédactions.

La suppression du prologue en grec et en syriaque n'a pas, croyons-nous, la portée qu'y attache le professeur de Leipzig. On serait bien plutôt tenté d'y voir une preuve que le grec et le syriaque sont une version. Dans cette hypothèse, en effet, on s'explique très naturellement que les traducteurs aient retranché une introduction qui n'offrait, ni pour eux, ni pour leurs lecteurs, aucune sorte d'intérêt. De plus, le style assez pompeux et compliqué de ce prologue, les pensées élevées qui en constituent la substance, étaient bien propres à rebuter des étrangers peu accoutumés, sans doute, à la rhétorique et aux subtilités de langage, où se complut toujours l'illustre disciple du grammairien Donat (1). Mais, encore une fois, le procédé de suppression est d'usage courant, non seulement de la part de traducteurs (2), mais aussi de simples copistes, et il ne saurait constituer un argument sérieux en faveur de l'originalité des textes grec et syriaque.

(1) Nous ne pouvons songer à transcrire tout le prologue ; en le lisant dans les *Acta Sanctorum*, Octobr. t. IX, p. 64, ou dans Migne, *P. L.*, t. XXIII, col. 53 B, on vérifiera aisément les caractères indiqués ici.

(2) Ainsi, une des traductions grecques de la Vie de S. Hilarion, celle qui fait partie de la collection de Métaphraste, supprime le prologue qui se trouve dans le texte latin (Migne, *P. L.*, t. XXIII, col. 29, § 1) ; de même, la solennelle péroraison de la Vie de Paul de Thèbes, due également à S. Jérôme (*P. L.*, t. XXIII, col. 28, § 17) a disparu des six recensions qui dérivent de cette biographie (cfr. J. Bidez, *Deux versions grecques inédites de la Vie de Paul de Thèbes*, p. 32 et 33).

Tout au début du récit, après la première phrase, l'auteur de G, tout comme celui de S, rapporte qu'il avait quitté ses parents. Rien de pareil dans H. Aussi bien S. Jérôme n'aurait pu de pareille façon caractériser son voyage de Rome à Antioche. Voilà donc, d'après M. Kunze, un détail bien typique supprimé par S. Jérôme, qui s'accuse ainsi comme traducteur ou compilateur.

De nouveau, nous ne voyons pas comment ce passage prouve ce qu'on prétend en tirer. L'expression *Tempore illo ego a parentibus meis secesseram*, qu'invoque le professeur de Leipzig d'après la traduction de Sirleto, en grec Ἤμην δὲ ἐγὼ ἐν τῷ καιρῷ ἐκείνῳ ἀναχωρήσας ἐκ τῶν γονέων μου (p. 22, 5), en syriaque ܐܢܐ ܗܘܝܢ ܒܗܝ ܙܒܢܐ ܕܥܡܪ ܒܣܘܪܝܐ ܕܥܠܡ (Sachau, p. 105 b, 4) diffère, il est vrai, assez notablement du latin *dum ego adolescentulus morarer in Syria*, auquel elle paraît correspondre. Mais il serait difficile de voir dans cette divergence une modification intentionnelle de la part de l'auteur latin, car la formule de G et de S est loin d'être aussi inconciliable que le croit M. Kunze avec ce que nous savons de la vie de S. Jérôme. Celui-ci, dans la lettre qu'il écrivait à Eustochium en 384 (1), s'exprimait en des termes absolument analogues : *cum ante annos plurimos domo, parentibus, sorore, cognatis.... propter caelorum me regna castrassem et Ierosolymam militaturus pergerem, bibliotheca quam mihi... confeceram, carere omnino non poteram* (2). Ce passage désigne précisément le voyage en Orient que rappelle S. Jérôme au début de la Vie latine de Malchus (3) ; la divergence incriminée

(1) La date est probable. Voir *Acta Sanctorum*, Septembris t. VIII, p. 469 F-470 A ; Grützmacher, *op. cit.*, p. 58.

(2) *Epist. XXII*, 30. Migne, *P. L.*, t. XXII, col. 416.

(3) Cfr. *Acta Sanctorum*, Septembr. t. VIII, p. 438 F ; Grützmacher, *op. cit.*, p. 147. On sait que S. Jérôme parvint à Antioche vers la fin de l'année

est donc un fait purement accidentel et, dans aucun sens, la critique n'en peut tirer parti. Encore semble-t-il plutôt qu'ici nous soyons en présence d'un véritable contresens de la part des traducteurs de H, contresens qui a rendu presque méconnaissables les mots *post multos dominos vel patronos* qu'on lit dans le latin au sujet du village de Maronia qu'habitait S. Malchus. Voici comment. La seconde phrase de H, après le prologue, est ainsi conçue : *Hic* (1) *post multos vel dominos vel patronos, dum ego adolescentulus morarer in Syria, ad papae Evagrii necessarii mei possessionem devolutus est, quem idcirco nunc nominavi ut ostenderem unde nossem quod scripturus sum.* Or, le lecteur qui ne porte pas sur ce texte toute son attention sera forcément tenté de faire du pronom démonstratif *hic* un adverbe de lieu désignant Maronia, et, comme conséquence naturelle de cette première méprise, il donnera pour sujet à la proposition principale le pronom *ego*, sujet de la proposition incidente qui précède le verbe principal. Pareille erreur ne rencontre aucun obstacle jusqu'au verbe *devolutus est*, qui évidemment ne peut s'accorder avec *ego* ; mais les petits mots tels que *est* passent aisément inaperçus et, dans la phrase que nous étudions, *est* disparaît presque, au milieu de détails concernant l'écrivain et de propositions subordonnées qui ont toutes *ego* pour sujet (2). Enfin, pour compléter l'illusion, les traits qui dans la phrase latine concernent Maronia : *post multos*

373 et qu'après un an de séjour dans cette ville, il se rendit, non pas à Jérusalem « qui était primitivement le but final du voyage » mais au désert de Chalcis où il demeura jusqu'en 379 environ (BARDENHEWER, *Patrologie*, p. 427 ; pour plus de détails, voir GRÜTZMACHER, *op. cit.*, Kap. IV. Das Eremitenleben).

(1) Pronom démonstratif pour *Maronia viculus* de la phrase précédente.

(2) Cela est si vrai que, pour revenir à ce qui intéresse Maronia, S. Jérôme commence la phrase suivante par la particule *igitur*.

dominos vel patronos.....ad papae Evagrii possessionem devolutus est, peuvent presque aussi bien, du moins sans bizarrerie, être rapportés à *ego*. Trouvera-t-on étonnant qu'une confusion de ce genre ait été commise par un traducteur inhabile, alors qu'un érudit tel que le P. De Buck s'est laissé prendre au piège (1) ? Nous concluons donc que le grec Ἤμην δὲ ἐγὼ ἐν τῷ καιρῷ ἐκείνῳ ἀναχωρήσας ἐκ τῶν γονέων μου καὶ ἀπελθὼν πρός τινα Εὐάγριον πρεσβύτερον et le syriaque ܗܘܝܢ ܐܢܐ ܒܙܒܢܐ ܕܢܦܩܘ ܠܘܬ ܡܪܝܐ ܕܐܦܝܣܩܘܦܐ ܕܐܘܓܪܝܘܣ ܩܫܝܫܐ ܕܐܬܦܠܓ ܗܘܐ sont la traduction fautive du latin *Hic* (2) *post multos dominos vel patronos...ad papae Evagrii.... possessionem devolutus est* (*sum*), sauf une modification inspirée des termes du latin et nécessitée par la singularité qu'il y avait à faire passer l'écrivain pour un homme ayant eu successivement plusieurs maîtres ou patrons.

Ce premier point admis, la différence que l'on remarque de H à G et S dans la disposition des trois phrases du début, s'explique parfaitement (3). De l'interprétation

(1) « Initio ejusdem Vitae, écrit le Bollandiste, manifestum facit sanctus biographus unde comperta habuerit S. Malchi gesta. Dum adolescentulus moraretur in Syria, *ad papae Evagrii, necessarii sui, possessionem devolutus erat*, quae jacebat Maroniae, triginta fere millibus ab Antiochia ad Orientem. Erat illic quidam senex etc. » *Acta Sanctorum*, Octobr. t. IX, p. 60 F.

(2) Une circonstance de temps a remplacé cette particule de lieu, dont le contexte de G et de S n'eut pas permis l'emploi.

(3) La deuxième et la troisième phrases de H correspondent respectivement à la troisième et à la deuxième de G S ; il faut citer ici les textes.

H	G	S
N. 1 : *Maronia triginta ferme millibus ab Antiochia urbe Syriae, haud grandis ad Orientem distat viculus. Hic post multos vel dominos, vel patronos, dum ego adolescentulus morarer in*	P. 22, 3 : Ἀπὸ τριάκοντα μιλίων Ἀντιοχείας τῆς Συρίας χωρίον ἐστὶν καλούμενον Μαρώνιας. Ἐν τούτῳ ἦν τις γέρων μοναχὸς ὀνόματι Μάλχος, ἀνὴρ θαυμαστὸς καὶ ἅγιος. Ἤμην δὲ ἐγὼ ἐν τῷ και-	Sachau, p. 105 b, 1 : *A trente milles d'Antioche de Syrie, il y a un village appelé Maronia. Dans celui-ci, il y avait un moine âgé du nom de Malchus, homme admirable et saint. Moi à*

erronée du passage en question résultait un certain désordre, du plus fâcheux effet sur l'entrée en matière. L'auteur interrompait la description de Maronia (première phrase de H G S) pour donner sur sa propre personne quelques détails tout à fait indépendants du contexte (seconde phrase de H, mal comprise par G et S), et revenant ensuite aux habitants du village syrien (troisième phrase de H) il finissait par dire les motifs qui l'amenèrent à le visiter. Aussi, les auteurs de G et de S ont-ils cru nécessaire de grouper ces éléments qui leur apparaissaient épars dans H, car, dans leur ouvrage, on trouve réunis d'un côté les détails relatifs à Maronia et au moine qui l'illustra par ses austérités (première et seconde phrases de G et S), de l'autre les traits les dépeignant eux-mêmes, leur situation antérieure, leurs relations avec Evagrius (troisième phrase de G et S), leur désir de voir l'ascète, enfin leur voyage à Maronia (quatrième phrase de G et S).

M. Kunze insiste sur le même passage et fait remarquer que la rédaction syriaque porte ܐܬܐ ܕܐܙܠ ܠܘܬܗ ܚܕܐ ܟܗܢܐ « Et je m'étais rendu auprès d'un certain Evagrius, prêtre » ; en grec : καὶ (ἤμην) ἀπελθὼν πρός τινα Εὐάγριον πρεσβύτερον. Ni en grec, ni en syriaque, il n'y a de traces des détails personnels que S. Jérôme développe à cet endroit (1).

Syria, ad papae Evagrii necessarii mei possessionem devolutus est, quem idcirco nunc nominavi, ut ostenderem unde nossem quod scripturus sum. Erat igitur illic quidam senex nomine Malchus, quem nos latine regem possumus dicere.	ρῷ ἐκείνῳ ἀναχωρήσας ἐκ τῶν γονέων μου καὶ ἀπελθὼν πρός τινα Εὐάγριον πρεσβύτερον	*cette époque j'avais quitté mes parents et j'étais allé chez un certain Evagrius, prêtre.*

(1) « Hic [viculus].... ad papae Evagrii *necessarii mei* possessionem devo

Au rebours de M. Kunze, nous croyons que le texte mis en cause démontre à lui seul l'antériorité de la recension H, car un détail tout personnel à Jérôme subsiste dans G et S : c'est la mention du prêtre antiochéen Evagrius. Il importe peu que cette donnée soit suivie, dans H, d'explications que le grec et le syriaque, à vrai dire, ne fournissent pas, mais qu'ils supposent certainement (1). On sait depuis toujours, par d'autres documents encore (2) que la *Vita Malchi*, que S. Jérôme se rendit à Antioche auprès d'Evagrius, auquel l'unissaient les plus intimes relations d'amitié, et qu'ensuite il séjourna, plusieurs années durant, dans le désert de Chalcis où était situé le village de Maronia ; les rapports qu'entretenait le grand Docteur avec Evagrius ne furent pas interrompus par cette retraite dans les solitudes de Syrie. Si les auteurs de G et de S ne sont pas des traducteurs, on s'explique malaisément l'allusion à une visite faite au personnage en question, à moins de recourir à des coïncidences fortuites, c'est-à-dire à de pures hypothèses (3). De plus, la mention d'Evagrius, avec la nuance de réserve qu'elle revêt dans les rédactions grecque et syriaque, constitue à nos yeux une preuve formelle que celles-ci

lutus est, *quem idcirco nunc nominavi, ut ostenderem unde nossem quod scripturus sum* ».

(1) Pourquoi, en effet, G et S commençent-ils par citer Evagrius, si celui-ci n'a rien à faire avec ce qui suit ?

(2) Cfr. *Acta Sanctorum*, Septembr. t. VIII, pp. 437 CDEF, 439 AB, 443 A, 448, 453 E ; Grützmacher, *op. cit.*, pp. 142, 148, 149, 165 et § 12, Hieronymus als Eremit in der Wüste Chalcis.

(3) M. Kunze soupçonne lui-même la difficulté, quand il dit « Zwar wird anzunehmen sein dass auch syr. und graec. demselben berühmten Evagrius presbyter von Antiochien meinen, der der Freund des Hieronymus und nachmals Bischof war ». Ajoutons que de cette conjecture en découle nécessairement une autre qui est, on l'avouera, assez invraisemblable ; c'est la complicité de l'évêque d'Antioche avec S. Jérôme dans cette appropriation frauduleuse du travail d'autrui.

dérivent du latin. Nous-mêmes, ne disons-nous pas « un certain » (τίς) pour désigner les personnes qui nous sont peu connues (1) ?

Le professeur de Leipzig constate ensuite qu'il y a entre les trois recensions de la Vie de Malchus un rapport identique. Le grec et le syriaque s'écartent simultanément du texte de S. Jérôme en tout ce que celui-ci offre de personnel, tandis que, pour les autres détails, les trois textes concordent. C'est là, pour M. Kunze, un indice certain que S. Jérôme ne saurait être le rédacteur primitif. Comment en effet, dit-il, les traducteurs grec et syriaque eussent-ils, d'une façon si constante, effacé tous les traits par lesquels Jérôme se déclare auteur et témoin oculaire ? Même au cas où les deux traducteurs se réduiraient à un seul, comment admettre que ce traducteur ait généralisé de si étrange manière les données concrètes de S. Jérôme ?

Cette argumentation, nous le reconnaissons volontiers, compromettrait gravement l'originalité de la Vie H, si les inexactitudes qu'elle contient ne lui ôtaient malheureusement toute valeur. Et d'abord, quant à la prétendue absence, dans les textes G et S, du cachet personnel propre à la rédaction hiéronymienne, il serait oiseux d'en discuter davantage la portée. Qu'il nous suffise de rappeler que, des trois passages pouvant donner prise à la critique (2), il n'en est pas un seul dont l'examen soit de nature à troubler, pour ne rien dire de plus, quiconque

(1) Car, il importe de le faire remarquer, G et S ne sont pas des traductions littérales ; ceux qui en sont les auteurs ont, dans une certaine mesure, accommodé leur modèle latin à leur propre personnalité. Voir ci-dessous, p. 73-80.

(2) Voir p. 52-58. Notons qu'il ne s'en rencontre pas d'autre, car dans tout le reste de l'opuscule Malchus a la parole, et l'épilogue, où réapparaît enfin le biographe, n'offre aucune particularité remarquable à ce point de vue.

admet la priorité du latin. D'autre part, que les recensions H, G et S concordent dans tous les détails où n'apparaît point la personnalité de S. Jérôme, c'est là une affirmation aussi peu conforme à la vérité que possible. On peut, en effet, signaler des divergences pour des passages d'une tout autre espèce. Peu fidèles en général au texte H, les rédacteurs de G et de S ont, de-ci de-là, ou amplifié ou abrégé l'œuvre de S. Jérôme ; on en verra bientôt de nombreux exemples (1).

Voici le sixième argument de M. Kunze. Le but littéraire que S. Jérôme signale dans son introduction plaide contre lui. En réalité, il veut, déclare-t-il à la fin de son récit, recommander la pureté (2), tandis qu'au début il prend la plume pour s'exercer à l'art de l'écrivain et dépouiller la rudesse de son langage (3). Pour M. Kunze, ces deux desseins diamétralement opposés ne se concilient pas ; les textes G et S où seul le premier figure, sont donc l'original. Tout est clair, si l'on admet que l'auteur latin a remanié ici son modèle, dans l'intention de faire passer l'œuvre d'autrui pour la sienne propre.

Il n'y a, croyons-nous, aucune difficulté à concilier le double but énoncé par S. Jérôme. L'un concerne le fond de l'ouvrage, l'autre n'en atteint que la forme. Si l'auteur latin songe au prochain en lui proposant un récit édifiant,

(1) M. Kunze s'en débarrasse trop facilement, lorsqu'il écrit « syr. und graec. stimmen gegen Hieronymus zusammen, bezw. dieser differirt von ihnen, wo er Persönliches berichtet ; wo nicht, da stimmt er, *von Kleinigkeiten abgesehen*, mit beiden überein ». Voir ci-dessous, p. 66-80.

(2) N° 13 : *castis historiam castitatis expono. Virgines castitatem custodire exhortor. Vos narrate posteris, ut sciant inter gladios et inter deserta et bestias, pudicitiam numquam esse captivam.*

(3) Prol. : *ego, qui diu tacui.... prius exerceri cupio in parvo opere et veluti quandam rubiginem linguae abstergere, ut venire possim ad latiorem historiam.*

on ne peut lui adresser le reproche de viser en même temps à l'élégance du langage.

M. Kunze ajoute encore que seul S. Jérôme relève l'interprétation philologique du nom de Malchus : *quem nos latine regem possumus dicere, Syrus natione et lingua* (1). C'est là, selon le critique allemand, une de ces additions personnelles qui trahissent le traducteur ajoutant à son original.

La suppression de ce détail par les textes G et S s'explique d'une autre façon également plausible. Pour le traducteur syriaque, la remarque eût été banale ; quant au rédacteur grec, il aura pensé seulement qu'il n'était pas Latin, et que, par conséquent, il ne pouvait pas dire *nos latine*, sans songer davantage qu'il était possible de donner un équivalent.

Un autre argument qu'on apporte contre le latin, c'est qu'en syriaque et en grec la narration a un caractère manifestement plus primitif. Ainsi, par exemple, quand Malchus veut fuir et expose son plan à sa compagne de captivité, le syriaque et le grec s'accordent à dire que celle-ci pria Malchus de l'emmener avec lui et de la conduire dans un monastère. On s'explique de cette façon pourquoi Malchus ne fuit pas seul. Or, remarque M. Kunze, à l'endroit correspondant du texte de S. Jérôme (n° 8), le fait est noyé dans un flot de rhétorique.

L'exemple nous paraît mal choisi. Il suffit de rapprocher les deux passages pour s'en convaincre. L'auteur grec s'exprime comme suit, p. 32, 5 : Τούτοις τοῖς λογισμοῖς συντρίψας μου τὴν καρδίαν δι' ἡμερῶν πολλῶν, παρεγενόμην πρὸς τὴν γυναῖκα. Ἰδοῦσα δέ μου οὕτως τὸ πρόσωπον κατηφές, τὴν αἰτίαν μαθεῖν παρεκάλει. Ὁμολογήσαντος δέ μου ὅτι ὑπομνησθεὶς τῆς τῶν

(1) Voir les textes parallèles cités plus haut, p. 55, note 3.

ἀδελφῶν εὐταξίας φυγεῖν προῄρημαι, καὶ εἰς τὸ μοναστήριον ὅθεν ἐξέβαλέν με ὁ ἐχθρὸς ἐπανελθεῖν, καὶ αὐτὴ τοῦτο συμβουλεύουσά μοι παρεκάλει παραλαβεῖν καὶ αὐτὴν καὶ δοῦναι εἰς μοναστήριον. Συνθέμενοι δὲ ἀλλήλοις τὸν σκοπὸν τοῦτον, κλαίοντες ἐδεόμεθα τοῦ Θεοῦ συνεργῆσαι εἰς τὸ προκείμενον ἡμῖν καὶ ῥύσασθαι ἡμᾶς ἐκ τοῦ ἀσεβοῦς ἔθνους ἐκείνου. Τῇ δὲ εἰς τὸν Θεὸν ἀντιλήψει τὰς ἐλπίδας ἐπιῤῥίψας λοιπὸν τῆς ἐπανόδου ἐφρόντιζον. Le texte syriaque (Sachau, p. 107 b, 18) dit de même : *Lorsque par ces pensées j'eus broyé mon cœur, après beaucoup de jours j'allai près de la femme ; quand elle vit mon visage ainsi altéré, elle me persuada de lui en apprendre la cause, etc.* Dans le latin (n° 9) on lit : *Regresso ad cubile occurrit mulier ; tristitiam animi vultu dissimulare non potui. Rogat cur ita exanimatus sim. Audit causas, hortatur fugam. Peto silentii fidem, non aspernatur, et jugi susurro inter spem et metum medii fluctuamus.* Nous avouons bien humblement ne rien trouver d'oratoire en ce passage, qui, pour être gracieusement exprimé, est infiniment plus simple d'idée et de forme que les textes grec et syriaque qui lui correspondent (1). Le lecteur s'explique aisément, d'autre part, sans que le narrateur doive l'en avertir, pourquoi la vertueuse captive accompagne Malchus dans sa fuite à travers le désert. L'absence de ces motifs dans H n'est donc pas nécessairement une suppression de la part de S. Jérôme. A notre avis, les traducteurs grec et syriaque, peu satisfaits du laconisme qu'observait à cet égard le latin, auront comblé ce qui leur paraissait une lacune, à l'aide des réflexions qui leur venaient les premières à l'esprit (2).

(1) Par contre, il serait très facile de montrer que les additions banales et les phrases de rhétorique creuse, foisonnent dans G et S. Nous aurons ci-après l'occasion d'en signaler plusieurs.

(2) On peut faire la même remarque au sujet des raisons qu'expose Malchus à sa compagne pour justifier son projet d'évasion. Ces raisons sont tenues cachées par l'auteur latin (*audit causas*), mais rien n'était plus facile que de

Enfin, objecte-t-on, S. Jérôme n'a pas pu le premier rédiger la Vie de Malchus, car l'auteur se donne pour un vieillard rapportant ses souvenirs de jeunesse. Or, quand S. Jérôme se rendit à Maronia, il avait au moins quarante-deux ou quarante-trois ans ; ce n'était donc plus un tout jeune homme, *adolescentulus*. Cette question de chronologie s'embrouille d'autant plus que S. Jérôme se prétend vieux, *senex*, lorsque quinze ou seize ans après avoir entendu le récit de Malchus, il le met par écrit.

A première vue, la difficulté chronologique que soulève M. Kunze peut paraître sérieuse ; pour celui qui connaît les habitudes littéraires de S. Jérôme, elle ne tarde pas à céder complètement. Il est bien vrai que l'écrivain latin se qualifie d'*adolescentulus* à l'âge de quarante-deux ans, et de *senex* alors qu'il n'a guère plus de cinquante-sept ans (1). Mais remarquons d'abord que l'argument tiré de cette anomalie par M. Kunze prouve trop et tend, ce qu'il n'admet point, à attribuer la rédaction du texte H à quelque faussaire, peu familiarisé avec les données chronologiques de l'existence de S. Jérôme. Cette solution inattendue s'imposerait d'autant plus que c'est à deux endroits différents que l'auteur latin se dit *adolescentulus* (2), tandis

les deviner. C'est ce que font G et S en lieu et place de leurs lecteurs (Ὁμολογήσαντος δέ μου ὅτι ὑπομνησθεὶς κτλ). Pareil procédé est mis en œuvre d'un bout à l'autre du récit : les rédacteurs grec et syriaque n'ont rien laissé à l'esprit du lecteur ; dans leur œuvre, tous les faits sont reliés entre eux et abondamment expliqués.

(1) Encore ces données supposent-elles que S. Jérôme est né peu après 330, ce qui n'est nullement démontré. A la suite de Tillemont (*Mémoires*, t. XII, p. 618) et d'autres, O. Zöckler (*Hieronymus*, p. 23) et Grützmacher (*op. cit.*, p. 48 sqq.) font naître Jérôme après 340 ; Bardenhewer (*Patrologie*, p. 426) ne se prononce pas. Au reste, comme les deux opinions ne rendent pas moins frappante la bizarrerie des expressions qu'on a relevées, il est inutile de les discuter ici. Nous supposons donc établie la chronologie adoptée par M. Kunze.

(2) Nos 1 et 13. Le premier passage a été étudié ci-dessus, p. 53-56. Voici le

que, chose capitale, le grec et le syriaque n'ont qu'une fois l'appellation similaire ; en outre, l'auteur de H seul prend le qualificatif de *senex* (1). Si la difficulté est réelle, elle subsiste donc au cas où la rédaction latine ne serait qu'un plagiat. Mais cette prétendue contradiction est des plus aisées à expliquer. Comme le remarque fort justement le P. De Buck, qui l'a déjà rencontrée et à peu près résolue dans son Commentaire sur la Vie de S. Malchus (2), ces termes d'*adolescentulus* et de *senex* sont tout relatifs et n'ont point toujours, dans l'emploi qu'on en fait, la rigueur de leur sens précis. Le savant Bollandiste cite, d'après Facciolati (3), de curieux spécimens de gens qui à trente, trente-cinq et quarante ans, se qualifiaient d'*adolescentuli*. Il eût pu emprunter, ainsi que le lexicographe latin, une remarquable série d'exemples nouveaux aux œuvres de S. Jérôme lui-même. En voici quelques-uns. En 374, précisément à l'époque, peut-être même l'année où, âgé de quarante-deux ans, il eut un entretien avec le moine Malchus, l'illustre écrivain est encore *adolescens*, *immo paene puer* (4). Dix ans plus tard, il a dépassé la cinquantaine ; pourtant, même appellation : *adolescens* (5). Mais, déjà en 386, une transformation

second : *Haec mihi senex Malchus adolescentulo retulit ; haec ego vobis narravi senex.* En grec, p. 37, 8, on lit : Ταῦτα ἐμοὶ ἔτι νέῳ τὴν ἡλικίαν ὄντι ὁ ἅγιος γέρων Μάλχος ἐξηγήσατο ἅπερ κἀγὼ... ἐξεθέμην. Le syriaque (Sachau, p. 109 b, 7) ne diffère pas du grec.

(1) Comme on voit par le même passage.

(2) *Acta Sanctorum*, Octobr. t. IX, p. 67 B.

(3) *Lexicon totius latinitatis*, s. v. *adolescens*.

(4) *Epist. LII ad Nepotianum*, l. *P. L.*, t. XXII, col. 527. S. Jérôme parle de l'époque où il écrivit sa lettre à Héliodore Celle-ci date de 374 ou 375. Cfr. Stilting, *Acta Sanctorum*, Septembr. t. VIII, p. 447 E. Grützmacher, *op. cit.*, p. 54, la place entre 373 et 379.

(5) *Comment. in Ezechielem*, lib. XIII, 44. *P. L.*, t. XXV, col. 449. La remarque y est faite à propos du *Liber adversus Helvidium*, écrit vers l'année 384. Cfr. Stilting, *l. c.*, p. 468 E F ; Grützmacher, *op. cit.*, p. 59.

s'opère dans sa personne : *jam canis spargebatur caput*, écrit-il à Pammachius au sujet du voyage qu'il fit à Alexandrie cette année-là, *et magistrum potius quam discipulum decebat* (1). Voici qu'en 394, trois ou quatre ans après avoir écrit la Vie de Malchus, S. Jérôme déclare avoir atteint la vieillesse, *senium* (2) ; en 404, il se dit parvenu à l'âge le plus avancé et presque décrépit (3). En un mot, il est peu d'écrivains qui aient donné une signification plus étendue aux termes désignant l'âge que le célèbre Docteur de l'Église latine (4), et assez mal inspirés ont été les érudits qui ont voulu mettre en œuvre les données de ce genre pour fixer approximativement la date de sa naissance (5).

(1) *Epist. LXXXIV ad Pammachium et Oceanum*, 3. *P. L.*, t. XXII, col. 745. Sur la date de ce voyage, voir Stilting, *l. c.*, p. 484 F-485 A ; Grützmacher, p. 51.

(2) *Epist. LII*, 4. *P. L.*, t. XXII, col. 530. Cfr. Stilting, *l. c.*, p. 526 CD ; Grützmacher, p. 65 sq.

(3) *Epist. CXII ad Augustinum*, 18. *P. L.*, t. XXII, col. 928. Cf. Stilting, *l. c.*, p. 593 B ; Grützmacher, p. 84.

(4) Notons l'explication qu'en propose Fessler-Jungmann, *Institutiones patrologiae*, t. II, 1 (1892), p. 132, note 1 : « Adverte porro, Hieronymum passim dum meminit suae infantiae vel adolescentiae, designare tempus quo adhuc inexpertus et imperitus erat in exponendis sacris Scripturis ». De même, le P. Stilting, *l. c.*, p. 431 C. « Ein solcher Sanguiniker wie Hieronymus, dit M. Grützmacher, *op. cit.*, p. 46, empfindet auch in verschiedenen Lebenslagen sein Alter verschieden. Als er im Alter auf ein langes Leben zurückschaut, datiert er manches Ereignis unbewusst in seine Jugend hinauf, was er vielleicht an der Schwelle des Mannesalters erlebt hat. Und im besten Mannesalter stehend, aber die Gebrechlichkeit eines zarten Körpers empfindend, der durch sitzende Lebensweise und eifriges Studium mitgenommen war, nennt er sich plötzlich senex, mit seinem Alter kokettierend ». On tiendra compte aussi de la remarque de Tillemont, *Mémoires*, t. XII, p. 639 : « S. Jérôme n'est pas exact dans ses contes ». Cette observation du clairvoyant historien est confirmée en tout point par les conclusions auxquelles sont arrivés ceux qui se sont récemment occupés des sources du *De Viris inlustribus*. S. Jérôme ne cachait pas d'ailleurs son dédain pour les questions de chronologie (voir Grützmacher, *op. cit.*, p. 41).

(5) Tout récemment encore, M. Grützmacher (p. 48-50) s'est donné beaucoup de peine pour démontrer, d'après ces données, que S. Jérôme est né

Telles sont les raisons que produit M. Kunze contre la priorité de la recension H. Pour réunir en un faisceau tous les éléments qui favorisent le jugement du critique allemand, joignons aux observations qu'il a fait valoir la curieuse particularité que voici. Le manuscrit 164 de la bibliothèque de Chartres, du XIIe siècle, contient, fol. 39^v à 41^v, le texte latin sous le titre suivant : *Actus Malchi monachi captivi a beato Hieronymo de syro sermone in latinum translati* (1), titre presque identique à celui que fournit un manuscrit provenant également du Nord de la France, le ms. 208 de la bibliothèque de Charleville, du XIIe siècle, dans lequel la Vie de Malchus (fol. 1^v) est précédée de la formule : *Incipit vita Malchi captivi de syro sermone in latinum a beato Ieronimo translata* (2). Ce titre, qui constitue d'ailleurs une exception dans la tradition manuscrite (3), est d'attestation trop récente pour qu'on puisse y voir autre chose que la fantaisie de quelque scribe entreprenant et raisonneur,

entre 340 et 350, et non pas en 331 comme le veut S. Prosper. Les termes *puer, adolescens* employés par S. Jérôme encore après 380 ne peuvent pas convenir, selon lui, à un homme âgé de 50 ans. Il sera toujours aisé, croyons-nous, de retourner l'argument, si l'on se base sur ce fait que peu après 390 S. Jérôme se qualifie déjà de *senex*, et ce, à plusieurs reprises. M. Grützmacher écarte les témoignages de cette nature par une exégèse trop subtile.

(1) *Catal. cod. hagiogr. bibl. civitatis Carnotensis*, Analecta Bollandiana, t. VIII (1889), p. 141.

(2) Nous devons la connaissance de ce manuscrit à M. Nau, *Analecta Bollandiana*, t. XX (1901), p. 141, n. 3. Voir *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements*, t. V, 1879, p. 643. — Évidemment, les titres cités ne sont pas indépendants l'un de l'autre. Les deux manuscrits proviennent, du reste, de localités relativement peu éloignées : le ms. de Charleville appartenait autrefois à l'abbaye de Signy et celui de Chartres au chapitre de la même ville.

(3) Ainsi que nous avons pu nous en convaincre, en examinant le titre d'une soixantaine d'exemplaires, décrits dans les Catalogues de mss. hagiographiques publiés par les Bollandistes et dans le *Catalogue des mss. des bibl. publiques des départements*.

inspiré sans doute par le caractère général de cette histoire, dont le théâtre et les personnages sont tout orientaux.

Des considérations qui précèdent, il ressort clairement, semble-t-il, que la manière de voir de M. Kunze n'est pas appuyée d'une démonstration assez décisive pour réussir à déposséder S. Jérôme de la paternité de la Vie originale de S. Malchus. Au lecteur qui garderait quelque doute ou qui désirerait, vu l'importance de la question, des preuves positives de l'antériorité du latin, peut-être serons-nous également en mesure de donner satisfaction. Malgré le peu de prise que laissent à la critique des textes aussi parallèles que H d'une part, G et S de l'autre, les divergences significatives sont assez nombreuses et, surtout, constamment favorables à la rédaction hiéronymienne.

Et tout d'abord, la supériorité littéraire de celle-ci est incontestable. Le grec et le syriaque effacent ou atténuent les traits ingénieux du latin (1), en les noyant souvent

(1) Ainsi p. 23, 13, *eorum me magisterio tradidi*, ἔμεινα παρ' αὐτοῖς. 23, 21 *solarer viduitatem eius*, ἀνάπαυσον αὐτήν. 25, 4 *prosecutus ergo me de monasterio quasi funus efferret*, προπέμπων δέ με ὥσπερ εἰς ἀπώλειαν : les trois derniers mots du latin n'ont pas été compris. 25, 16 *longo postliminio haereditarius possessor*, οὗτός ἐστιν ὁ μέγας πλοῦτος ὃν ἐξῆλθες κληρονομῆσαι. 26, 19 *monachum quem in patria fueram perditurus, in eremo inveneram*, ἀνταπόδοσις τῆς παρακοῆς μου ἡ αἰχμαλωσία μου γέγονεν. 27, 13 *tunc vere sensi captivitatem meam*, τότε γνοὺς ἀληθῶς τὴν τῆς ψυχῆς μου αἰχμαλωσίαν : τῆς ψυχῆς est de trop et détruit tout l'effet de l'expression. 27, 14 *monachum coepi plangere quem perdebam*, τὸν θάνατον ἐπένθουν τῆς παρθενίας μου. 29, 5 *et magis animae copulam amato quam corporis*, καὶ πνευματικῇ διαθέσει ἀγαπήσωμεν ἀλλήλους. 29, 6 *sperent domini maritum, Christus noverit fratrem*, τούτῳ τῷ τρόπῳ συζευχθῶμεν ἀλλήλοις, ἵνα ἰδόντες οἱ κύριοι ἡμῶν σαρκικὸν νομίσωσι γάμον· ὁ δὲ καρδιογνώστης Χριστὸς τῶν ἑαυτοῦ δούλων τὴν πνευματικὴν γνώσεται. ἀδελφότητα. 34, 3 *Si juvat Dominus miseros, habemus salutem ; si despicit peccatores, habemus sepulcrum*, ἐὰν βοηθήσῃ τῇ ταπεινώσει ἡμῶν ὁ Κύριος, ἐγένετο ἡμῖν τὸ σπήλαιον σωτηρία· ἐὰν δὲ ὡς ἁμαρτωλοὺς καταλείψῃ ἡμᾶς, ἐγένετο ἡμῖν τάφος : l'harmonie de la phrase latine a disparu. 34, 9 *o multo*

dans de banals développements, introduisent, pour ainsi dire à chaque ligne, des transitions, inutiles au sens, qui ne font qu'alourdir la marche du récit, forment fréquemment une phrase entière d'une proposition incidente de H, et amplifient comme à plaisir ce dernier, vrai modèle de concision, sans rien ajouter d'ailleurs aux faits qu'il exprime (1). Bref, à lire sans préjugé les trois recensions, pour ce qui est du naturel, de la simplicité, du pittoresque et des autres qualités du style, le grec et le syriaque ont tout l'air de se traîner péniblement à la suite du latin. Celui-ci conserve d'un bout à l'autre une allure primesautière qui impressionne en sa faveur. Mais, il faut bien le dire, dans le cas présent cette considération n'a que peu de poids dans la balance : avec tout le talent qu'on lui connaît, S. Jérôme a pu en effet retravailler à loisir l'œuvre de ses obscurs prédécesseurs (2), et peut-être voudra-t-on voir un indice favorable à cette hypothèse dans ce passage du prologue latin, absent des recensions G et S, où S. Jérôme présente d'avance son opuscule comme un exercice de composition littéraire (3). Pourtant, au point de vue de la forme, une particularité

gravior exspectata quam illata mors ! πρὸ τῆς τοῦ ξίφους πληγῆς τῇ τοῦ φόβου ὑπερβολῇ νεκροὶ γεγόναμεν. Etc. Dans tous ces passages, le syriaque suit fidèlement le grec.

(1) Voir, par exemple, les textes cités p. 60-61. Qu'on veuille encore comparer à H les passages suivants de G : 22, 8-18 ; 23, 16-20 ; 24, 4-7 ; 24, 17-25, 5 ; 29, 10-13 ; 31, 2-32 ; 33, 1-7 ; 35, 12-20 ; 36, 12-14 ; 36, 18-38,7 ; etc., etc. Sur les quelques passages où G et S paraissent plus simples que H, voir ci-dessous, p 71-73

(2) S. Jérôme a procédé ainsi maintes fois. « Er besass eine ausserordentliche Fähigkeit, die Gedanken anderer nachzudenken und mit der ihm eigenen Gewandtheit in gefälliger Form den Lateinern zu übermitteln ». GRÜTZMACHER, *op cit.*, p. 181. Voir *ibid.*, pp. 17 sqq., 181 sqq., 212 sqq.

(3) *Ita et ego qui diu tacui..., prius exerceri cupio in parvo opere, et veluti quandam rubiginem linguae abstergere, ut venire possim ad latiorem historiam.* Prol.

mérite d'être relevée ; c'est la substitution, faite par G et S, du discours direct au discours indirect du latin. Ce procédé trahit, chez leurs auteurs, la préoccupation d'animer davantage l'exposé des faits ; il paraît peu vraisemblable que S. Jérôme ait pris si souvent le parti opposé. Ainsi, au n° 3 de H, on lit : *incidit mihi cogitatio ut ad patriam pergerem, et dum adhuc viveret mater (jam enim patrem mortuum audieram) solarer viduitatem ejus, et exinde venundata possessiuncula partem erogarem pauperibus, ex parte monasterium construerem ; (quid erubesco confiteri infidelitatem meam ?) partem in sumptuum meorum solatia reservarem.* Tout ce passage devient en grec, p. 23,18 : ὁ πονηρὸς καὶ βάσκανος διάβολος ὑπέβαλέν μοι ὡς εὔλογον λογισμόν, φάσκων· Τοῦ πατρός σου τελευτήσαντος, ὑπόσρεψον εἰς τὸν οἶκόν σου καὶ ἕως ζῇ ἡ μήτηρ σου, ἀνάπαυσον αὐτήν, καὶ μετὰ τὴν τελευτὴν αὐτῆς πώλησον τὰ ὑπάρχοντά σου καὶ τὰ μὲν δὸς πτωχοῖς, τὰ δὲ φύλαξον καὶ οἰκοδόμησον ἐξ αὐτῶν μοναστήριον, καὶ γενοῦ καὶ σὺ πατὴρ μοναχῶν. Καὶ ἵνα σοι τὴν ἀλήθειαν διηγήσωμαι, τέκνον, φιλαργυρίας λογισμὸν ὑπετίθετό μοι λέγων· Τήρησον ἐξ αὐτῶν εἰς τὸ γῆράς σου, ἵνα ἔχῃς ἀνάπαυσιν, καὶ εἰς τὴν ἀπόκρισιν τῆς μονῆς σου. Le syriaque (Sachau, p. 106 a, 32) est absolument parallèle au texte grec. — Au même paragraphe, le latin poursuit : *Clamare coepit abbas meus diaboli esse tentationem et sub honestae rei occasione latere antiqui hostis insidias etc. ;* le grec, auquel le syriaque (Sachau, p. 106 b, 8) correspond mot pour mot, dit avec plus de vivacité, p. 24,6 : Ἀκούσας δὲ ὁ ἅγιος ἀββᾶς ἡμῶν λέγει μοι· Τέκνον, μὴ ἀκούσῃς μηδὲ θελήσῃς τοῦτο πράξαι· αὕτη διαβολικῆς κακοτεχνίας ἐστὶν παγίς κτλ., et le discours direct continue. — Au n° 4, le latin s'exprime ainsi : *Ego interim longo postliminio haereditarius possessor, et sero mei consilii poenitens....* En grec, p. 25, 14, on a : Τότε οὖν ἐγὼ εἰς ἔννοιαν τὰς τοῦ ἁγίου πατρός

μου νουθεσίας λαβών, ἔλεγον πρὸς ἐμαυτόν· Οὗτός ἐστιν ὁ μέγας πλοῦτος ὃν ἐξῆλθες κληρονομῆσαι, ταλαίπωρε, αὗταί εἰσιν αἱ τοῦ ἐχθροῦ ἀπατηλαὶ καὶ ψυχοφθόροι ὑποσχέσεις. Et le syriaque, p. 39, 9, ne dit pas autrement. Onze fois, les auteurs de G et S se séparent ainsi de H pour faire parler leurs personnages sous la forme directe ; jamais, au contraire, ils ne touchent, sinon pour l'amplifier, au discours direct que renferment certains passages du latin.

Toujours au point de vue de la composition, on remarquera que, çà et là, les recensions G et S aiment à rapprocher les traits relatifs au même ordre d'idées, traits qui sont dispersés en latin. Pour quel motif S. Jérôme eût-il disjoint ce qui se trouvait naturellement uni dans sa source ? Par exemple, lorsque Malchus, inspiré du démon, veut quitter son monastère pour aller vivre auprès de sa mère devenue veuve et recueillir, après sa mort, l'héritage paternel, l'abbé, par de bonnes paroles, essaie de le détourner de ce coupable projet. *Proponebat mihi*, lit-on dans H, n° 3, *exempla de Scripturis plurima : inter quae illud, quod initio Adam quoque et Evam spe divinitatis supplantaverit. Et cum persuadere non posset, provolutus genibus, obsecrabat ne se desererem, ne me perderem, nec aratrum tenens, post tergum respicerem.* L'auteur grec, p. 24, 11, rassemble les arguments empruntés à l'Ecriture de la façon que voici : καὶ γὰρ τὸν Ἀδὰμ εἰς ὕψος θεότητος διὰ τῆς ἀπάτης ἐπάρας, εἰς πυθμένα ᾅδου κατήγαγεν· καὶ ὁ Κύριος τὸν τὴν χεῖρα αὐτοῦ ἐπιβαλόντα εἰς ἄροτρον παραγγέλλει μὴ στραφῆναι εἰς τὰ ὀπίσω. Ὡς δὲ ἐπὶ πολὺ τὰς τοιαύτας ἐκ τῶν θείων Γραφῶν παράγων μαρτυρίας οὐκ ἴσχυσέν με πεῖσαι, κατὰ τοῦ Κυρίου λοιπὸν προσπεσών μοι ὤρκιζέν με ἵνα μὴ αὐτὸν καταλείψω. Comme toujours, le texte syriaque (Sachau, p. 106 b, 15) suit pas à pas la recension grecque : *Et Adam, en effet,*

l'ayant élevé par l'erreur à une telle hauteur, il l'a fait descendre au fond de l'enfer ; et Notre Seigneur, celui qui met la main sur le soc de la charrue, il lui commande de ne pas se tourner pour regarder en arrière etc. (1). — Plus loin, on lit que la caravane dont Malchus faisait partie, tombe dans une embuscade ; avec une de ses compagnes de voyage, le moine fugitif devient la propriété d'un des Sarrasins vainqueurs, et peu après son maître veut le contraindre à épouser la captive. Pour échapper à cette union criminelle, Malchus va se donner la mort, mais l'épouse qu'on lui a imposée l'arrête par ces mots (n° 7) : *Precor te, inquit, per Jesum Christum, et per huius horae necessitatem adjuro, ne effundas sanguinem tuum in crimen meum. Vel si mori placet, in me primum verte mucronem. Sic nobis potius conjungamur. Etiamsi vir meus ad me rediret, servarem castitatem, quam me captivitas docuit : vel interirem potius, quam perderem. Cur moreris ? ne mihi jungaris.* L'auteur de G, p. 28, 12, suivi par celui de S, trouve bon de réunir la première phrase et la troisième, c'est-à-dire celles qui visent directement le projet de Malchus : Ὁρκίζω σε Ἰησοῦν Χριστὸν τὸν Κύριον τῆς δόξης ἵνα μὴ δι' ἐμὲ σφάξῃς ἑαυτόν· εἰ δὲ τοῦτο ποιεῖν προῄρησαι, πρῶτον εἰς ἐμὲ στρέψον τὴν μάχαιραν. Διὰ τί δὲ ἑαυτὸν ἀναιρεῖν προῄρησαι ; φράσον,

(1) Il est impossible de conserver dans notre traduction l'ordre des mots de la phrase syriaque. Celle-ci est un décalque parfait de la phrase grecque. — Ce passage prouve doublement contre G et S. Dans le latin, le supérieur du monastère, en exhortant Malchus à repousser les tentations de l'esprit malin, ne puise dans la Bible qu'un seul exemple, celui d'Adam, pour appuyer ses conseils, et cette citation est tout-à-fait appropriée à la circonstance. Le second texte biblique n'est pas un exemple, mais une simple tournure de phrase empruntée à la Sainte Écriture, comme on en rencontre à chaque page dans les œuvres de S. Jérôme. G et S l'ont transformée en citation destinée, elle aussi, à fortifier la thèse de l'abbé, mais ne se sont pas aperçus qu'elle n'avait aucun rapport avec ce discours, qui traite uniquement des maux causés par le démon (p. 24, 7-12). Ils ont ainsi brisé l'harmonie de ce passage.

φησίν. Ἵνα μὴ ἐμὲ λάβῃς γυναῖκα ; Γίνωσκε ἐμὲ μᾶλλόν σου τὴν σωφροσύνην σπουδάζειν τηρεῖν τῷ Χριστῷ. Οὐ μόνον ἀπὸ σοῦ, ἀλλ' εἰ καὶ ὁ νόμιμός μου ἀνὴρ ἦλθεν πρὸς μέ κτλ. — La description du travail des fourmis qui se lit dans H n° 8, paraît avoir subi un remaniement du même genre ; G, p. 30, 8-20 et S (Sachau, p. 107 a, 6-23) ont rapproché les traits qui présentaient quelque affinité : les indications générales sur l'activité de ces animaux, le butin dont ils se chargent pour le transporter dans leur nid, les soins qu'ils prennent de leurs congénères fatigués ou blessés sur le chemin.

Ainsi, par l'emploi de ces deux artifices, le discours direct et le groupement des traits similaires, les recensions G et S, si prolixes et si banales souvent en regard de l'ingénieuse concision du latin, doivent tout au moins nous inspirer la défiance, car elles usent des procédés qui caractérisent d'ordinaire celui qui transcrit et remanie un texte, non pas celui qui l'écrit pour la première fois. Si, cependant, on conçoit jusqu'à un certain point qu'un écrivain lettré tel que S. Jérôme ait pu trouver monotone l'usage trop fréquent du style direct et çà et là défaire avec art ce que ses prédécesseurs avaient symétriquement assemblé, il est peu probable qu'on accorde la priorité à celle d'entre deux rédactions qui simplifie ou supprime certains passages de l'autre, passages d'interprétation difficile pour qui ne connaît pas exactement la langue latine et en particulier la langue de S. Jérôme, si pleine d'images et de peintures brillantes. Les phrases de H qui n'ont pas leur équivalent dans G et S appartiennent précisément à cette catégorie (1).

(1) Voir plus haut, p. 52, ce qui a été dit de l'absence, dans G et S, du prologue latin. L'omission d'une partie du n° 1 de H tient apparemment à une autre raison (cfr. p. 74).

Citons quelques exemples.

H	G	S
N. 3 : Prosecutus ergo me de monasterio quasi funus efferret, et ad extremum valedicens : Video, ait, te, fili, satanae cauterio notatum ; non quaero causas, excusationes non recipio.	*P. 25, 4 :* Προπέμπων δέ με ὥσπερ εἰς ἀπώλειαν ἔλεγεν ὁ πατήρ· Βλέπω σε, τέκνον, ὑπὸ τοῦ σημείου τοῦ διαβόλου καυτηριασθέντα·	*P. 38, 4 :* Me conduisant donc comme à la perte, l'abbé me disait : Mon fils, je te vois stigmatisé de l'amour de l'argent du calomniateur.
N. 4 : Et ecce subito equorum camelorumque sessores Ismaëlitae irruunt, crinitis vittatisque capitibus, ac seminudo corpore, pallia et latas calliculas trahentes : pendebant ex humero pharetrae ; laxos arcus vibrantes, hastilia longa portabant. Non enim ad pugnandum, sed ad praedam venerant. Rapimur, dispergimur, in diversa trahimur.	*P. 25, 13 :* ἐξαίφνης ἐπελθόντες ἡμῖν Σαρακηνοὶ διήρπασαν πάντας ἡμᾶς.	*P. 39, 7 :* Soudain les perturbateurs tombèrent sur nous et nous enlevèrent tous.
N. 6 : Jam igitur venerat tenebrosior solito, et mihi nimium matura nox. Duco in speluncam semirutam, novam conjugem : et pronubante nobis moestitia, uterque detestamur alterum, nec fatemur.	*P. 27, 12 :* Ζεύξας οὖν με αὐτῇ, εἰσήγαγέν με εἰς σπήλαιον μετ' αὐτῆς.	*P. 40, 22 :* Lorsque donc il m'eut uni à elle, il m'introduisit dans une caverne avec elle.
N. 9 : Inflatis conscensisque utribus, aquis nos credimus, paulatim pedibus subremigantes, ut deorsum nos flumine deferente, et multo longius quam conscende-	*P. 32, 19 :* Φυσήσας οὖν τοὺς ἀσκούς, ἔδωκα τὸν ἕνα ἐκείνῃ, καὶ οὕτως κρατοῦντες αὐτοὺς ταῖς χερσὶν καὶ τοῖς ποσὶν κωπηλατοῦντες διήλθομεν τὸν ποταμόν.	SACHAU, *p. 108 a, 1 :* Je gonflai donc ces outres et je donnai l'une à cette femme, et ainsi en tenant les outres des mains et en nous servant des pieds comme

ramus, in alteram nos exponente ripam, vestigium sequentes perderent. Sed inter haec madefactae carnes, et ex parte lapsae, vix tridui cibum pollicebantur.

de rames, nous traversâmes le fleuve.

Celui qui parcourt d'un bout à l'autre les trois recensions objectera peut-être que le latin supprime et simplifie tout comme le grec et le syriaque, et que par suite, la question demeure en suspens. Mais qui ne voit que le genre d'omissions est tout différent ? Les passages de H que G et S ne contiennent pas, sont peu nombreux, d'une sobriété de bon aloi, et ne révèlent pas la moindre intention suspecte. Seulement, la concision, les mots un peu spéciaux ou la construction en faisaient un obstacle difficile à franchir pour des traducteurs inhabiles. Par contre, de tous les détails, peu importants d'ailleurs, que le grec et le syriaque ont en plus du latin, les uns sont de verbeux développements ou d'inutiles explications, les autres trahissent une véritable tendance, la tendance, bien compréhensible du reste, à proposer aux lecteurs pieux un modèle plus édifiant encore que le Malchus de S. Jérôme. La plupart des hagiographes qui remanient un texte se comportent, on le sait, de la même façon. « Que le fond d'une légende soit ou non authentique, la marche régulière de son développement n'est jamais du merveilleux au naturel, de la recherche à la simplicité ; elle tend à s'amplifier plutôt qu'à se restreindre » (1). Il eût été difficile ici d'exploiter le merveilleux : le sujet ne com-

(1) A. Amiaud, *La légende syriaque de saint Alexis, l'Homme de Dieu*, Paris, 1889, p. XLIV.

portait guère de développements de ce genre, et surtout pareil travail eût dépassé le but modeste que les traducteurs s'étaient assigné. C'est d'une autre idée qu'ils se sont inspirés. La Vie de Malchus est l'histoire d'un moine entré tout jeune dans un monastère et sévèrement châtié par la Providence pour en être sorti malgré les sages conseils de son supérieur. N'était-ce pas l'occasion pour les hagiographes grec et syrien, qui vraisemblablement sont des moines et qui écrivent pour un public de moines, de s'étendre avec complaisance sur les devoirs et les avantages de la vie monastique ? Aussi n'y ont-ils pas manqué. Malheureusement pour eux, tout au début (n° 1), le texte latin offrait un détail peu en harmonie avec l'idéal des moines orientaux, auxquels des instructions aussi réputées que celles de S. Basile interdisaient d'une manière presque absolue les rapports avec l'autre sexe (1). D'après le récit de S. Jérôme, Malchus habitait à Maronia sous le même toit qu'une femme de l'âge le plus avancé, guettée déjà par la mort. Ce que voyant, le biographe demande aux habitants de la localité si le lien qui unit les deux vieillards est le mariage, la parenté ou la communauté d'esprit. Et les villageois se contentent de répondre qu'ils sont saints et agréables à Dieu. Cette cohabitation de Malchus avec une femme, G et S ne l'ont pas trouvée à l'honneur de l'ascète et l'ont simplement passée sous silence. Il n'y a pas l'ombre d'une raison pour que

(1) Voir E. Marin, *Les moines de Constantinople*, 1897, p. 123 ; J. M. Besse, *Les moines d'Orient*, 1900, p. 60 sq. Encore S. Basile a-t-il tempéré la rigueur de la règle en usage chez les ermites et les cénobites des IVe et Ve siècles, laquelle excluait toute relation quelconque avec l'autre sexe (cfr. O. Zöckler, *Askese und Mönchtum*, 1897, pp. 234, 238 sq., 289). Ainsi, d'après la règle pakhômienne, « les cénobites devaient éviter tout rapport avec les femmes ». P. Ladeuze, *Étude sur le cénobitisme pakhômien*, 1898, p. 283, 316.

S. Jérôme introduise à plaisir un semblable détail, puisqu'il accuse le même but que les rédacteurs grec et syrien, c'est-à-dire la glorification de la chasteté (1).

Cet obstacle renversé, G et S accommodent à leur tendance tous les passages auxquels il est possible de donner une couleur monastique. Aux premiers mots déjà, on s'en aperçoit : pour H (n° 1), le héros de l'histoire est seulement un vieillard du nom de Malchus ; pour G (22, 4) et S (Sachau, 105 b, 3), c'est aussi un moine, μοναχός, ܚܝܝܐ. — Voici que le biographe aborde le saint homme et lui demande son histoire. Dans H (n° 1), Malchus, sans se faire prier, commence *ex abrupto* l'exposé de ses aventures. Dans G (22, 9-17) et S (Sachau, 105 b, 9-106 a, 1), il parle tout d'abord de la vie des moines et de la manière de servir Dieu ; puis, en guise d'avant-propos, il annonce à son interlocuteur qu'il va lui faire connaître les dangers, que par sa faute, il a traversés ; ils serviront, dit-il, de leçon à un grand nombre, afin qu'ils apprennent à ne pas mépriser les avertissements de leur père spirituel. — Plus loin, lorsque Malchus déclare que, fuyant la maison paternelle, il est entré dans un monastère, il n'a, d'après H (n° 2), que quelques mots sur sa conduite à cette époque : *repertis monachis, eorum me magisterio tradidi, manuum labore victum quaeritans, lasciviamque*

(1) Voir plus haut, p. 59. S. Jérôme a traité maintes fois de la virginité, particulièrement dans ses lettres, par ex. dans l'*ep. 22 ad Eustochium de custodia virginitatis*. Au sujet de cette épître, M. Grützmacher, *Hieronymus*, p. 253, remarque avec raison que « la virginité est pour Jérôme l'Évangile dans l'Évangile ». Il est donc peu vraisemblable que traduisant G ou S, Jérôme eût imaginé le détail dont nous parlons, fut-ce même pour ajouter à l'intérêt du récit, lui qui écrivait à Népotien, engagé dans la cléricature : *Hospitiolum tuum aut raro, aut numquam mulierum pedes terant. Omnes puellas et virgines Christi, aut aequaliter ignora, aut aequaliter dilige : Ne sub eodem tecto mansites : nec in praeterita castitate confidas* (*P. L.*, t. XXII, col. 531).

carnis refrenans jejuniis. G (23, 13) suivi par S (Sachau, 106 a, 25), accentue fortement la note : ἔμεινα παρ' αὐτοῖς, πάσῃ ἀγωγῇ τῆς σεμνῆς τοῦ μονήρους βίου κατὰ τὴν ἔνθεον ἐκείνων πολιτείαν ἀγωνιζόμενος καὶ προκόπτων ἐν Κυρίῳ καλῶς. Ἐν ἱκανοῖς δὲ ἔτεσιν τῇ τοιαύτῃ ἀρετῇ ἀνεπιλήπτως ἐγκαρτερήσαντός μου ἐν τῷ μοναστηρίῳ, καὶ τῶν ἀδελφῶν πάντων χαιρόντων ἐπὶ τῇ προκοπῇ τῆς σεμνῆς μου πολιτείας....

On sait quel rôle important joue le démon dans l'enseignement ascétique et la vie spirituelle des moines d'Orient (1). A cet égard aussi, G et S décèlent les préoccupations qui animent leurs auteurs. Après de longues années de vie religieuse, dit le texte latin (n° 3), Malchus se sent pris du désir de retourner dans sa patrie et de revoir sa mère, pour la consoler dans son veuvage et recueillir, après sa mort, l'héritage paternel. D'après G (23, 18-24, 3) et S (Sachau, 106 a, 31-106 b, 5), ces pensées lui sont suggérées par le démon, qui est mis directement en scène. — Πολιορκούμενος δὲ τούτοις τοῖς λογισμοῖς καθ' ἑκάστην ἡμέραν, poursuit G d'accord avec S, ἠναγκάσθην τῷ πνευματικῷ πατρὶ τὴν τοιαύτην τῆς ψυχῆς μου νόσον ἀποκαλύψαι. Aucune trace de ce détail dans H. — Selon l'expression de G (24, 18-25, 4) et S (38, 1-4), c'est également le démon qui triomphe dans le cœur du moine (2) et le fait sortir du monastère, en le décidant par ces paroles à l'adresse de l'abbé : Οὔ σου κηδόμενος ταῦτα ποιεῖ, ἀλλὰ τῷ πλήθει τῶν ἀδελφῶν ἑαυτὸν καὶ τὴν μονὴν αὐτοῦ δοξάσαι βουλόμενος. D'après le récit plus simple de H (n° 3), c'est Malchus qui

(1) Ces expressions sont empruntées en partie à D. Besse, *Les moines d'Orient*, Paris, 1900, p. 521. Voir *ibid.*, p. 521 sqq.

(2) Fait que G rappelle encore plus loin, p. 31, 6-10, alors que le latin (n° 8) n'en dit pas un mot : πενθεῖν ἑαυτὸν ἠρξάμην ὅτι... τῆς... εὐταξίας τῶν ἀδελφῶν νόθοις λογισμοῖς ὡς νήπιον θωπεύσας με ὁ διάβολος καὶ ἐν ταύτῃ τῇ αἰχμαλωσίᾳ καταστήσας εἰς τοσούτους πειρασμοὺς εἰσήνεγκέν μέ (= S, Sachau, p. 107 a, 32-107 b, 1).

remporte sur son supérieur une coupable victoire, *putans illum non meam utilitatem, sed suum solatium quaerere.*

Le moine indocile eut bientôt à se repentir de sa détermination. Devenu prisonnier des Sarrasins, ceux-ci le font monter sur un chameau qui le transporte à leur campement, après une course rapide à travers le désert. Pendant le voyage, dit le texte latin sans faire aucune réflexion (n° 4), Malchus recevait pour nourriture des viandes à demi crues, pour boisson du lait de chameau ; arrivé à destination, on lui ordonne de saluer l'épouse du maître et ses enfants ; enfin la chaleur l'oblige à quitter la plupart de ses vêtements. Tous ces détails sont exposés par S. Jérôme sans le moindre commentaire. *Carnes semicrudae, cibus ; et lac camelorum potus erat. Tandem... pervenimus ad interiorem solitudinem, ubi dominam liberosque ex more gentis adorare jussi, cervices flectimus. Hic quasi clausus carcere, mutato habitu, id est nudus ambulare disco. Nam aeris quoque intemperies nihil aliud praeter pudenda velari patiebatur.* Dans la pensée des auteurs grec (26, 3-9) et syrien (39, 16-23), ces faits constituent autant de souillures infligées au moine Malchus en punition de sa désobéissance : καὶ οὐ τοῦτο (1) μόνον πρὸς αἰσχύνην τῆς ἀπειθοῦς μου γνώμης συνέβη μοι, ἀλλὰ καὶ φαγεῖν ἔδωκάν μοι κρέα καὶ καμήλειον ἔπινον γάλα (2), καὶ ἀπενέγκας με εἰς τὴν σκηνὴν αὐτοῦ

(1) Voir plus bas, p. 83-84, ce que nous dirons du fait désigné par τοῦτο.

(2) Les moines orientaux s'abstenaient généralement de viande. Le concile de Chalcédoine (451) punit de l'anathème les moines qui mangent de la chair et qui vivent avec une femme. Voir E. Marin, *op. cit.*, p. 121, 126 ; D. Besse, *op. cit.*, p. 303 sqq. La règle de Pakhôme et celle de Schenoudi interdisaient également la viande ; voir P. Ladeuze, *op. cit.*, p. 299, 325. « Le moine oriental, dit M. Zöckler, à quelque région qu'il appartienne (Égypte, Palestine, Asie Mineure, Syrie, Mésopotamie), s'interdit d'une manière absolue l'usage de viande », *Askese und Mönchtum*, p. 234 ; cfr. *ibid.*, p. 237. On comprend donc aisément que G et S donnent une signification spéciale au fait simplement indiqué par S. Jérôme. Si celui-ci dépendait de ceux-là, il n'eût pas

ἐκέλευσέν μοι κύψαντα προσκυνῆσαι τῇ γυναικὶ αὐτοῦ, λέγων· Αὕτη ἐστιν ἡ δέσποινα ὑμῶν (1). Καὶ πρὸς τούτοις ἐδιδασκόμην ὁ εὐλαβὴς μοναχὸς τὸ σχῆμα τῆς γυμνότητος ἐκείνων πρὸς ἀξίαν ἀνταπόδοσιν τοῦ φιλαργύρου μου τρόπου περιβάλλεσθαι. — Caractéristique aussi est la réponse de Malchus, d'après G (27, 7) et S (40, 18), au maître qui veut lui faire épouser une esclave : ἀντιλέγοντος δέ μου αὐτῷ ὅτι μονάζων εἰμὶ...., *comme je lui disais que je suis moine...*, en regard du latin (n° 5) : *et cum ego refutarem diceremque me christianum...*

D'autres passages encore révèlent d'une manière non moins significative la tendance générale des auteurs grec et syrien. Ainsi, à un moment donné, Malchus seul dans le désert, donne libre cours à ses pensées. *Coepi mecum tacitus volvere*, lui fait dire S. Jérôme (n° 8), *et inter multa, contubernii quoque monachorum recordari maximeque vultum patris mei qui me erudierat, tenuerat, perdideratque.* Le ton de G (p. 30, 2-7) et de S (p. 42, 24-43, 6) est bien différent ; l'expression *inter multa... quoque* a disparu en laissant toute la place aux souvenirs du monastère, et ceux-ci sont plus détaillés : ἠρξάμην ἐνθυμεῖσθαι τὴν ἐν τῷ μοναστηρίῳ εἰρηνικὴν διαγωγὴν τῶν ἀδελφῶν καὶ τὸ πρόσωπον τοῦ ἁγίου μου πατρὸς ἐνεικονίζεσθαι, καὶ τὴν εὔσπλαγχνον αὐτοῦ καὶ τελείαν ἀγάπην ἐν Χριστῷ περὶ ἐμέ, πῶς παντὶ τρόπῳ ἐσπούδαζεν μὴ χωρισθῆναί με ἀπ' αὐτοῦ, μὴ πειθομένου δέ μου θείᾳ ἀποκαλύψει τὰ μέλλοντά μοι συμβαίνειν προεμαρτύρατο.

A la fin du n° 8, après avoir rappelé le travail de la fourmi, S. Jérôme le compare avec la vie du moine d'une

omis, sans doute, de reproduire ici les termes de l'original, puisque lui-même écrit : *Si vis perfectus esse, bonum est vinum non bibere et carnem non manducare* (*Adversus Jovinianum*, I, 6. Migne, *P. L.*, t. XXIII, col. 294), conseil qu'il donne encore dans sa lettre à Laeta (*P. L.*, t. XXII, col. 874).

(1) Voir ci-dessus, p. 74, ce qui a été dit des rapports des moines avec les femmes. Les arguments que nous tirons des deux passages se corroborent l'un l'autre.

façon discrète et mesurée. Au contraire, les rédacteurs grec et syrien (1) que cette comparaison a mis en verve, intercalent à cet endroit une longue paraphrase, très inattendue, sur les devoirs de la vie commune dans les monastères, qui interrompt net la narration et ainsi trahit assez clairement la main d'un remanieur. La pauvreté individuelle et la communauté des biens, sur lesquelles nos traducteurs insistent particulièrement, tandis que S. Jérôme y fait à peine allusion, est un des thèmes les plus familiers aux écrivains ascétiques (2), depuis le grand législateur monastique, S. Basile (3).

Nous signalerions encore, si ce n'était superflu, plusieurs textes de la fin du récit, qui appartiennent à la même catégorie que les passages déjà cités. Par exemple, Malchus et sa compagne appellent la bénédiction divine sur leur projet d'évasion (4) ; H dit seulement qu'ils flottaient entre l'espérance et la crainte (n° 9). Par trois fois, les fugitifs rendent grâce à Dieu d'un bienfait qu'ils en ont reçu ou de la disparition d'un danger qui les menaçait (5) ; le latin (n° 11) n'a rien de pareil : le sentiment qui s'y manifeste est, au contraire, la crainte du péril. Enfin, dans un épilogue bien moins sobre que celui de H (n° 12 *fin.*), les auteurs grec et syrien reprennent et développent les considérations qu'ils ont énoncées tout

(1) G : p. 31,6-32,4 ; S : Sachau, p. 107 a, 31-107 b, 18.

(2) Voir D. Besse, *op. cit.*, p. 154 sqq. ; E. Marin, *op. cit.*, p. 120 sqq., p. 127.

(3) *Regulae brevius tractatae*, Ἐρώτησις πε΄. Εἰ χρὴ ἔχειν τι ἴδιον ἐν ἀδελφότητι. *P. G.*, t. XXXI, col. 1143 A. La réponse débute ainsi : Τοῦτο ἐναντίον ἐστὶ τῆς ἐν ταῖς Πράξεσι περὶ τῶν πιστευσάντων μαρτυρίαις, ἐν αἷς γέγραπται· Καὶ οὐδείς τι τῶν ὑπαρχόντων αὐτῷ ἔλεγεν ἴδιον εἶναι. Voir encore les *Constitutiones monasticae* attribuées à S. Basile, *P. G.*, t. XXXI, col. 1384 AB, 1423-1426.

(4) G p. 32, 12-14 ; S, Sachau, p. 107 b, 27-31.

(5) G p. 35, 6-7, 12-15, 17-20. S, Sachau, p. 108 b, 25, 33-109 a, 2 ; 109 a, 4-8.

au début sur la nécessité pour les moines de l'obéissance parfaite envers leurs supérieurs (1).

Personne n'ignore que S. Jérôme, au commencement de sa carrière, se retira dans le désert de Chalcis pour y vivre de la vie érémitique et s'adonner aux plus terribles austérités. Plus tard, et jusqu'à sa mort, il gouverna le monastère de Bethléhem, qu'il avait fondé avec Ste Paule ; et c'est même pendant cette période de sa vie qu'il livra l'histoire de Malchus à la publicité. On compte parmi ses œuvres une traduction latine des règles de Pakhôme, et « une série de lettres qui ont pour but d'encourager et d'instruire dans la vie ascétique » (2). S'il écrivit quelques Vies de saints, ce fut uniquement pour glorifier l'ascétisme dans la personne de moines célèbres de son temps. Au sujet des Vies de S. Paul l'ermite et de S. Hilarion, on ne pourrait contester que « son imagination lui a fourni des couleurs sur lesquelles son héros se détache fortement et se trouve poétiquement grandi » (3). Est-il concevable qu'avec de telles inclinations, le saint Docteur ait effacé, de propos délibéré, un si grand nombre de traits tout à la louange du moine syrien ou destinés à mettre en lumière les vertus et les obligations (4) monastiques ?

(1) G p. 36, 19-37, 7 ; S, Sachau, p. 109 a, 30-109 b, 7.

(2) Bardenhewer, *Patrologie*, 1894, p. 436. Pour plus de détails, voir O. Zöckler, *Hieronymus*, Gotha, 1865, passim et surtout le chap. V de la 2e partie, *Hieronymus als Asket und praktischer Theologe.*

(3) *Analecta Bollandiana*, t. XIV (1895), p. 121 (à propos de la Vie d'Hilarion).

(4) D'autre part, on conçoit aisément que les hagiographes grec et syrien aient insisté sur l'obligation de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance chez les moines. Elle était, dès les premiers siècles, à la base des institutions cénobitiques de l'Orient. Voir D. Besse, *op. cit.*, chap. VII, VIII et IX ; E. Marin, *op. cit.*, livre II, ch. IV et V ; P. Ladeuze, *op. cit.*, p. 282-285, 315-316. De la prédilection du traducteur pour les considérations de ce genre, on peut conclure, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il appartenait lui-même au monachisme.

L'examen de quelques singularités qui se rencontrent dans les recensions grecque et syriaque, achèvera notre démonstration. Çà et là, en effet, G et S offrent des défauts de composition, des expressions bizarres ou même des passages peu intelligibles, dont la présence se comprend de la manière la plus claire, quand on les rapproche du texte latin. Tantôt les traducteurs se trahissent par quelque inconséquence ; tantôt, des deux sens que peut avoir un terme latin un peu ambigu, ils choisissent celui qui s'harmonise le moins avec le contexte ; tantôt même, ils tombent dans l'erreur la plus complète ; et toujours, le latin vient à propos pour expliquer leurs défaillances. Étudions les particularités les plus frappantes à cet égard.

Le récit de la Vie de Malchus débute par quelques mots sur ses premières années. Ἐγὼ ἐγεννήθην ἐν κώμῃ λεγομένῃ Σεβενίᾳ, lit-on dans le ms. Vatic. 1660 (1). Le nom propre est Ἐσιμενίᾳ dans le *Parisinus* 1605 (2), ܣܡܝܕܝܢ dans tous les exemplaires de la recension syriaque (3). Ni les inscriptions, ni les lexiques, ni les auteurs qui, comme Ramsay (4), ont étudié la géographie historique de l'Asie Mineure, ne font mention, à notre connaissance, d'une localité qui porterait l'un de ces noms, ou un autre s'en rapprochant tant soit peu. G et S seraient-ils les seuls documents qui nous en apprennent l'existence ? Il est évident que la chose est parfaitement possible en soi, comme il est également vrai que la géographie historique de l'Asie Mineure est encore peu connue. Mais le texte

(1) Voir p. 22, apparat critique.

(2) *Ibid.*

(3) C'est-à-dire le ms. de Berlin Sachau 302 (Sachau, *op. cit.*, p. 106 a, 3), le Paris. syr. 317 (Bedjan, *Acta martyrum*, p. 237), les mss. du British Museum 12174 (*ibid.*) et 12175.

(4) *The historical geography of Asia Minor*, Londres, 1890.

latin (n° 2) apporte une solution plus naturelle et plus plausible. Si les manuscrits qui le contiennent offrent à cet endroit un grand nombre de variantes, toutes se ramènent facilement à la leçon *Ego, inquit, mi nate, Nisibeni agelli colonus*, adoptée par tous les éditeurs (1). Il n'est donc pas douteux, nous semble-t-il, que Σεβενία et Ἐσιβενία (source de Ἐσιμενία) sont des formes écourtées (2) de Νισιβενία, que nous croyons être le nom grec primitif (3). Les copistes l'auront involontairement raccourci, à cause de la similitude de la première syllabe avec la

(1) Plusieurs copistes n'ont fait qu'estropier plus ou moins le nom propre. On trouve ainsi à la bibliothèque royale de Bruxelles (= B), dans le ms. 8216, de l'année 819, *nisiuelli* ; ms. 8623, XIIe s., *muzibeni* ; ms. 9398, XIIe s., *nisili* ; à la bibliothèque nationale de Paris, fonds latin (= P), dans le ms. 5324, Xe s., *nisiuini* (*u* in *b* corr. m²) ; ms. 12596, XIe s., *nisiueni* ; mss. 11748, Xe s., et 3784, XIe s., *nisibini* ; ms. N. A. 2261, XIIe s., *ni||bini* (prim. *i* supra lin. m¹ ? ; *mi nate* om) ; ms. 2669, XIIIe s., *nisiben*. D'autres, arrêtés par ce nom inconnu, lui ont fait subir des métamorphoses parfois bien singulières, en séparant les quatre syllabes dont il est composé. Ainsi : B 7462, XIIIe s., *mi nate nisibeni*] *matheni sybeni* ; B II. 1181, XIIe s , *ego, inquit, mi nate, nisibeni*] *ego quidem nisi boni* ; P. N. A. 2178, XIe s., *nisibeni agelli*] *nisibe nigelli* ; P 5314, XIIe s., *nisi bini* ; P 12597, XIIe s., *mi nate nisibeni agelli*] *in athenis bene* ; B 565, XIVe s., *Ego, ait, in athenis ibi in agello colonis* ; B 582, XIIIe s., *in athenis ivi in agello* ; B 4815, XIIe s., *in athenis ib eni agello*. Quelques manuscrits modernes portent, à la place de *nisibeni*, une leçon toute différente, qui est évidemment une conjecture faite d'après les premiers mots du récit *Maronia triginta ferme millibus* etc. : P 2968, an. 1439, *maronian* ; P 1795, XVe s., *maroniani* ; P 5597, XVe s., *maromati* (exponctué) ; P 5578, XVe s., *maroniaci* ; P 8429 A, XVe s., *maroniati*. B 7797, XIIIe s., et P 17632, XVe s., ont esquivé la difficulté en omettant ce mot embarrassant. Seuls, les mss. suivants ont conservé la forme correcte ou à peu près : B 638, XIVe s., et P 1878, XIIIe s., *nizibeni* ; P 5386, XIIIe s., et P 17623, XIIIe s., *nisibeni*. Voir encore, avec d'autres variantes, les remarques de Roswweyde, *Vitae Patrum*, Anvers 1615, p. 97 ; *Acta SS.*, Octobr. t. IX, p. 67 E ; *P. L.*, t. XXIII, col. 54, note f.

(2) Et dont l'ι initial s'est affaibli en ε, car la chute de νι est celle de ν (pour le copiste qui a lu λεγομένην) amènent les formes Σεβενία, Ἰσιβενία. Voir K. Dieterich, *Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Sprache*, Leipzig, 1898, pp. 11 sqq., 272 sq.

(3) On n'oubliera pas que la tradition manuscrite se réduit ici au Vatic. 1660 et au Paris. 1605 ; ni l'un ni l'autre ne manquent de fautes de tous genres, et spécialement d'omissions.

syllabe finale de λεγομένῃ, qui précède immédiatement. Dès lors, l'erreur du traducteur est visible : il a pris l'adjectif *Nisibeni* pour un substantif, et l'a simplement transcrit en caractères grecs (1).

P. 23, 11, on lit : ἔμαθον... μοναστήριον εἶναι, καὶ παρωσάμενος τὰς προλαβούσας γνώμας ἀπῆλθον ἐκεῖ, καὶ προσελθὼν αὐτοῖς ἔμεινα παρ' αὐτοῖς.... κατὰ τὴν ἔνθεον ἐκείνων πολιτείαν ἀγωνιζόμενος... En syriaque : *j'appris que... il y avait un monastère qui était dans la tranquillité, et j'abandonnai les projets antérieurs et j'allai là, et je les suppliai et je restai près d'eux.... combattant selon leur pratique divine...* (Sachau, 106 a, 22). Le lecteur est quelque peu embarrassé par ces pronoms αὐτοῖς, ἐκείνων, ܐܢܘܢ, ܒܗܘܢ, ܒܗܘܢ, qui n'ont pas d'antécédent, à moins de deviner comme Sirleto « ad eos monachos profectus, apud illos mansi... » (2). Le texte latin porte : *repertis monachis, eorum me magisterio tradidi.* Tandis qu'ils développent cet ablatif absolu, les traducteurs substituent le terme « monastère » à celui de « moines », mais ils oublient de faire dans ce qui suit les retouches que requérait le premier remaniement.

Au n° 4 du latin, on remarque avec surprise l'absence d'un trait assez curieux, soigneusement noté par S, p. 39, 12 et par G, p. 25, 18 : Ἐμὲ τοίνυν καὶ μίαν γυναῖκα λαβὼν εἷς ἐξ αὐτῶν ἐπεβίβασεν ἡμᾶς εἰς μίαν κάμηλον, καὶ ὀξυτάτῳ δρόμῳ διὰ τῆς φοβερᾶς ἐρήμου πορευομένων ἡμῶν, φοβηθέντες μὴ πέσωμεν ἀπὸ τῆς καμήλου ἠναγκάσθημεν περιπλέκεσθαι ἀλλήλοις, καὶ οὐ τοῦτο μόνον πρὸς αἰσχύνην τῆς ἀπειθοῦς μου γνώμης συνέβη μοι.... Une mesure

(1) Ceci n'explique la leçon syriaque, que si l'on admet que S est une traduction de G. Voir ci-dessous, p. 92. — Le α de Νισιβενία ne proviendrait-il pas de ce que le traducteur a lu NISIBENIA GELLI ? On comprendrait ainsi que *agelli* n'a pas d'équivalent dans le grec et le syriaque : *gelli* étant inintelligible ou bien le traducteur ne connaissant pas le sens d'*agelli*, κώμη était une conjecture facile à faire.

(2) Voir ci-dessus, p. 15, en note.

de précaution aussi condamnable était-elle bien nécessaire pour empêcher toute chute ? Il fallait plutôt et il suffisait que cette étreinte portât sur l'animal qui servait de véhicule aux voyageurs. De la lecture du texte latin (n° 4) : *cum altera muliercula in unius heri servitutem sortitus venio. Ducimur, immo portamur sublimes in camelis ; et per vastam eremum semper ruinam timentes, haeremus potius quam sedemus*, il ressort que c'est, en effet, du chameau qu'a voulu parler S. Jérôme, mais la concision de la phrase et l'ambiguïté de *haeremus* ont induit les traducteurs en erreur. Naturellement, cette méprise les a contraint de faire monter Malchus et sa compagne sur un seul chameau, alors que le latin emploie le pluriel (1).

Le texte grec qu'on vient de lire, se continue comme suit, p. 26, 4 : ἀλλὰ καὶ φαγεῖν ἔδωκάν μοι κρέα καὶ καμήλειον ἔπινον γάλα, καὶ ἀπενέγκας με εἰς τὴν σκηνὴν αὐτοῦ ἐκέλευσεν μο. κύψαντα προσκυνῆσαι τῇ γυναικὶ αὐτοῦ. Et l'auteur syriaque, p. 39, 17, s'exprime de la même façon. Quel est le sujet d'ἀπενέγκας et d'ἐκέλευσεν ? Quel est l'antécédent d'αὐτοῦ ? Si le lecteur devine que c'est εἷς ἐξ αὐτῶν placé cinq lignes plus haut dans G et S, il estimera que le sujet et le verbe, le pronom et l'antécécent sont bien loin l'un de l'autre. Ce défaut s'explique par le latin (n° 4) : *pervenimus ad interiorem solitudinem, ubi dominam liberosque adorare jussi cervices flectimus.* En remplaçant *pervenimus* et *jussi* par des verbes transitifs, les traducteurs ont oublié de pourvoir ceux-ci d'un sujet.

Plus décisif encore est ce passage (p. 26, 20) où G cite l'Écriture : Μεμνημένος δὲ τοῦ Ἀποστόλου λέγοντος ὅτι οἱ οἰκέται τοῖς ἰδίοις κυρίοις τὴν εὔνοιαν φυλάττετε, οὐ μόνον τοῖς ἀγαθοῖς, ἀλλὰ

(1) Au reste, ce contresens servait très bien la tendance habituelle de G et S. Voir ci-dessus, p. 77.

καὶ τοῖς σκολιοῖς... (= S, p. 40, 10). On nous annonce une citation de l'apôtre S. Paul (τοῦ Ἀποστόλου) (1), et voici qu'on reproduit presque textuellement les paroles de S. Pierre : Οἱ οἰκέται ὑποτασσόμενοι ἐν παντὶ φόβῳ τοῖς δεσπόταις, οὐ μόνον τοῖς ἀγαθοῖς καὶ ἐπιεικέσιν ἀλλὰ καὶ τοῖς σκολιοῖς (*1 Petri*, II, 18) ! En latin, il y a : *sciebam enim Apostolum praecepisse dominis sic quasi Deo fideliter serviendum.* A ce texte librement cité de l'épître aux Éphésiens (VI, 5-7), G et S ont substitué de mémoire un passage analogue de la première épître de S. Pierre (2), mais inconséquents avec eux-mêmes, ils ont gardé le terme *apostolum* de H.

Pendant que Malchus pleure la perte prochaine de la vertu à laquelle il s'était voué, il prononce quelques paroles, dont l'une est bien obscure, pour ne pas dire incohérente, en grec et en syriaque. G, p. 27, 19 : Τί ποιήσεις, ψυχή ; Ἀπώλου· εἰ γὰρ ἐνίκησας διὰ τῆς ὑπομονῆς, τὴν χεῖρα τοῦ Θεοῦ εἰς ἀντίληψιν ἀναμείνας ἂν ἔσχες, ἢ πολιορκεῖσθαι μέλλεις ὑπὸ τῆς ἁμαρτίας, στρέψον κατὰ τοῦ σώματός σου τὴν μάχαιραν. S, p. 41, 7 : *Que feras-tu, âme perdue ? Car si tu avais vaincu par la patience dans la grâce de Dieu tu aurais pu attendre le secours, ou bien* [*si*] *maintenant tu dois soutenir le siège du péché, tourne le glaive contre ton corps.* Les copistes grecs ont chacun tenté, sans grand succès d'ailleurs, de corriger ce passage, et le *Parisinus* 1605 a même poussé l'arbitraire jusqu'à le transformer complètement. Le latin, pourtant, est des plus clairs : *Quid*

(1) Employé dans le sens d'apôtre du Christ, ἀπόστολος accompagné de l'article désigne toujours l'apôtre S. Paul. Cfr. E. A. Sophocles, *Greek Lexicon of the roman and byzantine periods*, 1888, s. v.

(2) Fait bien significatif aussi, leur citation est mêlée de deux mots qui se retrouvent dans le passage de S. Paul auquel le latin fait allusion. Ce passage, en effet, est conçu comme suit : Οἱ δοῦλοι, ὑπακούετε τοῖς κατὰ σάρκα κυρίοις.... μετ' εὐνοίας δουλεύοντες (Eph. VI, 5, 7). Il serait difficile d'expliquer ce mélange autrement que par l'influence du latin sur les deux traductions.

agimus, anima ? perimus, an vincimus ? Expectamus manum Domini, an proprio mucrone confodimur ? Verte in te gladium (n° 6). Les traducteurs, ignorants ou distraits, ont pris *an* pour ἄν, d'où la construction conditionnelle et l'obscurité de leur phrase.

Combien bizarre aussi est l'expression de G, p. 28, 5 : ἔχῃ ἡ σωφροσύνη τὸ μαρτύριον αὐτῆς τετηρημένον, et de S, p. 41, 12 : *qu'il soit conservé à toi le témoignage de la chasteté.* Le participe devrait s'accorder avec σωφροσύνη plutôt qu'avec μαρτύριον, comme dans le latin *habet et servata pudicitia suum martyrium* (n° 6). Les traducteurs ont lu *habet et servat* (1).

Plus loin, décrivant l'activité des fourmis, G débute ainsi, p. 30, 8 : ὁρῶ μυρμήκων φωλεὸν καὶ τούτων πλῆθος διαφόρως μετὰ πολλῆς σπουδῆς ἐργαζόμενον, καὶ διὰ τοιαύτης στενῆς ὁδοῦ πάντας εἰσιόντας καὶ ἐξιόντας καὶ μὴ ἐμποδίζοντας ἀλλήλους. Le texte syriaque, p. 43, 7, est complètement d'accord avec la recension grecque. Et pourtant, τοιαύτης ne laisse pas que d'être assez encombrant, car il n'a ni correspondant ni conséquence dans ce passage. Le latin (n° 8) n'offre aucune difficulté de ce genre. *Aspicio formicarum gregem angusto calle fervere..... in tanto agmine egrediens non obstabat intranti.* G et S, que préoccupe la réunion de ces deux traits (2), assez éloignés l'un de l'autre en latin, ont fondu *angusto calle* et *tanto agmine*, sans remarquer que si le corrélatif s'expliquait dans H par le tableau qui précède, il ne venait plus à propos, une fois transporté au début de la description.

Lorsque Malchus raconte à son auditeur comment il

(1) Ils ont, il est vrai, conservé la forme du participe. S'il n'y a pas coïncidence, on pourrait encore admettre qu'ils ont confondu *servata* et *servatum*.

(2) Voir plus haut, p. 71.

faillit retomber, avec sa compagne, aux mains des Sarrasins qui s'apercevant de leur disparition, s'étaient lancés sur leurs traces, G et S lui font dire qu'ils découvrirent pour refuge une grotte ἐν ᾧ πάντα τὰ ἑρπετὰ καὶ θηρία τῶν τόπων ἐκείνων, ἀσπίδες καὶ ἔχιδναι καὶ ὄφεις καὶ σκορπίοι διὰ τὴν τοῦ ἡλίου θερμότητα συνήγοντο. Τρέμοντες οὖν εἰσήλθομεν εἰς αὐτό.. (1). Ils pénètrent donc dans cet antre, infesté des animaux les plus venimeux. Puis, chose curieuse, il n'est plus question de ces terribles bêtes : ce n'est pas la morsure d'une vipère ou d'un aspic, c'est la griffe d'une lionne qui débarrasse les fugitifs de leurs poursuivants, imprudemment entrés après eux dans la caverne. Est-il croyable que des animaux d'espèces aussi différentes puissent vivre côte à côte ? Après le départ de la lionne et de ses petits, les fugitifs, qui craignent leur retour, seraient-ils demeurés une journée entière dans la grotte, malgré la présence de tous ces reptiles dont nous parlent G et S ? Pourquoi, du moins, cette cruelle alternative n'est-elle pas indiquée par nos textes, si attentifs toujours à décrire les angoisses de leurs personnages ? Cette contradiction s'explique en présence du latin (n° 10) : *igitur timentes venenata animalia* (*nam solent viperae, reguli et scorpiones, caeteraque hujuscemodi fervorem solis declinantia umbras petere*) *intravimus quidem speluncam.* La crainte exprimée dans H est purement subjective, comme on le voit par le contexte ; les fugitifs redoutent qu'il n'y ait des animaux venimeux. Mais l'équivoque du verbe *timere* et la brièveté du latin ont donné aux traducteurs l'occasion de commettre un nouveau contresens.

Enfin, dans G et S, les aventures des deux personnages

(1) G p. 33, 18-34, 2 ; S, Sachau, p. 108 a, 27-30.

se terminent par le retour de Malchus dans son couvent et l'entrée de sa courageuse compagne dans un monastère de vierges. Πρὸ δὲ τῆς ἐπανόδου ἡμῶν συνέβη τὸν ἅγιον ἀββᾶν ἡμῶν κοιμηθῆναι· ταύτην οὖν ὡς συνεργὸν καὶ σύμβουλον ἀγαθῶν πράξεων γενομένην μοι εἰς μοναστήριον παρθένων δέδωκα, κἀγὼ εἰς τὸ μοναστήριον πρὸς τοὺς πνευματικούς μου ἀδελφοὺς... ἐπανῆλθον, πάντα τὰ συμβάντα μοι τῇ ἀδελφότητι ἐξαγορεύσας... (1). On se demande quelle relation peut exister entre οὖν (ܗܘܢܐ dans S) et la phrase qui précède, phrase que rien d'ailleurs ne lie au contexte. Fait surprenant, le début de G (n° I) et de S, où l'écrivain nous apprend dans quelles circonstances il alla visiter le moine Malchus à Maronia, ne dit mot de cette communauté dans laquelle, d'après ces deux rédactions, Malchus est rentré d'une manière définitive sans doute. De plus, si à Maronia, Malchus habite le monastère où il passa ses premières années de vie religieuse, se servirait-il pour le désigner de termes comme ceux-ci : ἔμαθον εἰς τὴν μέσον Χαλκίδος καὶ Βεροίας ἔρημον μοναστήριον εἶναι, καὶ... ἀπῆλθον ἐκεῖ... ? (2). Mieux encore, pour celui qui ne fait que comparer les renseignements fournis par G et S, il est impossible que le monastère où serait prétendûment retourné notre moine soit situé à Maronia, car ce village est à trente milles d'Antioche (3), tandis que le couvent où s'écoula la jeunesse de Malchus est placé par G et S (4) entre Chalcis et Bérœa (5), c'est-à-

(1) G p. 36, 15-20 ; S, Sachau, p. 109 a, 25-30.
(2) G p. 23, 11-13 ; S, Sachau, p. 106 a, 22-24.
(3) G p. 22, 3 ; S, Sachau, p. 105 b, 1.
(4) Dans le passage que nous venons de citer.
(5) A en croire G et S, ce couvent devait être très peu éloigné de Bérœa, car ils font dire à Malchus au sujet de son départ de cette maison : Ταῦτα οὖν λέγοντα αὐτὸν (ἀββᾶν) καταλείψας ἀπὸ Βεροίας εἰς Ἔδεσσαν διὰ τῆς βασιλικῆς ὁδοῦ ἀπηρχόμην (var. ἀπερχόμενος). G p. 25, 8 ; S p. 38, 8-39, 1.

dire à une distance double de la capitale de la Syrie (1). Pour harmoniser des données si disparates, on peut recourir, il est vrai, à une explication désespérée : Malchus aurait quitté une seconde fois ses frères et le récit ne ferait aucune allusion à cette période de sa vie. Mais, franchement, un personnage d'humeur aussi instable ne méritait pas les honneurs d'une biographie. A la lecture du latin : *Et quia jam abbas ille meus dormierat in Domino, ad haec delatus loca me monachis reddo, hanc trado virginibus, diligens eam ut sororem, non tamen ei me credens ut sorori*, qui n'admettra plutôt que cette expression recherchée a été mal comprise par les traducteurs, comme elle le fut plus tard par Baillet et les Centuriateurs de Magdebourg (2) ?

(1) Voir les calculs du P. De Buck dans les *Acta Sanctorum*, Octobris t. IX, p. 62 C et 63 A. En se basant sur les indications du latin *perveni tandem ad eremum Chalcidos quae inter Immam et Beroam magis ad austrum sita est* (nº 2), le P. De Buck démontre, *ibid.*, p. 63 A, que le monastère où habita Malchus ne pouvait pas être situé à Maronia, puisque ces données le placent à 40 ou 45 milles d'Antioche. G et S le placent plus loin encore, car ils ont écrit Chalcis pour Imma : ἔμαθον εἰς τὴν μέσον Χαλκίδος καὶ Βεροίας ἔρημον μοναστήριον εἶναι, et si Imma est distant d'Antioche de 33 milles, Chalcis est à 20 milles d'Imma, à peu près dans la même direction (cf. *Acta SS.*, t. c., p. 62 C).

(2) Cfr. *Acta SS.*, Octobr. t. IX, p. 69 E. Les Centuriateurs, paraphrasant la Vie latine, écrivent à ce sujet : « Ad postremum autem sic ereptum miraculose, in monasterium ex quo prius exierat, rediisse : in eoque reliquae vitae spacium, uxore virgine, in eo quidem quod cum illa inierat matrimonio, mulierum contubernio tradita, solitarium exegisse. Haec in vita Malchi monachi Hieronymus » *Centuria IV*, Basileae, 1562, col. 1304. La même erreur a été commise par M. Zöckler, *Hieronymus*, p. 178, et par M. Grützmacher, *Hieronymus*, p. 156. Pourtant, le sens de la phrase latine est bien clair. Quoiqu'ils habitent tous deux sous le même toit, veut dire S. Jérôme, Malchus mène la vie d'un moine et sa compagne celle d'une vierge. L'incidente *quia jam abbas...*, les verbes *reddo* et *trado* au présent, les mots *diligens eam.....*, le portrait des deux vieillards tracé au début du récit, tout cela rend toute autre interprétation inadmissible. — Il convient aussi de remarquer que la manière dont G et S ont traduit ce passage, est en corrélation avec la suppression, au début du récit, du détail relatif à la vieille femme

Avant de terminer cette longue et fastidieuse comparaison entre les diverses recensions de la Vie de Malchus, qu'il nous soit permis de signaler un passage de Virgile, auquel elles paraissent être toutes trois assez intimement apparentées. Il y a longtemps que Luebeck (1) a mis en lumière les points de contact qui existent entre la description d'une fourmilière qui se lit dans H au n° 8, et les vers 402 à 407 du IVe livre de l'Énéide. Il y a réminiscence, emprunt de mémoire, non emprunt direct, mais la réminiscence est remarquable, car outre la similitude de la construction, certaines expressions de Virgile ont passé textuellement dans le latin de S. Jérôme (2). Il nous semble que le même rapprochement peut se faire avec G et S :

H, n° 8.	*Énéide, IV, 402.*	*G, p. 30, 8.*
aspicio formicarum gregem angusto calle fervere, ferre onera majora quam corpora. Aliae herbarum quaedam semina forcipe oris tra-	ac velut ingentem formicae farris acervum | cum populant hiemis memores tectoque reponunt : | ut nigrum campis agmen prae-	ὁρῶ μυρμήκων φωλεὸν καὶ τούτων πλῆθος διαφόρως μετὰ πολλῆς σπουδῆς ἐργαζόμενον, καὶ διὰ τοιαύτης στενῆς ὁδοῦ πάντας εἰσιόντας καὶ ἐξιόντας

qui habitait dans la demeure de Malchus, et avec cette addition des traducteurs au n° IX : αὐτὴ... παρεκάλει παραλαβεῖν καὶ αὐτὴν καὶ δοῦναι εἰς μοναστήριον (p. 32, 10). C'est un procédé spécial à G et S que le groupement des traits similaires (cfr. plus haut, p. 69-71) et la mise en œuvre d'un même détail en plusieurs endroits du récit (comparer par ex. p. 22, 15-17 à p. 36, 20 — 37, 1 ; p. 35, 4-5 à p. 36, 2 ; p. 33, 11 à p. 34, 13).

(1) *Hieronymus quos noverit scriptores et ex quibus hauserit*, Leipzig, 1872, p. 183.

(2) Inutile de rappeler la vision dans laquelle le Souverain Juge interdit à Jérôme la lecture des auteurs païens. Voir aussi Zöckler, *Hieronymus*, p. 45 sqq., 325 sqq. Quant à Virgile en particulier, citons les paroles de Luebeck, qui a réuni tous les emprunts faits par S. Jérôme aux écrivains profanes : « Nullum autem e poetis Romanorum omnibus Vergilio accuratius novit (Hieronymus), cuius carmina iam illo tempore quo grammaticis studiis operam navavit insigni studio pertractabat et partem memoria videtur tenuisse » *Op. cit.*, p. 5. Cfr. *ibid.*, p. 4 sqq.

hebant, aliae egerebant humum de foveis et aquarum meatus aggeribus excludebant. Illae venturae hiemis memores, ne madefacta humus in herbam horrea verteret, illata semina praecidebant, hae luctu celebri corpora defuncta deportabant. Quodque magis mirum est, in tanto agmine egrediens non obstabat intranti; quin potius si quam vidissent sub fasce et onere concidisse, suppositis humeris adjuvabant.

damque per herbas | convectant calle angusto, pars grandia trudunt | obnixae frumenta umeris, pars agmina cogunt | castigantque moras, opere omnis semita fervet.

καὶ μὴ ἐμποδίζοντας ἀλλήλους. Οἱ μὲν γὰρ αὐτῶν σπέρματα πρὸς τὴν χειμέριον αὐτῶν αὐτάρκη τροφὴν ἐκόμιζον, ἄλλοι ἄλλα τινὰ τοιαῦτα μείζονα τῶν οἰκείων σωμάτων φορτία ἐκόμιζον, ἄλλοι τοῖς μετὰ καμάτου φέρουσιν ἐπαμύνοντες ἑαυτοὺς ὑποτιθέντες ἐβάσταζον, ἄλλοι τοὺς πληγέντας δορυφοροῦντες εἰς τὸν φωλεὸν εἰσέφερον, ἕτεροι δὲ ἔνδοθεν τὰ ἀποτεθέντα αὐτῶν ἐκκομίζοντες λεπτοτάτοις ὁδοῦσι διέκοπτον μήπως τῷ χειμῶνι καθυγρανθέντα καὶ εἰς χλόην μεταβληθέντα λιμῷ τούτους διαφθαρῆναι ποιήσῃ, ἄλλοι γῆν κομίζοντες διὰ τὰς χειμερινὰς τῶν ὑδάτων ἐφόδους τὰς εἰσόδους τῆς φωλέας αὐτῶν περιέφρασσον ἀσφαλῶς.

Est-il croyable que les hagiographes grec et syrien aient connu l'Énéide, nous ne disons pas de manière à pouvoir la transcrire, mais au point d'en être imprégnés ? Le fait serait unique dans l'histoire littéraire. Il y a plus. Certaines expressions employées par S. Jérôme sont nettement virgiliennes. Or, elles sont, non pas supprimées — cela pourrait paraître suspect, — mais, au contraire, amplifiées par les auteurs de G et de S, de telle sorte qu'ils ne peuvent dépendre de Virgile que par l'intermédiaire du rédacteur latin.

Il est suffisamment établi, pensons-nous, que S. Jérôme écrivit le premier la Vie de Malchus. C'est bien le grand Docteur qui pendant un séjour de cinq années en Syrie,

entre 374 et 379, visita le vieil ascète dont lui avait parlé son ami Evagrius, et qui mit brièvement par écrit, quelques années plus tard (1), le curieux récit qu'il tenait de sa bouche. La question se pose maintenant de savoir en quelle langue fut traduite d'abord la rédaction latine. Est-ce en grec ou en syriaque ?

Évidemment, G et S ne sont pas des traductions indépendantes l'une de l'autre. Comme on l'a vu, toujours et dans les moindres détails, elles s'écartent simultanément du texte latin. A priori, il est extrêmement probable que S dérive non pas directement du latin, mais de G. On en acquiert la certitude, lorsqu'on compare entre elles ces deux versions. S a traduit G presque mot pour mot, conservant la construction et parfois même reproduisant les termes de son modèle (2). Çà et là aussi, S est moins fidèle à H que la recension grecque (3). Celle-ci

(1) En 390 ou 391 (voir ci-dessus, p. 4). Nous ne savons pourquoi M. Grützmacher (*Hieronymus*, p. 63 sq.) qualifie de tout-à-fait arbitraire l'opinion de Vallarsi, qui s'était prononcé pour 391, ni pourquoi il se contente (p. 101) de dater la biographie de la période 386-391. Il est certain qu'elle n'a pas été écrite avant 388 ou 389, puisqu'il est question, au nº 1, de l'évêque Evagrius (*papa Evagrius*) et que celui-ci reçut l'épiscopat à la fin de l'année 388 au plus tôt. Voir TILLEMONT, *Mémoires*, t. X, 1705, p. 234.

(2) Ainsi p. 105 b, 1 Sachau, ܡܬܠܝܢ = μιλίων ; 106 a, 7, ܙܝܠܚ = ζεῦξαι ; 106 b, 21, ܦܝܣܘ = πεῖσαι ; 108 a, 28, ܐܣܦܝܕܐ ܕܐܣܦܝܕܐ = ἀσπίδες καὶ ἔχιδναι. Ci-dessus, p. 39, 21, ܣܝܡܐ = σχῆμα ; p. 43, 1, ܦܪܨܘܦܐ = πρόσωπον. Etc.

(3) On en a un exemple dans les deux premiers des textes cités plus haut, p. 72. Voici encore un passage du même genre.

H	G	S
N 10 : *aspicimus duos camelis insidentes venire concitos.* N. 12 : *vidimusque camelos, quos... dromedarios vocant...*	P. 33, 10 : ὁρῶμεν τὸν δεσπότην ἡμῶν μετὰ ἑνὸς συνδούλου ἡμῶν καθημένους εἰς δρομαραίας καμήλους, γυμνὰ τὰ ξίφη κρατοῦντας...	SACHAU, p. 108 a, 17 : *et nous voyons notre maître avec un de nos compagnons d'esclavage assis sur des montures et tenant leurs épées nues...*

est, par conséquent, la première traduction qui fut faite du texte original (1).

IV.

L'auteur de la version grecque.

Tandis que les Latins prenaient aux Grecs une grande partie de leur littérature chrétienne et se la rendaient familière par des traductions, les Grecs étaient assez riches pour pouvoir se passer de la littérature latine chrétienne, qui n'a commencé qu'avec la fin du deuxième siècle. La réflexion est de M. Harnack (2). Si elle vise surtout la période antérieure à Constantin, elle peut s'appliquer encore, dans une très grande mesure, aux

On remarquera qu'ici encore G et S montrent leur dépendance vis-à-vis de H : ils ont réuni quatre détails (S en a effacé un) relatifs aux poursuivants, qui étaient très éloignés l'un de l'autre en latin ; le premier et le dernier, que nous n'avons pas cités, sont perdus dans des propositions incidentes au n° 10 : *Quid putas fuisse nobis animi, quid terroris, cum ante speluncam nec longe starent dominus et conservus... evaginato gladio, nostrum exspectat adventum.*

(1) Rappelons que les copies de la version syriaque se divisent en deux classes, dont l'une formée par le ms. de Berlin, Sachau 302 et le ms du British Museum, Add. 12175, nous a donné le texte dont nous nous sommes servi précédemment. Comme on l'a déjà fait remarquer ci-dessus, p. 21, les leçons divergentes, peu importantes mais assez nombreuses, que présente ce texte, comparé avec les manuscrits plus récents employés par le P. Bedjan, Paris. syr. 317 et British Museum Add. 12174, concordent toujours avec la version grecque et indiquent par conséquent que la première famille a mieux conservé que la seconde le texte syriaque primitif. Au reste, pour établir une classification rigoureuse des manuscrits de la version syriaque, il serait peut-être nécessaire de posséder une collation nouvelle des copies sur lesquelles est basée l'édition du P. Bedjan. On peut se demander, en effet, si les variantes que fournit la publication du savant orientaliste, ne proviennent pas, au moins partiellement, de l'éditeur lui-même plutôt que des manuscrits qu'il a utilisés. — Notons également que l'auteur de la version syriaque a eu sous les yeux un manuscrit grec qui devait contenir plusieurs des leçons et des fautes propres au *Parisinus gr.* 1605. Voir ci-dessous, p. 104.

(2) *Die griechische Uebersetzung des Apologeticus Tertullian's*, Texte und Untersuchungen, t. VIII, 4, 1892, p. 2.

siècles qui suivirent. Le fait qu'elle constate n'est d'ailleurs pas propre à la littérature ecclésiastique seule, il caractérise aussi la littérature profane des deux nations (1). Cette richesse des Grecs en fait de littérature chrétienne, qui tient elle-même au caractère profondément hellénique de l'Église pendant les premiers siècles de son existence et, plus généralement, à l'ancienneté, à la supériorité et à l'immense extension de leur langue et de leur civilisation (2), rend donc parfaitement compte de deux particularités qui ne laissent pas que de surprendre à première vue, lorsqu'on songe que le latin était la langue des Romains devenus les maîtres du monde et que ceux-ci, jusqu'à Justinien, s'employèrent par tous les moyens à l'imposer aux Grecs vaincus (3). Elle explique d'une part pourquoi les écrivains latins les plus considérables, comme S. Jérôme et S. Ambroise, se sont imprégnés des œuvres grecques, S. Jérôme traduisant même plusieurs d'entre elles (4), et pourquoi l'on trouve dans la littérature latine une série ininterrompue de traductions du

(1) Voir, par exemple, L. Lafoscade, *Influence du latin sur le grec*, dans les *Études de philologie néo-grecque publiées par Jean Psichari*, Bibliothèque de l'École des Hautes Études, fasc. 92, 1892, chap. VI, Causes de la résistance du grec.

(2) Civilisation adoptée par les Romains eux-mêmes. Car « Rome n'avait guère à son acquit que les triomphes de la force, la Grèce avait remporté ceux du génie. La nation conquérante n'avait pas d'artiste à opposer à Phidias ou à Praxitèle, et sa littérature tard venue n'était souvent qu'un reflet des chefs d'œuvre de l'esprit grec.... Triomphant en Occident grâce aux qualités qui les protégaient chez eux, les Grecs assuraient le maintien de leur langue par l'extension même qu'ils lui donnaient. Le prestige que la Grèce exerça sur l'imagination romaine fut de bonne heure énorme. Ce prestige eut sur l'extension du grec une influence positive. Tous les Romains surent cette langue ou prétendirent la savoir ». Lafoscade, *op. cit.*, pp. 146 et 151.

(3) Cfr. *ibid.*, p. 83-131.

(4) Voir O. Bardenhewer, *Patrologie*, 1894, pp. 401, 405, 407, 426, 427-28, 431-32, 435, 437, et Grützmacher, *Hieronymus*, § 16 et 18.

grec, depuis les anciennes versions de l'Écriture et des écrits des Pères apostoliques jusqu'à celles que nous devons à Denys le Petit, à Anastase le Bibliothécaire et à bien d'autres encore après eux (1). La richesse de la littérature chrétienne de langue grecque explique d'autre part l'exiguité du nombre d'ouvrages qui ont passé anciennement du latin en grec et justifie l'intérêt que l'on attache aujourd'hui à ces rares manifestations de l'influence du latin — influence peu profonde, mais réelle cependant — sur la langue et la littérature helléniques.

Quelques productions de la littérature ecclésiastique d'Occident, échappant à la loi commune, ont eu en effet dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, les honneurs d'une traduction en langue grecque. Sauf peut-être l'*Apologeticus* de Tertullien que M. Harnack conjecture avoir été traduit avant le milieu du troisième siècle (2), aucune de ces versions ne paraît être antérieure à l'avènement de Constantin. C'est que « l'influence du christianisme dans l'extension du latin s'est exercée en deux sens directement opposés, suivant l'époque où on la considère. Beaucoup plus grec que romain dans ses origines, il ne pouvait lors de son éclosion contribuer à latiniser les peuples. Bien qu'il eût son siège dans la capitale de l'empire, il restait profondément hellénique, isolé qu'il était par les persécutions des empereurs. Avec Constantin et l'édit de Milan (313), la situation se retourne : le culte persécuté se change en religion officielle ; l'église de Rome devient romaine, sa langue reconnue est désormais

(1) Sur les traductions d'écrits de la littérature chrétienne grecque antérieurs à Constantin, voir M. Schanz, *Geschichte der römischen Litteratur*, 2e Hälfte, 3er Theil : *Die Zeit von Hadrian bis auf Constantin*, München, 1896, pp. 394-408.

(2) *Op. cit.*, p. 31-32.

la langue latine. Dès lors surgit une nouvelle classe d'hommes qui doivent la comprendre et la traduire » (1), classe n'ayant jamais constitué d'ailleurs qu'une infime minorité au milieu de la foule considérable des Latins qui connaissaient la langue grecque et en traduisirent, souvent fort bien, les principaux monuments (2).

C'est au début de cette période d'extension de la langue des Romains comme langue de l'Église et des écrivains ecclésiastiques, qu'apparaissent les premiers écrits hagiographiques en latin (3). Ici comme dans la plupart des autres genres, les commencements de la littérature chrétienne d'Occident ont été marqués par une version du grec : la plus ancienne Vie de Saint en latin est une traduction de la célèbre et si populaire biographie de S. Antoine par Athanase d'Alexandrie. Mais déjà, les biographies qui suivent ne sont plus empruntées à une

(1) Lafoscade, *op. cit.*, p. 127.

(2) Les traductions de latin en grec à toutes les époques et dans tous les genres sont étudiées en détail par C. F. Weber, *Dissertatio de latine scriptis quae Graeci veteres in linguam suam transtulerunt*, Cassel, 1852. Des travaux récents permettent d'allonger notablement la liste qu'a dressée cet auteur. Voir, entre autres, les articles de M. Bonnet dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. III (1894), p. 458-469 et les *Analecta Bollandiana*, t. XIV (1895), p. 353-366.

(3) Évidemment, ceci n'est exact que si l'on met à part les écrits de provenance africaine. Depuis la fin du second siècle, l'Église d'Afrique était latinisée : de cette époque datent, comme on sait, les Actes des martyrs Scillitains, ceux des S^tes^ Perpétue et Félicité, et la biographie de S. Cyprien composée par son diacre Pontien (Cfr. G. Krüger, *Geschichte der altchristlichen Litteratur*, 1898, p. 175, 239, 241). En outre, il convient de remarquer qu'en ce qui concerne les Vies de Saints proprement dites, les plus anciennes, tant grecques que latines, sont postérieures à la paix de l'Église (313). La littérature hagiographique antérieure ne comprend que les Actes des martyrs, ce qui s'explique sans peine par les circonstances du temps. Or, sauf les œuvres que nous venons de citer, ces *Acta martyrum* sont d'original grec et à l'époque où la langue latine s'efforce d'avoir le dessus, la première Vie de saint qu'on puisse appeler de ce nom, la biographie de S. Antoine par Athanase, est encore écrite en langue grecque.

littérature étrangère ; elles représentent des travaux originaux, et le premier de la série n'est autre que la Vie de Paul de Thèbes qu'écrivit S. Jérôme, imitant encore çà et là l'œuvre de l'évêque d'Alexandrie, et incité sans doute par l'exemple et le succès de son illustre devancier. Quelques quinze ans plus tard, le même auteur rédige la Vie de Malchus et peu après celle de saint Hilarion. Consacrées à raconter certains épisodes édifiants de l'existence des saints moines, ou à célébrer avec enthousiasme leurs victoires spirituelles, leurs austérités et leurs vertus, ces pieux récits ne devaient pas être moins propres à exciter l'intérêt du public hellénique que la Vie de S. Antoine celui des chrétiens occidentaux. Et si, en effet, cet écrit rencontra de bonne heure un traducteur latin dans la personne d'Evagrius d'Antioche (avant 375), les Vies d'ascètes composées par Jérôme firent tout autant fortune en Orient. Chose bien rare, l'esprit d'indépendance des Grecs vis-à-vis de la littérature latine céda devant leur curiosité, avide de connaître tout ce qui touchait à ces institutions monastiques, si florissantes dans toutes les contrées où l'on parlait leur langue. Chacune des trois biographies eut les honneurs d'une ou même de plusieurs traductions plus ou moins libres, et celles qui sont écrites en syriaque ou en copte remontent indubitablement à une version grecque que nous possédons encore. Ces versions grecques elles-mêmes ne furent pas faites toutes directement sur l'original latin. Tel fut le succès de ces récits que non seulement on les traduisit, mais qu'il se trouva des écrivains qui remanièrent la traduction primitive, sans doute pour l'harmoniser davantage avec leurs goûts personnels ou avec l'esprit et les tendances de leurs contemporains.

Quel est le lettré qui mit en grec la Vie du moine Malchus et les biographies de Paul et d'Hilarion ? A quelle époque appartient-il ? Il nous est malheureusement impossible de répondre d'une manière tout-à-fait satisfaisante à cette question. Tandis que la version latine de la Vie de S. Antoine nous est parvenue sous le nom de son auteur, Evagrius d'Antioche († 393), les traductions grecques des écrits hagiographiques de S. Jérôme sont restées anonymes et leur date approximative nous est également inconnue. Cependant, le grand Docteur a laissé lui-même une notice bien précieuse à cet égard, puisqu'elle constitue le seul témoignage précis que nous ayons sur le traducteur et sur son œuvre. *Sophronius vir adprime eruditus*, Laudes Bethlehem *adhuc puer et nuper* De subversione Serapis *insignem librum conposuit*, « *De virginitate* » *quoque* « *ad Eustochium* » *et* « *Vitam Hilarionis monachi* », *opuscula mea, in Graecum sermonem elegantissime transtulit, Psalterium quoque et Prophetas, quos nos de Hebraeo in Latinum vertimus* (1). Si ce texte pose un problème plein d'intérêt à divers points de vue, il ne peut guère servir à nous en donner la solution. Non seulement la plupart des traductions qu'il signale n'ont pas été retrouvées jusqu'ici, mais de plus, les versions conservées appartiennent à une série toute différente, à part une seule d'entre elles, la Vie d'Hilarion. Ces versions conservées seraient-elles d'un autre auteur que Sophronius ? Ou bien, faut-il regarder comme incomplète la liste dressée dans le *De Viris ?* Ou encore, certaines des traductions exécutées par Sophronius seraient-elles postérieures à la composition de cet ouvrage ? Et la

(1) *De viris inlustribus*, cap. CXXXIV, ed. Richardson p. 55.

Vie grecque d'Hilarion que nous lisons aujourd'hui, est-elle bien celle que S. Jérôme qualifiait de traduction élégante au plus haut point ? Bref, toute la question est de savoir si les traductions qui nous sont parvenues sont l'œuvre du contemporain de S. Jérôme, ou si les versions dont il est l'auteur ont disparu comme tant d'autres écrits des premiers siècles. Sans apporter d'autre preuve que le texte cité plus haut, M. Papadopoulos-Kerameus estime que la recension grecque de la Vie d'Hilarion publiée par lui, est sortie de la plume de Sophronius (1). Rosweyde (2) et le P. De Buck (3), qui ne connaissaient pas ce texte, attribuaient à Sophronius la rédaction de la Vie d'Hilarion qui fait partie du recueil de Syméon Métaphraste (4). Par contre, M. von Gebhardt refuse à cet énigmatique personnage la paternité de la version grecque du *De Viris inlustribus* qu'il a rééditée après Érasme, et les arguments philologiques qu'il fait valoir à l'appui de son opinion paraissent devoir être pris en sérieuse considération (5). En ce qui concerne la traduction de la Vie de Paul de Thèbes, M. Bidez, qui l'a publiée récemment, se borne à poser la question (6). Malheureu-

(1) Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, t. V, 1898, p. 82, note 1. Il est clair que la notice du *De Viris* n'est pas assez explicite pour trancher à elle seule la question : la traduction de Sophronius peut s'être perdue et celle que nous possédons l'avoir remplacée plus tard. Un cas analogue se présente dans l'histoire des versions latines de la Bible.

(2) *Vitae Patrum*, Anvers 1615, p. 86.

(3) *Acta SS.*, Octobris t. IX, p. 17 B.

(4) Voir ci-dessous, Appendice II. La meilleure preuve qu'ils avaient tort, c'est que la recension de Métaphraste n'est qu'un remaniement de la traduction proprement dite.

(5) Von Gebhardt, *Der sogenannte Sophronius*, Texte und Untersuchungen, t. XIV, 1, 1896, p. VIII. Cette opinion est déjà celle de Weber et de quelques auteurs plus anciens, qui jugaient la traduction du *De Viris* indigne de la réputation d'élégance que fait S. Jérôme au travail de Sophronius. Voir Weber, *op. cit.*, II, p. 15.

(6) *Deux versions grecques inédites de la Vie de Paul de Thèbes*, Gand, 1900, p. VIII et XLIII.

sement, tout indice externe fait défaut pour délimiter avec certitude la propriété littéraire de Sophronius, la tradition manuscrite est muette, aucun témoignage de valeur ne se présente, à notre connaissance, dans les textes anciens. Quant à la critique interne, elle n'a guère de prise sur des écrits où le rôle de l'auteur consiste à reproduire, le plus fidèlement possible, la pensée d'autrui. La seule ressource serait de les rapprocher des ouvrages originaux de Sophronius, que S. Jérôme intitule *Laudes Bethlehem* et *De subversione Serapis*, si par une autre fatalité ces écrits ne paraissaient perdus à jamais.

Cependant, le problème intéresse suffisamment l'histoire littéraire et l'étude des traductions du latin en grec pour que nous tâchions, non pas de le résoudre d'une façon complète — on voit qu'avec les ressources actuelles c'est chose impossible — mais de déterminer tout d'abord un de ses éléments les plus importants, sur lequel personne n'a porté l'attention jusqu'ici. Peut-on assigner un auteur commun aux diverses traductions qui sont arrivées jusqu'à nous ? De cette question dépendent évidemment toutes les autres. La méthode pour parvenir ici à quelque résultat est tout indiquée : c'est de comparer l'une à l'autre les quatre versions dans leur manière de rendre l'original hiéronymien.

Voici tout d'abord quelques indications préliminaires sur les écrits qu'il nous faudra étudier (1).

(1) Force nous est de borner notre examen aux versions du *De Viris* et des Vies de Paul, Malchus et Hilarion, bien que, selon toute apparence, ce ne soient pas les seuls écrits de S. Jérôme qui aient été mis en grec. Voir, en effet, Weber, *op. cit.*, IV, p. 62 sq., et D. G. Morin, *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. I (1896), p. 429, note 1. C'est seulement lorsqu'elles auront été publiées qu'on pourra étudier les traductions que signalent vaguement ces travaux, et d'autres que le dépouillement des catalogues de manuscrits mettrait peut-être au jour.

1° La traduction grecque du *De Viris inlustribus* a été publiée pour la première fois par Érasme, d'après un manuscrit qui a été récemment retrouvé, le Codex C. 11 de la bibliothèque de la ville de Zürich, datant du XIII-XIVe siècle. L'archétype de ce manuscrit était certainement écrit en onciale, car plusieurs fautes ne s'expliquent que par la confusion entre des lettres de cette forme. L'ouvrage ne saurait donc être postérieur au VIIIe siècle. Un second *terminus ad quem* est fourni par l'*Epitome* de l'Ὀνοματολόγος d'Hésychius, composé entre 829 et 857 et dont l'auteur a sûrement connu le texte grec du *De Viris*. Quant à l'attribution à Sophronius, elle ne repose que sur une conjecture d'Érasme, inspirée par la lecture du chapitre CXXXIV ; car le manuscrit ne cite pas le nom de l'auteur (1). Selon M. von Gebhardt qui a donné récemment une édition critique du « pseudo-Sophronius », la langue de notre auteur ne peut pas être celle d'un contemporain de S. Jérôme, ni même d'un écrivain du Ve ou du VIe siècle ; elle ne permettrait pas de remonter au delà du VIIe siècle. On peut se demander, croyons-nous, si dans l'état actuel de nos connaissances en fait d'histoire de la langue grecque, il est possible de tirer de constatations de ce genre un critère assuré pour dater à deux siècles près la traduction d'un texte latin.

2° La Vie de Paul de Thèbes a été traduite en grec à une époque certainement peu éloignée de la publication du texte original. Cette version a subi en effet un remaniement cité déjà par un auteur de la fin du VIe siècle,

(1) Voir von Gebhardt, *op. cit.*, p. III-VIII. Les rapports de la traduction du *De Viris* avec l'*Epitome* de l'Ὀνοματολόγος d'Hésychius ont été spécialement étudiés par G. Wentzel, *Die griechische Uebersetzung der viri inlustres des Hieronymus*, Texte und Untersuchungen, t. XIII, 3, 1895.

et qui dérive néanmoins d'une copie très défectueuse de la traduction primitive. De plus, ce remaniement a passé de très bonne heure en syriaque, puisque nous avons conservé de la version syriaque un manuscrit qui a été exécuté au VI-VIIe siècle (1). Toutes ces données justifient la conclusion de M. Bidez, l'éditeur des deux textes grecs, sur la date de composition du plus ancien d'entre eux : « c'est peut-être du vivant de saint Jérôme déjà qu'un traducteur (Sophronios ?) mit le récit en grec » (2). En tout cas, il serait malaisé de le faire descendre plus bas que la fin du Ve siècle (3).

(1) Voir J. Bidez, *op. cit.*, Introduction. M. Nau a signalé, de la version syriaque, un nouveau manuscrit qui daterait du VIe siècle (*Analecta Bollandiana*, t. XX (1901), p. 123).

(2) *Op. cit.*, p. XLIII.

(3) La classification des différentes versions de la Vie de Paul de Thèbes, telle que nous venons de l'esquisser à grands traits, a été établie d'une façon détaillée par M. Bidez dans l'Introduction à l'opuscule cité. Dans le dernier fascicule des *Analecta Bollandiana* (t. XX, 1901, p. 121-157), M. Nau défend longuement une théorie tout opposée, d'après laquelle le texte latin de S. Jérôme serait traduit librement d'une Vie grecque (*b*) écrite en Égypte par un contemporain de S. Athanase, tandis que *a* serait une révision de *b* faite plus tard sur le texte latin par un moine helléniste. Des recherches indépendantes de celles de ces deux savants nous avaient amené au même résultat que M. Bidez, et l'article de M. Nau n'est pas de nature à modifier l'opinion que nous émettions déjà au début de la présente étude (p. 2, note 4 ; voir aussi *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. II, 1901, p. 108-110). Il démontre, au contraire, qu'il n'y a aucune bonne raison de contester la priorité de la recension latine. Quoiqu'en pense M. Nau, les analogies, fort peu importantes du reste, qu'on peut signaler entre certains passages de la Vie d'Antoine et *b*, ainsi qu'entre celui-ci et la Bible, ne prouvent rien, sinon que le rédacteur de *b* connaissait la Vie d'Antoine et le texte grec de l'Écriture ; M. N. a exagéré outre mesure la portée de ces quelques réminiscences : elles n'ont rien qui doivent étonner, quand on songe à l'énorme succès de l'écrit de S. Athanase dans les milieux monastiques, succès qu'atteste à lui seul le nombre des copies de la Vie d'Antoine qui nous sont parvenues. Non moins illusoire est le second argument qu'on apporte contre le latin : « Les passages du texte latin personnels à S. Jérôme ne figurent pas dans *b*, tandis que les passages personnels à l'auteur de *b* figurent modifiés dans le latin ». Il serait plus exact de dire que *b* a supprimé ou abrégé tous les détails qui ne se rapportaient pas directement au sujet principal ; ces détails n'ont

3° L'époque où fut traduite la Vie de Malchus reste plus indéterminée. Deux manuscrits de la version syria-

rien de bien personnel à S. Jérôme, et le seul trait qui le soit vraiment a été conservé par *b* : c'est la prière finale avec le nom de l'auteur : *Obsecro, quicumque haec legis, ut Hieronymi peccatoris memineris, etc.* M. N. ne réussit pas à faire disparaître cette difficulté, qui est capitale contre sa théorie. En réalité, il y a, dans le passage en question, accord presque parfait entre toutes les recensions (latine, grecques *a* et *b*, copte, syriaque), et il n'est pas du tout légitime de conclure, comme M. N., que les finales des mss. et des versions sont indépendantes l'une de l'autre et ont dû, par conséquent, être ajoutées après coup. En outre, il est certain que *b* présente plusieurs défauts, notamment des contresens, qui ne peuvent s'expliquer que par une interprétation fautive du texte *a* : ainsi, p. 15, 19 Bidez, ἐγὼ νεκρός εἰμι et surtout p. 19, 3-8, passage incohérent où l'auteur de *b* s'est complètement fourvoyé. Nous ne pouvons admettre l'explication, fort risquée, que donne M. N. de ces paroles de S. Jérôme : *Igitur quia de Antonio tam gracco quam romano stylo diligenter memoriae traditum est, pauca de Pauli principio et fine scribere disposui : magis quia res omissa erat quam fretus ingenio.* Il est évident que S. Jérôme témoigne par là qu'avant lui on n'a pas encore pris soin d'écrire la Vie de Paul. Ce n'est pas ici le lieu de relever les inexactitudes et les contradictions dont fourmille l'article de M. N. L'auteur a tort, par exemple, de diminuer l'importance du *codex Taurinensis*, en considérant le texte qu'il contient comme un remaniement du XVIe siècle. Le *Vaticanus* 1638, du XIe siècle, est, en effet, très voisin de cette copie et on y trouve également l'importante leçon ἅμα τοιγαροῦν καὶ οἱ μακάριοι μαθηταὶ Ἀντωνίου (p. 2, l. 15 Bidez ; voir Bidez, *op. cit.*, p. XII). La difficulté qu'éprouve M. N. à admettre les intermédiaires *g* et *c* — intermédiaires qu'il appelle à tort remaniements — nous paraît provenir de ce fait qu'il ne possède pas une notion bien claire du *stemma codicum* qu'ont l'habitude de dresser dans une édition critique les philologues de profession : nous le renvoyons au *stemma* des manuscrits de la Vie de S. Théodose établi par M. Krumbacher (*Sitzungsb. der phil. und hist. Classe der k. b. Akad. der Wiss. zu München*, 1892, Heft II, p. 250). Bref, les combinaisons compliquées imaginées par M. N. pour expliquer les rapports des recensions entre elles, exigeraient une démonstration sérieuse qu'on regrette de ne rencontrer nulle part au cours de son étude. Un point, cependant, sur lequel nous nous rallions volontiers aux vues de l'auteur, c'est l'origine égyptienne de *b* : en 1899 déjà, nous avions communiqué à M. Bidez quelques observations dans le même sens. Il serait temps de donner une édition critique du texte latin de S. Jérôme, basée sur un solide classement des manuscrits qui le reproduisent. Un des résultats de ce travail serait de nous faire connaître exactement le caractère de la copie dont s'est servi le traducteur grec : ainsi, celui-ci (p. 28, l. 19 Bidez) a certainement lu *et ego*, au lieu de *ergo* (Migne, *P. L.*, t. XXIII, col. 27, note e) qui, d'après le contexte, est très probablement la bonne leçon (c'est aussi la leçon du *cod. Bruxellensis* 8216, de l'année 819), tandis que *ego* n'est qu'une erreur de substitution qu'on ren-

que appartenant au VII-VIIIe siècle (1), tout le monde admettra que la recension grecque ne peut guère être postérieure au VIe siècle. De plus, l'exemplaire grec dont s'est servi le traducteur syrien contenait déjà quelques-unes des fautes qui déparent le manuscrit B (cod. Paris. 1605) (2). Ainsi, tout au début (Sachau, p. 105 b, 7), le texte syriaque porte : ܡܬܚܙܝܢܐ ܕܒܗ ܡܬܒܪܟ, c'est-à-dire : *je brûlai du désir de le voir et d'être béni par lui*, tout comme B (p. 22, 7) : ἐπεθύμησα ἰδεῖν καὶ εὐλογηθῆναι παρ' αὐτοῦ. V (Vatic. 1660) dit plus brièvement : ἐπεθύμησα ἰδεῖν αὐτόν, et c'est la leçon que paraît autoriser le latin : *qua cupiditate illectus* (n° 1). De même, on trouve ܣܝܒܢܝܐ (Sachau, p. 106 a, 3) = Ἐσιβ(μ)ενίᾳ B p. 22, 19, au lieu de Σεβενίᾳ V ou de *Nisibeni* lat. (n° 2) (3) ; ܥܘܬܪܐ, *richesse* (Sachau, p. 106 a, 16) = πλούτου B p. 23, 6, pour οἴκου P(aris. 1598) V = *domum* lat. (n° 2) ; ܒܛܝܒܘܬܐ ܕܐܠܗܐ, *dans la grâce de Dieu* p. 41, 8 = τὴν χάριν τοῦ Θεοῦ B p. 28, 1, pour τὴν χεῖρα τοῦ Θεοῦ PV = *manum Domini* lat. (n° 6) ; ܦܓܪܗ ܥܪܛܐ, *son corps nu* p. 42, 14 = τὸ ἐκείνης σῶμα γυμνόν B p. 29, 13, pour ἐκείνης γυμνὸν τὸ σῶμα PV = *illius nudum corpus* lat. (n° 7). De l'existence de ces quelques erreurs communes au texte syriaque et à l'archétype de B, on peut inférer avec beaucoup de vraisemblance qu'il s'est écoulé un laps de temps assez considérable entre l'apparition du manuscrit grec original et celle de la copie fautive dont dérive la version syriaque. Par conséquent, la version grecque aura vu le jour encore avant le VIe siècle.

contre fréquemment. Or, cette erreur, reprise dans la traduction grecque, a passé de là dans la recension *b* (κάγώ, p. 29, l. 16 Bidez).

(1) Voir plus haut, p. 4-5.

(2) Voir p. 8 et 19.

(3) Sur les différentes formes de ce nom propre, cfr. ci-dessus, p. 81-83.

4° La version grecque de la Vie d'Hilarion a été publiée en 1898 par M. Papadopoulos-Kerameus (1), d'après le manuscrit 27 de Saint-Sabas de Jérusalem, du XIe siècle. L'éditeur nous apprend (2) qu'il existe encore, à la bibliothèque du monastère τοῦ Διονυσίου au mont Athos, liasse 582, un feuillet contenant un fragment de la même recension grecque, écrit en petites capitales du VIIIe ou du VIIe siècle (3). Mais les citations qu'ont produites de cette version divers écrivains anciens nous autorisent à la faire remonter, avec une pleine certitude, beaucoup plus haut encore. Et tout d'abord, le passage où est racontée la mort d'Hilarion (4) est reproduit en partie, d'une manière assez libre, dans la Vie de S. Jean l'Aumônier (5), composée par Léonce de Naplouse vers le milieu du VIIe siècle (6) ; les paroles d'Hilarion sont mises dans la bouche du patriarche d'Alexandrie (610-619). Le parallèle suivant montrera à l'évidence que l'auteur les a empruntées non pas au texte latin, mais à la traduction grecque, et à la traduction grecque que nous avons sous les yeux.

(1) Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, t. V, p. 82-136.

(2) *Ibid.*, p. 83, en note.

(3) Les quelques variantes sans importance que donne cet antique feuillet sont notées, *ibid.*, p. 100-102, dans l'apparat critique. M. Papadopoulos signale encore, p. 82, note 1, un manuscrit sur papier appartenant au monastère de Sainte-Croix à Samos. On peut y ajouter le *Parisinus* 1540 et le *Vaticanus* 1589, tous deux du XIe siècle. Sans doute serait-il aisé d'allonger cette liste.

(4) Texte latin dans MIGNE, *P. L.*, t. XXIII, col. 52 c. (n° 45) ; texte grec dans PAPADOPOULOS, *op. cit.*, p. 135, l. 8-11. Nous avons collationné avec le ms. 1540 de Paris tous les passages cités ici de la vie grecque d'Hilarion publiée par M. Papadopoulos ; les variantes que présente cette copie seront indiquées en note, chaque fois qu'elles offriront quelque intérêt. Sur le début de la pièce dans ce manuscrit, voir ci-dessous, Appendice I.

(5) H. GELZER, *Leontios' von Neapolis Leben des Heiligen Johannes des Barmherzigen Erzbischofs von Alexandrien*, 1893, p. 82, l. 14-17.

(6) Après 642 et peut-être avant 648. Voir H. GELZER, *ibid.*, p. X, et, du même auteur, *Ein griechischer Volksschriftsteller des 7. Jahrhunderts*, HISTORISCHE ZEITSCHRIFT, Neue Folge, t. XXV (1889), p. 2.

Jérôme, n° 45	*Vie grecque*	*Léonce*
Jamque modicus calor tepebat in pectore, nec praeter sensum quidquam vivi hominis supererat, et tamen apertis oculis loquebatur : Egredere, quid times ? egredere, anima mea, quid dubitas ? Septuaginta prope annis servisti Christo, et mortem times ?	Μέλλων δὲ ἐκλείπειν ὁ μακάριος (1), νήφων ἐν σεμνῇ καταστάσει ἔλεγεν· Ἐκπορεύου, ψυχή· τί φοβῇ ; Ἔξελθε· τί διστάζεις ; Ἑβδομήκοντα ἔτη ἐδούλευσας τῷ Χριστῷ καὶ θάνατον φοβῇ ; Χριστός σε καλεῖ· πορεύου χαίρουσα πρὸς αὐτόν.	... τὸ τοῦ ἁγίου Ἱλαρίωνος λόγιον, ὅτιπερ μέλλων τοῦ βίου ἐξέρχεσθαι ἐδειλίασεν καὶ ἔλεγεν τῇ ἑαυτοῦ ψυχῇ· Ὀγδοήκοντα (2) ἔτη, ὦ ταπεινὴ ψυχή, ἔχεις δουλεύουσα τῷ Χριστῷ καὶ φοβῇ ἐξελθεῖν ; ἔξελθε, φιλάνθρωπός ἐστιν· καὶ ἔλεγεν ἑαυτῷ ὁ πατριάρχης· Ἐὰν ὀγδοήκοντα ἔτη δουλεύσας τῷ Χριστῷ ...

Un premier résultat est donc acquis : notre traduction de la Vie d'Hilarion se lisait déjà au début du VIIe siècle. On peut reculer la date de sa composition de deux siècles encore et affirmer, sans crainte de se tromper, qu'elle est antérieure à l'année 444, c'est-à-dire à l'achèvement de l'*Histoire ecclésiastique* de Sozomène (3). En voici la preuve.

C'est un fait admis par tous les critiques (4) que

(1) *Parisinus* 1540 : ἅγιος.

(2) M. Gelzer, *Leben des Heiligen Johannes*, p. 148, fait au sujet de ce chiffre la remarque suivante : « Da er [Hilarion] im vorangehenden Capitel [de la Vie écrite par S. Jérôme] ein 80 jähriger Greis genannt wird, haben die Erklärer sehr künstlich die 70 Jahre von dem Eintritt in den Mönchsstand oder vom Tage der Taufe an gezählt. AA. SS. m. Oct. T. IX S. 30. Indessen aus dem Paralleltext des Leontios ergibt es sich, dass in den Worten des Hieronymus ein alter Fehler steckt ». Puisque la Vie grecque d'Hilarion est d'accord avec le texte latin, l'explication des Bollandistes nous paraît préférable à la conjecture de M. Gelzer. Léonce n'ayant pas cité textuellement, on peut croire qu'ici aussi il s'est écarté de la biographie ou plutôt qu'il a voulu harmoniser le détail en question avec le début du chapitre précédent : Ἦν δὲ τότε ὁ ἅγιος ὀγδοήκοντα ἐτῶν.

(3) Voir P. Batiffol, *Anciennes littératures chrétiennes*, *La littérature grecque*, 1897, p. 218. L'ouvrage de Sozomène s'arrête à 439 ; c'est pourquoi M. Harnack le date plutôt de l'année 439 environ (*Real-Encyklopädie für protest. Theol. und Kirche*, 2e éd., p. 415).

(4) M. Israël croit, à tort d'ailleurs, que Sozomène a emprunté tout ce qu'il dit d'Hilarion à l'écrit de S. Jérôme, en ajoutant seulement quelques

Sozomène a mis à contribution la Vie d'Hilarion écrite par S. Jérôme, pour rédiger la double notice dans laquelle il a retracé brièvement la carrière du célèbre fondateur du monachisme palestinien (*Hist. eccl.*, III, 14 et V, 10). En même temps, on émettait l'hypothèse — le manque de matériaux interdisait de s'avancer davantage — que l'historien avait emprunté à l'hagiographe par l'intermédiaire de la traduction de Sophronius (1). Que Sozomène n'ait connu que la Vie grecque anonyme, c'est ce qui, en tout cas, paraît indubitable. Le lecteur en jugera s'il compare attentivement les trois textes en question. Nous nous contenterons de lui citer les passages les plus probants.

Jérôme, *n° 2*	*Vie grecque*, *n° 2*	*Sozomène*, *III*, *14*
Hilarion ortus vico Tabatha, qui circiter quinque millia a Gaza urbe Palaestinae ad Austrum situs est ...	Ἱλαρίων ἐγεννήθη ἐν κώμῃ Θαβαθά, ἥτις περίπου πέντε μίλια ἀπὸ τῆς Γαζαίων πόλεως τῆς Παλαιστίνης πρὸς νότον κεῖται ...	Τούτῳ δὲ πατρὶς μὲν ἦν Θαβαθὰ κώμη πρὸς νότον δὲ Γάζης κειμένη ...
n° 3	*n° 3*	*Ibid.*
Audiens autem tunc celebre nomen Antonii, quod per omnes Aegypti populos ferebatur, incensus visendi eius studio, perrexit ad ere-	Ἀκούων δὲ τότε συνεχῶς τὸ ὄνομα τοῦ ἁγίου Ἀντωνίου, ὅπερ διὰ πάντων τῶν δήμων τῆς Αἰγύπτου διεφημίζετο, ἀναφθεὶς τῇ σπουδῇ πρὸς	

détails *imaginés* par lui (*Zeitschr. f. wiss. Theol.*, t. XXIII, p. 132-137). M. Zöckler a réfuté cette opinion, sans contester que l'historien grec ait connu le travail de son prédécesseur : « Wir halten es zwar für möglich, ja für warscheinlich, dass Sozomenos die Vita Hilarionis des Hieronymus bereits gekannt und benutzt hat, denn die von Sophronius gefertigte griechische Uebersetzung, deren er sich bedient haben wird, war der Abfassung des lateinischen Originals auf dem Fusse nachgefolgt und scheint viel gelesen worden zu sein ». *Neue Jahrb. für deutsche Theologie*, t. III, p. 157. La même remarque est formulée déjà par Tillemont, *Mémoires*, t. VII, p. 260.

(1) Tillemont et Zöckler, *loc. cit.*

mum. Et statim ut eum vidit, mutato pristino habitu, duobus fere mensibus juxta eum mansit ...	τὸ θεάσασθαι αὐτόν, παρῆλθεν εἰς τὴν ἔρημον, καὶ ἰδὼν αὐτόν, εὐθέως ἀλλάξας τὸ σχῆμα τὸ πρότερον, δύο μῆνας πλησίον αὐτοῦ ἔμεινεν...	.... Κατὰ θέαν Ἀντωνίου τοῦ μεγάλου μοναχοῦ εἰς τὴν ἔρημον ἦλθε· καὶ συγγενόμενος αὐτῷ παραπλησίως φιλοσοφεῖν ἔγνω.
et parentibus jam defunctis, partem substantiae fratribus, partem pauperibus largitus est, nihil sibi omnino reservans ...	καὶ τῶν γονέων αὐτοῦ τελευτησάντων, μέρος μὲν τῆς οὐσίας τοῖς ἀδελφοῖς δίδωσιν, μέρος δὲ τοῖς πτωχοῖς διανείμας, οὐδὲν ἑαυτῷ τὸ σύνολον ὑπολειπόμενος ...	Καταλαβὼν δὲ τελευτήσαντας τοὺς πατέρας, εἰς τοὺς ἀδελφοὺς καὶ τοὺς δεομένους τὴν οὐσίαν διένειμεν· οὐθὲν δὲ παντάπασι καταλιπὼν ἑαυτῷ ...

En ce qui concerne le passage qui suit, il est utile de rappeler que si Sozomène a emprunté à la biographie, il l'a d'autre part enrichie à l'aide de ses informations personnelles ; au besoin même, il l'a rectifiée (1). Habitué à combiner habilement des relations diverses (2), il a corrigé ici sa source, tout en ne laissant pas que d'en conserver çà et là les termes et l'ordonnance. Les termes et l'ordonnance du latin ? Non pas, car la construction latine diffère notablement de celle de Sozomène ; la disposition de la phrase dans la Vie grecque lui est, au contraire, tout-à-fait parallèle.

Jérôme, nº 9	*Vie grecque, nº 9*	*Sozomène, III, 14*
Exstructa deinceps brevi cellula, quae usque hodie permanet, altitudine pedum quinque, hoc est statura sua	ἐποίησεν ἑαυτῷ σκηνὴν πλάτους ποδῶν τεσσάρων καὶ ὕψους πηχῶν τριῶν (3), τῆς ἡλικίας αὐτοῦ χαμηλοτέ-	Οἴκησις δὲ ἦν αὐτῷ δομάτιον μικρὸν .... εὖρους τε καὶ ὕψους καὶ μήκους τοσοῦτον ὅσον ἑστῶτα μὲν κεκυφέναι

(1) Zöckler, *art. cité*, p. 157-162.

(2) Voir P. Batiffol, *Sozomène et Sabinos*, Byzantinische Zeitschrift, t. VII (1898), p. 265 sqq. ; Harnack, *Real-Encyklopädie für prot. Theol.* ², p. 415 sqq.

(3) *Parisinus* 1540 : ποδῶν πέντε, au lieu de πηχῶν τριῶν.

humiliore, porro longitudine paulo ampliore, quam ejus corpusculum patiebatur ...

ραν, τοῦ δὲ μήκους (1) ὅσον ἂν καθεύδων ἐδύνατο χωρῆσαι.

τὴν κεφαλὴν, κείμενον δὲ τοὺς πόδας συλλέγειν ἐπάναγκες εἶναι.

n° 10

Scripturas quoque sanctas memoriter tenens ...

n° 10

καὶ τῶν ἁγίων Γραφῶν ἐμνημόνευεν ...

καὶ μνήμων καὶ ἐπήβολος ἀκριβὴς τῶν ἱερῶν Γραφῶν ...

n° 46

Hesychius ... corpus ejus furatus est. Quod Majumam deferens ...

n° 46

Ἡσύχιος ... ἐδυνήθη ... κλέψαι τὸ λείψανον τοῦ ἁγίου καὶ ἀπενέγκαι, εἰς δόξαν τῆς Ηαλαιστίνης πάσης, εἰς τὸν Μαϊουμᾶν ...

Ἡσύχας... κλέψας τὸ λείψανον διεκόμισεν εἰς Ηαλαιστίνην ...

n° 37

ibique in quodam deserto agello, lignorum quotidie fascem alligans, imponebat dorso discipuli. Quo in proxima villa venundato, et sibi alimoniam, et his qui forte ad eos veniebant, pauxillulum panis emebant.

n° 37

καὶ καθ' ἑκάστην ἡμέραν συλλέγων ξύλα ἐποίει φορτίον καὶ ἀποφέρων ὁ μαθητὴς αὐτοῦ ἐπώλει αὐτὸ εἰς τὰ πλησίον κείμενα χωρία, κἀκεῖθεν εἶχον τὸν ἄρτον αὐτοί τε καὶ οἱ πρὸς αὐτοὺς παραγινόμενοι. Τούτῳ μὲν οὖν τῷ τρόπῳ κρύπτειν ἑαυτὸν ... ἤθελεν ...

V, 10

Ἔνθα δὴ ξύλα συλλέγων ἐκ τῶν ἐρήμων ὁρῶν, καὶ ἐπὶ τῶν ὤμων φέρων, ἐν τῇ πόλει διεπώλει καὶ ὅσον ἀποζῆν τούτῳ τῷ τρόπῳ τὴν καθημέραν τροφὴν ἐπορίζετο.

n° 39

(Hesychius) duxit itaque eum ad Epidaurum Dalmatiae oppidum.

n° 39

(Ἱλαρίων) ἀπῆλθεν ἐπὶ (2) τὴν Ἐπίδαυρον, πόλιν τῆς Δαλματίας.

(Ἱλαρίων) ἦλθεν εἰς Δαλματίαν.

Ces rapprochements démontrent suffisamment que Sozomène a connu et utilisé la version grecque de la Vie d'Hilarion qui nous est parvenue. Cette version est donc

(1) *Parisinus* 1540 : τὸ δὲ μήκος.
(2) *Parisinus* 1540 : εἰς.

antérieure à la seconde moitié du Ve siècle. D'autre part, on sait déjà que la traduction du *De Viris* n'a pas été faite après le VIIe siècle, et que les Vies de Paul et de Malchus ont passé du latin en grec antérieurement au VIe siècle. La haute antiquité de ces diverses traductions nous autorise à poser la question de l'identité d'auteur. Comparons successivement la Vie grecque de Malchus à chacune des trois autres versions.

1. *La Vie d'Hilarion.*

Si nous nous sommes attaché à déterminer aussi exactement que possible l'époque où fut traduite la Vie d'Hilarion, c'est parce que cette question de date est d'une grande importance pour l'étude de la version grecque de la Vie de Malchus. On ne peut douter, en effet, que les deux traductions aient un auteur commun. Il est relativement facile de fournir la preuve de cette assertion.

On a vu précédemment que le traducteur de la *Vita Malchi* s'est permis des libertés excessives vis-à-vis de l'original. Tantôt il supprime, plus souvent il amplifie, ne se souciant guère de rendre le mot latin par le mot grec équivalent, encore moins de conserver la construction latine. Le caractère saillant de son travail, c'est l'inexactitude. Ce défaut se retrouve à un degré égal dans la Vie grecque d'Hilarion. A part les cinq premiers numéros, sur lesquels nous reviendrons, le texte grec est en désaccord perpétuel, au point de vue de la forme surtout, avec le texte latin. Or, en s'écartant ainsi de son modèle, le traducteur de la Vie de S. Hilarion s'est servi de tous les procédés qu'emploie le traducteur, non moins infidèle, de la Vie de S. Malchus.

1° Les phrases du texte latin devaient paraître souvent décousues aux yeux du rédacteur de la traduction grecque de la Vie de Malchus (que nous appellerons désormais M), puisqu'il les a reliées entre elles, ainsi que les propositions qui les composent, par le moyen d'une incidente ou même d'une phrase entière. Ainsi, p. 26, 10 *hoc fruor solatio quod dominos meos et conservos rarius video. Videbar mihi aliquid habere sancti Jacob :* πρὸς παραμυθίαν... εἶχον ὅτι τῆς δυσσεβοῦς τῶν δεσποτῶν μου καὶ τῶν συνδούλων ὄψεως πρὸς ὀλίγας ἡμέρας ἀπηλλασσόμην. Οὐ μόνον δὲ τοῦτο τὸ μέρος πρὸς παράκλησιν εἶχον, ἀλλὰ καὶ τὸν ἅγιον Ἄβελ καὶ τὸν πατριάρχην Ἰακὼβ κτλ. — 31, 1 *Pulchrum mihi spectaculum dies illa praebuit. Unde recordatus Salomonis....* : ἦν θέαμα θαύματος ἄξιον εὐτάκτως παρὰ τῶν βραχυτάτων γινόμενον. Δι' ὅλης οὖν τῆς ἡμέρας θεωρῶν τούτους καὶ τερπόμενος ἐκ τῶν ἀναγκῶν μου ἔλεγον· Καλῶς ὁ Σολομῶν κτλ. — 32, 18 *cumque pervenissemus ad fluvium... :* Δι' ὅλης δὲ τῆς νυκτὸς ὁδεύσαντες, ἤλθομεν ἐπὶ ποταμόν — 33, 3 *Currimus :* καὶ ἀναστάντες ἐκεῖθεν ἐτρέχομεν — 33, 15 *offertur... specus* : ἀποροῦντες ποῦ φύγωμεν .... περιβλεψάμενοι ἐν αὐτῷ τῷ τόπῳ εὕρομεν σπήλαιον — 34, 19 *Vox per antrum sonat* : μὴ δυνάμενος οὖν ἰδεῖν ἡμᾶς, ἤρξατο φωναῖς καταπλήσσειν ἡμᾶς λέγων — 35, 11 *a fera tenetur :* Ταῦτα δὲ αὐτοῦ λέγοντος, ἀναπηδήσασα ἡ λέαινα καὶ τοῦτον λαλοῦντα διεσπάραξεν — 36, 3 *Sub tali ergo terrore et illa transacta die :* Ἐξελθούσης δὲ τῆς λεαίνης, ἔτι τῷ φόβῳ κρατούμενοι ἐμείναμεν τὴν ἡμέραν ἐκείνην ἐν τῷ σπηλαίῳ — 36, 11 *Inde transmissi ad Sabinianum Mesopotamiae ducem camelorum pretium accepimus :* Ἀπέστειλεν δὲ ἡμᾶς ὁ τριβοῦνος πρὸς Σαβινιανὸν τὸν τότε δοῦκα τῆς Μεσοποταμίας. Κἀκεῖνος ὁμοίως μαθὼν τὰ καθ' ἡμᾶς ἔλαβεν παρ' ἡμῶν τὰς καμήλους δεδωκὼς ἡμῖν τὰς τιμὰς αὐτῶν καὶ ἀπέλυσεν ἡμᾶς

ἀπελθεῖν εἰς τὰ ἴδια μετ' εἰρήνης. Il suffit de parcourir la traduction grecque de la Vie d'Hilarion (que nous désignerons par le sigle H), même d'une façon très superficielle, pour se convaincre que son auteur a relié de la même manière, surtout par des participes, les faits exprimés avec plus de concision par le texte latin. Quelques exemples, entre mille, suffiront à caractériser la méthode du traducteur. P. 91, 16 (1) *Flebant cuncti :* Λεγούσης δὲ αὐτῆς ταῦτα, ἔκλαιον πάντες — 95, 17 *Cui sanctus.. inquit :* Ἰδὼν δὲ αὐτὰ ὁ μακάριος εἶπεν αὐτῷ — 97, 9 *Rogatus ergo a fratribus :* Ἀκούσας δὲ ταῦτα ὁ ἅγιος καὶ πολλὰ παρὰ τῶν ἀδελφῶν παρακληθείς — 99, 27 *Non solum autem in Palaestina.... :* Ταῦτα δὲ ποιοῦντος καὶ διδάσκοντος τοῦ δούλου τοῦ Θεοῦ, οὐ μόνον ἐν τῇ Παλαιστίνῃ κτλ. — 115, 29 *Porro suscepti ab alio monacho, cui Sabas vocabulum est :* Μείνας οὖν παρ' αὐτῷ τὴν ἡμέραν ἐκείνην, τῇ ἕωθεν ἐξελθὼν ἐπορεύετο εἰς τὸ μοναστήριον τοῦ ἀδελφοῦ Σιβᾶ — 116, 8 *Et sanctus.. ait :* ἀκούσας δὲ ταῦτα ὁ ἅγιος εἶπεν αὐτοῖς — 131, 28 *fugit :* ἀπάρας ἐκεῖθεν.. ἦλθεν — 134, 33 *quos omnes adjuravit :* Ἰδὼν δὲ ἑαυτὸν ὁ ἅγιος καλούμενον ὑπὸ τοῦ Κυρίου, ἠξίωσεν αὐτούς. On remarquera la similitude qui existe entre certaines des locutions employées par les deux traducteurs.

2° M a une tendance marquée à donner l'explication des faits simplement énoncés par le latin. Ainsi qu'on l'a déjà fait observer plus haut (2), l'explication est souvent inutile, parce qu'elle se présente d'elle-même à l'esprit du lecteur. C'est ainsi que le traducteur rend l'incidente *et per*

(1) Ces chiffres indiquent la page et la ligne de l'édition de M. Papadopoulos-Kerameus, Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, p. 82 sqq. Nous citons la Vie latine d'Hilarion d'après Migne, *P. L.*, t. XXIII, col. 29-54.

(2) Page 61.

vastam eremum semper ruinam timentes par καὶ ὀξυτάτῳ δρόμῳ διὰ τῆς φοβερᾶς ἐρήμου πορευομένων ἡμῶν, φοβηθέντες μὴ πέσωμεν ἀπὸ τῆς καμήλου (26,1), pour expliquer la crainte des fugitifs. C'est ainsi encore qu'à ces mots : *habeto me martyrem potius quam maritum*, ἔχε με μάρτυρα μᾶλλον ἢ ἄνδρα, le traducteur ajoute : Ἵνα γὰρ μὴ συζευχθῶ γυναικί, τοὺς γονεῖς μου φυγὼν ἐγκατέλειπον (28,9). La même tendance lui fait dire : συνεχῶς εἰς τὰ ὀπίσω ἀποστρεφόμενοι διὰ τὴν τῶν διωκόντων ἡμᾶς ἔμφοβον προσδοκίαν ἢ τὸ μὴ ἐξ ἐκείνων ῥυσθέντας τοῖς ὁμοίοις κακοῖς που περιπεσεῖν (33, 3), alors que le latin porte simplement : *post tergum semper aspicimus*. Pareillement, on lit, p. 34, 13 : ἔστηκεν ἐκδεχόμενος ἡμᾶς ἵνα αὐτόχειρ καθ' ἡμῶν γενόμενος τὴν θηριώδη μανίαν αὐτοῦ ἀναπαύσῃ, pour *nostrum exspectat adventum* ; p. 35, 1 : ὁρῶμεν λέαιναν.. αὐτὸν... ἀποπνίξασαν ἀπενεγκεῖν εἰς τὸν φωλεὸν αὐτῆς· ἦν γὰρ ἔχουσα σκύμνον ἐκεῖ, ce dernier membre de phrase n'ayant pas d'équivalent en latin. Un procédé du même genre, familier à M, c'est d'exprimer les moindres circonstances de l'action, circonstances que S. Jérôme passe sous silence pour se borner aux traits principaux. Au n° 3 par exemple, on lit : *incidit mihi cogitatio ut ad patriam pergerem... Clamare coepit abbas meus diaboli esse tentationem.* Le rédacteur grec, après avoir traduit la première phrase, continue comme suit : Πολιορκούμενος δὲ τούτοις τοῖς λογισμοῖς καθ' ἑκάστην ἡμέραν, ἠναγκάσθην τῷ πνευματικῷ πατρὶ τὴν τοιαύτην τῆς ψυχῆς μου νόσον ἀποκαλύψαι. Ἀκούσας δὲ ὁ ἅγιος ἀββᾶς ἡμῶν λέγει μοι Τέκνον, μὴ ἀκούσῃς μηδὲ θελήσῃς τοῦτο πράξαι· αὕτη διαβολικῆς κακοτεχνίας ἐστὶν παγίς (p. 24, 3).

H amplifie par des moyens identiques la biographie originale d'Hilarion. Il explique : ainsi, lorsqu'une femme stérile court implorer le saint, le texte latin rapporte qu'elle lui crie : *Quid avertis oculos ? quid rogantem fugis ?*,

tandis que le texte grec, p. 89, 29, fait précéder ces mots de la remarque suivante : ὁ δὲ ἰδὼν αὐτὴν ἔφυγεν ἀπ' αὐτῆς· οὐδέπω γὰρ, ἀφ' οὗ ἀπετάξατο, ἐλαλήκει γυναικί, ἢ ὅλως ἐληλύθει πρὸς αὐτὸν γυνή. Plus loin, S. Jérôme raconte que les moines palestiniens suivaient en foule Hilarion et visitaient avec lui les monastères, *habentes viaticum suum* ; la raison pour laquelle ils se munissent de vivres est facile à deviner, aussi est-elle indiquée en toutes lettres par le texte grec, p. 113, 20 : ἵνα μὴ κόπον παρέχωσι πρὸς οὓς παραγίνονται ἀδελφούς, τὰς χρείας αὐτῶν ἀπὸ τῶν μοναστηρίων ἀπεκομίζοντο. Au n° 46, il est question de la tentative hardie du disciple d'Hilarion, Hésychius, pour transporter le corps saint de Chypre en Palestine. Hésychius est forcé tout d'abord de dissimuler ses projets, *ut diligentis custodiae suspicionem accolis tolleret*. Seul, le texte grec indique explicitement, p. 135, 19, ce qui devait inspirer de la défiance aux habitants de l'île : τὸ δὲ λείψανον ... οἱ Κύπριοι ἐφύλασσον, δεδιότες μήπως κλέψωσιν αὐτὸν οἱ ἀπὸ τῆς Παλαιστίνης παραγινόμενοι μαθηταὶ αὐτοῦ.

H complète l'original : les passages où il supplée au silence de son modèle, sont innombrables. Nous avons étudié une quarantaine d'additions de ce genre, qui toutes sont dans le ton des développements qu'introduit le traducteur grec de la Vie de Malchus. Pour ne pas trop allonger, nous nous contenterons de citer un seul exemple. Il est emprunté à cette histoire de la femme stérile dont il vient d'être question : le saint promet la guérison et le texte latin ajoute : *euntemque (mulierem) lacrymis prosecutus, exacto anno vidit cum filio*. Cette phrase devient en grec, p. 90, 9 : Ὑπέστρεψεν οὖν ἡ γυνὴ χαίρουσα πρὸς τὸν ἄνδρα αὐτῆς, καὶ ἐν γαστρὶ λαβοῦσα ἔτεκεν υἱόν, καὶ πληρωθέντος τοῦ ἐνιαυτοῦ ἤγαγεν αὐτὸν πρὸς τὸν ἅγιον εὐχαριστοῦσα τῷ Κυρίῳ. Ἰδὼν δὲ τὸ παιδίον ὁ ἅγιος εὐλόγησεν αὐτὸ καὶ τὸν πατέρα αὐτοῦ καὶ τὴν μητέρα,

καὶ ὑπέστρεψαν εἰς τὸν οἶκον αὐτῶν, εὐλογοῦντες τὸν Θεόν (1). Toutes les autres ajoutes sont faites sur le même plan.

3° Dans une autre série, non moins considérable, d'additions, l'auteur de la Vie grecque d'Hilarion s'est proposé de faire mieux ressortir que le texte latin, l'importance du rôle d'Hilarion (2), son enseignement ascétique, son influence sur le peuple et les moines, son crédit auprès de Dieu. L'histoire de l'ascète palestinien a donc été développée par le traducteur dans le même sens que la Vie de Malchus (3) : on constate à la première lecture que les deux versions visent à glorifier le héros en même temps qu'à édifier le lecteur, dans une plus large mesure que le texte original. Ainsi, d'après le texte grec, Malchus et sa compagne implorent la bénédiction divine, rendent plusieurs fois grâces à Dieu pour un bienfait qu'ils en ont reçu (4) ; dans H, tantôt c'est Hilarion lui-même, tantôt ce sont les malheureux secourus ou les malades guéris par son intercession qui prient, qui remercient et qui louent le Seigneur (5). Là, ce sont les moines qui se réjouissent du progrès de Malchus dans la vie ascétique (6), ici c'est Hilarion qui éprouve le même sentiment à l'égard de ses disciples (7). M met en relief les obligations monastiques de pauvreté, d'obéissance et de chasteté (8), H contient un interminable discours d'Hilarion

(1) Le *Parisinus* 1540 porte : ... εὐλόγησεν αὐτὸ καὶ τὴν μητέρα αὐτοῦ καὶ ὑπέστρεψεν εἰς τὸν οἶκον αὐτῆς εὐλογοῦσα τὸν Κύριον.

(2) On remarquera spécialement les passages suivants : p. 113, 11-17 ; 127, 14-19 ; 128, 10-12 ; 129, 19-33 ; 130, 16-131, 6.

(3) Voir ci-dessus, p. 73-80.

(4) Voir p. 79.

(5) Cfr. H, p. 87, 10 ; 90, 8, 11, 14 ; 92, 1, 26-28 ; 94, 1-12 ; 95, 9-13, 15-16 ; 96, 10-13 ; 97, 26-28 ; 101, 16-20 ; 119, 30-32 ; 120, 7 ; 123, 9-14 ; 131, 10-17 ; 134, 7-9 ; 135, 12 ; 136, 5-6, etc.

(6) Voir plus haut, p. 76.

(7) H, p. 103, 9-10.

(8) Voir p. 74-80.

à ses moines sur les mêmes vertus (1), discours émaillé de nombreux passages de l'Écriture, dont trois sont précisément cités par M à l'appui d'une thèse identique (2). D'après M, les maux qu'a soufferts Malchus ont été permis par Dieu (3) ; selon H, le démon s'efforce de nuire à l'homme dans sa personne et ses biens, et jusque dans ses troupeaux « si le Seigneur le lui permet ; car sans la permission du Seigneur, le démon n'a aucun pouvoir sur l'animal privé de raison » (4). Et ce rôle du démon, H l'a grossi en maint endroit (5), comme nous avons vu qu'il a été grossi par l'auteur de la Vie grecque de Malchus (6).

4° Il a été constaté plus haut (7) que M substitue fréquemment le discours direct au discours indirect du texte latin, ou qu'il l'introduit là où aucun discours ne se lisait dans l'original. Ce procédé est si cher au rédacteur de H qu'il ne l'emploie pas moins de quarante fois. Particularité non moins frappante, l'auteur de H, tout comme celui de M (8), groupe volontiers les traits similaires qui sont éloignés l'un de l'autre en latin (9), et à l'imitation de M (10), il aime à rappeler au moment qui lui paraît opportun, de menus faits énoncés antérieurement (11).

(1) H, p. 103, 12-113, 7. Ce discours est certainement du même auteur que le reste de la traduction ; voir ci-dessous, p. 121, note 1.

(2) M, p. 24, 12-14 ; 37, 6-7 ; 38, 2-5 : H, p. 104, 23-24 ; 111, 19 ; 111, 24-29.

(3) M, p. 22, 15 ; 36, 21-37, 1.

(4) H, p. 102, 19-23. Cfr. aussi H, p. 99, 18-19.

(5) H, p. 94, 3-4 ; 91, 32-95, 3 ; 96, 27 ; 98, 6-7 ; 99, 17-26 ; 101, 26-28 ; 105, 2-7 ; 114, 22-23 ; 132, 24-28 ; 133, 5-12.

(6) Voir ci-dessus, p. 76.

(7) Pages 68-69.

(8) Voir p. 69-71.

(9) H, p. 88, 19-23 ; 92, 15-19 ; 134, 12-17.

(10) Voir p. 89, note 2.

(11) Nous ne pouvons citer tous ces textes ; que l'on veuille bien comparer

5° Les deux traducteurs sont d'égale force dans la connaissance de la langue latine. Si M a omis quelques passages dont la traduction lui était malaisée (1), H a supprimé deux ou trois phrases d'interprétation difficile pour tout autre qu'un Latin. Voici, par exemple, une allusion aux usages romains qui n'a pas d'équivalent en grec : *Hoc* [*Circenses equos nutrire*] *siquidem in Romanis urbibus jam inde servabatur a Romulo, ut propter felicem Sabinarum raptum, Conso, quasi consiliorum Deo, quadrigae septeno currant circumitu* (n° 20) (2). Quant aux contresens, ils sont également nombreux dans les deux versions ; parfois même, ils sont de même nature. Ainsi, lorsque M traduit *Nisibeni agelli* par κώμῃ λεγομένῃ Νισιβενίᾳ (3), il prend un adjectif pour un substantif ; H commet une erreur semblable en rendant *Bactrum camelum* par κάμηλον λεγομένην βάκτρωνα (p. 101, 28) (4). Lorsque M considère *an* comme une particule conditionnelle (5), il ignore la signification d'un mot ; H fait preuve de la même ignorance, quand il voit des noms propres

H, p. 88, 12-13 à 85, 26 ; 88, 19-23 à 85, 29 et 86, 17 ; 89, 10-11 à 85, 27-28 ; 113, 9-11 à 103, 7-10 ; 117, 31 à 118, 30 ; 122, 20 à 120, 14 ; 124, 14-16 au n° 30 ; 130, 27-28 à 131, 20-21, etc.

(1) Voir p. 71-73.

(2) Sont encore omis : au n° 19, *Etenim littus — aspectum ;* au n° 21, *Noluit autem sanctus — fidem ;* au n° 22, *rutilus coma — Francia vocatur ;* au n° 43, *Nihil aeque per circumitum — desiderabat ;* au n° 45, *jamque modicus — oculis.*

(3) Voir ci-dessus, p. 81-83.

(4) Dans le *Parisinus* 1540, il y a : κάμηλον τῶν λεγομένων βάκτρων.

(5) Voir p. 85-86. La conjonction *an* se rencontre trois fois dans la Vie d'Hilarion (n°s 8, 28 et 40). Chose curieuse, H ne l'a traduite qu'une seule fois (p. 117, 11) et par εἰ, dans une interrogation indirecte où la langue grecque admet l'emploi de cette particule. L'un des deux autres cas est une interrogation disjonctive : *Quid enim interest utrum... an* (n° 40), où *an* ne pouvait se traduire par un simple εἰ. Tout comme M, H paraît considérer *an* comme une particule qui équivaudrait exactement à εἰ. Par contre, on ne peut contester, comme nous l'avons fait plus haut, p. 83, note 1, que le traducteur connaissait le sens d'*agellus*, qu'il traduit par κῆπος (H, p. 117, 8) et par ἀγρός (H, p. 129, 7).

dans les termes *classem* (Κλάσσαν 126, 7) (1), *brevi lembo* (Βρεβίλιμβον 131, 29) (2) et *schedula* (Σκινδουλᾷ 115, 10).

6° Le vocabulaire des deux versions n'est pas d'une richesse extrême. Dans une seule phrase (30, 12-19), M va jusqu'à répéter quatre fois le verbe κομίζω, pour traduire les mots latins *trahebant*, *egerebant*, *illata* ; dans une seule phrase aussi (121, 17-20), H emploie quatre fois le substantif τόπος comme équivalent de *stratu*, *cubile* et *cellula*. Les mêmes expressions reviennent fréquemment sous la plume des traducteurs, et c'est même cette ressemblance entre les deux versions au point de vue du style, qui nous fournira le plus sûr critère dans la question que nous examinons. Voici en effet une série de rapprochements qui ne laissera, croyons-nous, aucun doute sur l'identité d'auteur :

H p. 86, 22 τῇ ὑπερβολῇ τῶν νηστειῶν ; 89, 32 δι' ὑπερβολὴν θλίψεως ; 90, 25 τὴν ὑπερβολὴν τῆς.. συμφορᾶς ; 98, 8 τῇ ὑπερβολῇ τῆς.. συμμαχίας ; 124, 2 καθ' ὑπερβολὴν τιμῶντας ; 127, 32 καθ' ὑπερβολὴν ὠγκωμένος ; 128, 31 καθ' ὑπερβολὴν.. κλαίοντα ; 129, 13 καθ' ὑπερβολὴν μέγας : M p. 33, 2 ἄνυδρος.. καθ' ὑπερβολήν ; 33, 12 τῆς ὑπερβολῆς τοῦ φόβου ; 34, 10 τῇ τοῦ φόβου ὑπερβολῇ — H p. 86, 29 τῶν δαιμόνων εἰσὶν αἱ μεθοδεῖαι (*daemonum ludibria*) ; 87, 14 ὁ ἐχθρὸς.. ἑτέραις μεθοδείαις πειράζειν αὐτὸν ἐπεχείρει ; 88, 1 ταύταις ταῖς μεθοδείαις τοῦ ἐχθροῦ ; 103, 11 τὰς.. τοῦ ἐχθροῦ μεθοδείας, même expression encore

(1) L'édition de M. Papadopoulos porte Βλάσσαν, mais la confusion entre β et κ est, comme on sait, des plus faciles et des plus fréquentes dans les manuscrits en minuscule. La version slave (voir Papadopoulos, *op. cit*, p. 422) et les recensions grecques dérivées ont d'ailleurs Κλάσσαν ou Κλάσαν (qui est la leçon du *Coislinianus* 110, f. 102v). Dans le *Parisinus* 1540 il y a aussi : Κλάσσαν.

(2) *Parisinus* 1540 : Βερβίλιμπον. La recension de Métaphraste porte *Berbilimnon*, le panégyrique de Néophyte le Reclus : Βερβήλειμμον, le *Coislinianus* 110 : Βερβήλιμβον. Voir *Acta SS.*, Octobris t. IX, p. 59 A, 53 E.

p. 107, 28 et 112, 29 : M p. 24, 8 ταύτῃ τῇ μεθοδείᾳ.. ἀπώλεσεν ὁ ἐχθρός ; 38, 5 κατὰ πασῶν τῶν τοῦ διαβόλου μεθοδειῶν — H p. 94, 29 τῇ τοῦ Κυρίου δυνάμει ; de même p. 130, 18 ; 131, 6 et 27 ; 133, 9 : M p. 37, 13 τῇ τοῦ Κυρίου δυνάμει φυλασσόμενος — H p. 87, 8 Κύριε βοήθει μοι ; 112, 30 διὰ τῆς τοῦ Κυρίου βοηθείας ; trois fois on rencontre l'expression ἡ βοήθεια τοῦ Θεοῦ et une fois ἡ βοήθεια τοῦ Χριστοῦ : M p. 33, 15 κατὰ πρόνοιαν τοῦ.. τῶν ἀβοηθήτων βοηθείας Κυρίου ; 34, 3 ἐὰν βοηθήσῃ τῇ ταπεινώσει ἡμῶν ὁ Κύριος (*si juvat Dominus miseros*) — H emploie très fréquemment la locution δοξάζειν τὸν Θεόν ou Κύριον ; notons spécialement 92, 1 χαίροντες ἐδόξαζον τὸν Κύριον καὶ εὐχαριστοῦντες τῷ ἁγίῳ ; 95, 15 ἔχαιρεν καὶ ἐδόξαζε τὸν Κύριον ; 96, 11 ἐδόξαζον τὸν Θεὸν ἐπὶ τοῖς γινομένοις θαυμασίοις : à rapprocher de M p. 35, 6 μετὰ χαρᾶς πολλῆς τὸν Κύριον ἐδοξάσαμεν ; 35, 20 δοξάσωμεν τὸν Θεὸν ἡμῶν εὐχαριστοῦντες αὐτῷ ; 35, 12 ἐπὶ τούτοις τοῖς.. τοῦ Κυρίου θαυμασίοις ὑμνοῦντες τὴν δόξαν αὐτοῦ — H p. 89, 25 ἡ ἐν Θεῷ αὐτοῦ πολιτεία ; 104, 5 ἡ δὲ τῶν μοναχῶν πολιτεία ; 108, 5 τούτων οὖν τὴν πολιτείαν μιμήσασθαι ὀφείλομεν : M p. 23, 14 κατὰ τὴν ἔνθεον ἐκείνων πολιτείαν ; p. 22, 9 περὶ τῆς πολιτείας τῶν μοναχῶν ; 31, 17 ἵνα τὴν ἐν ταῖς πράξεσι τῶν ἁγίων μιμήσωνται πολιτείαν — H p. 90, 13 ὑπέστρεψαν εἰς τὸν οἶκον αὐτῶν ; 94, 5 ὑπέστρεψεν εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ ; 90, 9 ὑπέστρεψεν οὖν ἡ γυνὴ χαίρουσα : M p. 23, 20 ὑπόστρεψον εἰς τὸν οἶκόν σου (*ut ad patriam pergerem*) ; 30, 1 χαίρων ὑπέστρεφεν — H p. 91, 2 ἰδοῦσα δὲ αὐτὸν ἔπεσε πρὸς τοὺς πόδας αὐτοῦ κλαίουσα καὶ λέγουσα· Ὁρκίζω σε τὸν Κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν καὶ τὸν τίμιον καὶ ἔνδοξον σταυρὸν αὐτοῦ ὥστε... ἵνα... (*Ad quem cum pervenisset : Precor te, ait, per Jesum clementissimum Deum nostrum : obtestor per crucem eius et sanguinem ut...*) : M p. 28, 11 Ἰδοῦσα δὲ ἡ γυνὴ ἐν τῇ σκοτίᾳ τὴν μάχαιραν λάμπουσαν προσέπεσεν εἰς τοὺς πόδας μου λέγουσα· Ὁρκίζω σε Ἰησοῦν Χριστὸν τὸν Κύριον τῆς δόξης ἵνα... (*Tunc illa*

pedibus meis provoluta : Precor te, inquit, per Jesum Christum et per huius horae necessitatem adjuro ne...) — H p. 93, 1 μόνον κινουμένης τῆς γλώσσης αὐτοῦ (*cum solam linguam moveret ad preces*) ; 123, 4 μήτε τὰς γλώσσας αὐτῶν ἰσχύοντες κινῆσαι : M p. 34, 8 τοιούτῳ φόβῳ συνεσχέθημεν ὡς μὴ ἰσχύειν τὰς γλώσσας ἡμῶν εἰς λαλιὰν κινῆσαι (*mutire non audeo*) — H p. 100, 11 ὑπήντησαν δὲ αὐτῷ.. μετὰ πάσης σπουδῆς (*cum ingenti honore et comitatu*) ; 114, 3 μετὰ πολλῆς σπουδῆς.. παρεγίνετο (*quantum autem fuerit in eo studii..*) ; 118, 24 μετὰ πολλῆς σπουδῆς παρεγίνοντο ; 122, 12 μετὰ πολλῆς σπουδῆς διερευνῶν : M p. 27, 2 μετὰ πάσης σπουδῆς ἐφύλαττον τὰ πρόβατα ; 30, 9 μετὰ πολλῆς σπουδῆς ἐργαζόμενον (*fervere*) — H p. 103, 9 ἔχαιρεν ἐπὶ τῇ ἐν Χριστῷ προκοπῇ αὐτῶν ; 113, 19 πάντες οὖν οἱ ἀδελφοὶ χαίροντες : M p. 23, 17 τῶν ἀδελφῶν πάντων χαιρόντων ἐπὶ τῇ προκοπῇ τῆς σεμνῆς μου πολιτείας — H p. 105, 5 καρτέρησον διὰ τῆς ὑπομονῆς, τὴν τοῦ Χριστοῦ βοήθειαν ἀναμένων ; 112, 16 τὴν ἐπιθυμίαν σου διὰ τῆς ὑπομονῆς νίκησον : M p. 28, 1 εἰ γὰρ ἐνίκησας διὰ τῆς ὑπομονῆς, τὴν χεῖρα τοῦ Θεοῦ εἰς ἀντίληψιν ἀναμείνας ἂν ἔσχες (le sens du latin a été détourné ; voir ci-dessus p. 85-86) — H p. 107, 9 ἀδελφοὶ διὰ τῶν ἀγαθῶν πράξεων γίνεσθε : M p. 36, 16 σύμβουλον ἀγαθῶν πράξεων γενομένην — H p. 107, 10 τὴν σάρκα ὑμῶν παρθένον, ἁγνὴν τῷ.. Χριστῷ φυλάσσοντες ; 111, 24 ταξάμενος τὴν ἑαυτοῦ σάρκα παρθένον ἁγνὴν τηρεῖν τῷ Κυρίῳ ; 112, 22 ὁ καθαρὸν καὶ ἀμόλυντον χιτῶνα τῆς παρθενείας τῷ Χριστῷ φυλάξας : M p. 28, 16 τὴν σωφροσύνην σπουδάζειν τηρεῖν τῷ Χριστῷ ; 37, 12 ὁ τὴν σωφροσύνην τῆς παρθενίας ἁγνὴν καὶ ἄχραντον τῷ Χριστῷ ἕως τέλους φυλάξας — H p. 107, 28 σπουδάσατε... τελειῶσαι ἀμέμπτως τὴν εἰς τὸν Θεὸν ὁμολογίαν ; 113, 5 οἱ κατὰ τὰς ἐντολὰς τοῦ Θεοῦ σπουδάζοντες ἀμέμπτως.. ἀρέσκουσι τῷ Θεῷ ἑαυτοὺς φυλάσσειν : M p. 31, 13 τρόπον.. φυλάσσειν ἀμέμπτως σπουδάζουσιν ; on rencontre p. 37, 5 l'expression τῶν ἐντολῶν τοῦ Θεοῦ si fréquente dans H — H p. 113, 7

τούτοις οὖν τοῖς λόγοις τὸ πλῆθος τῶν ἀδελφῶν στηρίξας ὁ ἅγιος κατέπαυσε τὸν λόγον ; 113, 24 τῷ λόγῳ τῆς διδασκαλίας αὐτοῦ τρεφόμενοι : M p. 22, 10 πάνυ δέ μου ἐπὶ τοῖς ὁσίοις λόγοις τῆς διδασκαλίας αὐτοῦ χαίροντος, ἠξίουν αὐτὸν τούτοις τοῖς λόγοις ἐπιπλεῖον στηρίξαι με — H p. 119, 8 συντρίβετέ μου τὴν καρδίαν : M p. 32, 5 συντρίψας μου τὴν καρδίαν — H p. 130, 20 ἴσμεν τὴν φιλάνθρωπον τοῦ Θεοῦ χάριν ἐνταῦθά σε ὁδηγήσασαν : M p. 22, 13 διηγήσομαι τὴν φιλάνθρωπον χάριν τοῦ.. Θεοῦ — H p. 135, 29 μετὰ ἀγῶνος καὶ φόβου πολλοῦ : M p. 33, 8 φόβῳ δὲ πολλῷ καὶ ἀγῶνι. Il serait aisé d'allonger considérablement cette série de rapprochements.

De tout ce qui précède, il résulte à l'évidence que les traductions grecques des Vies de Malchus et d'Hilarion remontent à un seul et même auteur, qui leur a imprimé un cachet tout particulier. Les traits caractéristiques qui leur sont communs, ont été relevés dans toutes les parties des deux versions (1), si l'on en excepte toutefois, avons-nous dit déjà, le début de la Vie d'Hilarion, où le texte grec suit de très près le texte latin. Pour ne pas embarrasser l'exposition par des questions secondaires, nous réserverons à un appendice l'étude des problèmes assez obscurs que soulève l'examen de cette portion de la biographie (2).

2. *La Vie de Paul de Thèbes.*

On est tout naturellement tenté d'attribuer la si ancienne version grecque de la Vie de Paul de Thèbes (3) au même

(1) Y compris le long discours qui se lit dans H, p. 103-113. Dans un compte-rendu de la publication de H par M. Papadopoulos, on a émis l'opinion que ce hors-d'œuvre ne se trouvait pas dans l'original de la version grecque, mais avait été ajouté par quelque transcripteur (*Anal. Boll.*, t. XVIII (1899), p. 179). Nous croyons qu'il offre trop d'analogies avec le reste de l'ouvrage pour qu'on puisse y voir une interpolation.

(2) Voir Appendice I.

(3) Éditée par J. Bidez, *Deux versions grecques inédites de la Vie de Paul de Thèbes*, p. 1-32.

auteur que les traductions des Vies de Malchus et d'Hilarion. L'hypothèse serait séduisante, mais une étude quelque peu attentive des particularités philologiques de ces divers textes ne permet pas de songer un seul instant à semblable trilogie. Certes, il ne faudrait pas, en guise de démonstration, s'appuyer sur ce fait que la traduction de la Vie de Paul suit le texte latin de beaucoup plus près que les deux autres versions, car le début de la Vie grecque d'Hilarion est traduit littéralement du latin (1). Mais un point important, qui fournit un argument négatif, c'est que l'auteur de la Vie grecque de Paul de Thèbes, dans les passages assez peu nombreux où il s'écarte de l'original, n'emploie aucun des procédés, aucune des locutions caractéristiques dont fait usage le traducteur des biographies de Malchus et d'Hilarion. Lorsqu'il s'éloigne du texte latin, « c'est par ignorance, par négligence, ou par maladresse » (2), jamais par tendance ou par esprit de liberté. Et de fait, il devait avoir, de la langue latine, une connaissance beaucoup plus superficielle encore que son confrère (3), car les moindres difficultés l'arrêtent : « quand la traduction demanderait, pour rester exacte, quelque effort ou quelque habileté, elle devient fautive et s'écarte du texte » (4). Tantôt, en effet, son auteur commet un contresens — et les erreurs de cette nature sont beaucoup plus nombreuses et moins excusables encore que dans les deux autres versions, — tantôt il omet simplement l'expression ou le passage difficile, et ces suppressions sont également beaucoup plus fréquentes et

(1) Cfr. ci-dessous, Appendice I.
(2) Bidez, *op. cit.*, p. VII.
(3) Voir plus haut, p. 71-73, 81-89, 117-118.
(4) Bidez, *loc. cit.*

moins justifiables que dans les Vies grecques de Malchus et d'Hilarion. Le passage où S. Jérôme a dépeint la caverne qu'habitait Paul de Thèbes fournit, de ces omissions, un exemple intéressant et d'autant plus instructif, qu'une description analogue a été tracée par l'auteur latin dans la Vie d'Hilarion :

Vie de Paul, nº 5 (1).

Reperit saxeum montem, ad cuius radices haud grandis spelunca lapide claudebatur. Quo remoto (ut est cupiditas hominum occulta cognoscere), avidius explorans, animadvertit intus grande vestibulum, quod aperto desuper coelo, patulis diffusa ramis vetus palma contexerat, fontem lucidissimum ostendens : cuius rivum tantummodo foras erumpentem, statim modico foramine, eadem quae genuerat, aquas terra sorbebat.

εὗρεν πετρῶδες ὄρος, ἐν ᾧ σπήλαιον ἦν βραχυτάτῳ (!) λίθῳ περικλειόμενον· ὃν ἀποκυλίσας κατὰ τὸ περίεργον τῶν ἀνθρώπων ἀκορέστως τὰ ἐνδοτάτω περιειργάζετο. Καὶ δὴ ὁρᾶ ἔνδον πηγὴν καθαρωτάτην σφόδρα.

Vie d'Hilarion, nº 31 (2).

Saxeus et sublimis mons per mille circiter passus, ad radices suas aquas exprimit, quarum alias arenae ebibunt, aliae ad inferiora delapsae, paulatim rivum efficiunt; super quem ex utraque ripa palmae innumerabiles multum loco et amoenitatis et commodi tribuunt.

Ὄρος ἦν ὑψηλὸν καὶ πάνυ τραχύ, ἐπὶ μίλιον ἓν ἔχον τὸ μῆκος· ὑποκάτω (3) δὲ τοῦ ὄρους ἐν τῷ τόπῳ ἐν ᾧ τὸ μοναστήριον εἶχεν, ἀναβρύει ὕδατα καθαρά, ἃ μὲν αὐτῶν εἰς ἄμμον λήγοντα, ἃ δὲ προβαίνοντα κατὰ βραχὺ εἰς γῆν χωροῦσιν· ἡ δὲ τῶν λοιπῶν ὑδάτων ἔκροια ποιεῖ χειμάρρουν, καὶ ἐξ ἀμφοτέρων τῶν μερῶν εἰς τὰς ὄχθας τοῦ χειμάρρου στήκουσι φοίνικες πολλοί, καρπὸν καλὸν καὶ πολὺν φέροντες, καὶ πανταχόθεν κατασκιάζοντες πάνυ τερπνὸν τὸν τόπον ποιοῦσι.

(1) Migne, *P. L.*, t. XXIII, col. 21 ; texte grec dans Bidez, *op. cit.*, p. 8, l. 15.

(2) Migne, *P. L.*, t. XXIII, col. 45 ; texte grec dans Papadopoulos, Ἀνάλ. ἱεροσ. σταχυολογίας, p. 120, l. 27.

(3) Ὑποκάτω traduit assez bien le latin *ad radices* : la même expression a été omise par le traducteur de la Vie de Paul de Thèbes, et dans un autre passage (p. 16, l. 20 Bidez), il l'a rendue maladroitement par πρὸς αὐτῇ τῇ ἀρχῇ τοῦ ὄρους.

Si ces deux passages, à peu près semblables de forme et de fond, avaient été traduits par le même écrivain, il ne les eût pas rendus, semble-t-il, d'une manière aussi inégale. La même comparaison pourrait être faite entre les trois biographies tout entières ; elle aboutirait au même résultat. Le traducteur de la Vie de Paul de Thèbes, qui suit le latin d'aussi près que possible, est loin de parvenir à cette perfection relative dont témoignent surtout les premiers paragraphes, traduits aussi littéralement, de la Vie grecque de S. Hilarion (1).

A cet argument, on pourrait objecter que la version de la Vie de Paul est peut-être un travail de début, et que son auteur avait acquis une connaissance plus approfondie du latin, lorsque quelques années plus tard il mit en grec les autres écrits hagiographiques de S. Jérôme. Aussi, la meilleure preuve que nous puissions apporter en faveur de la dualité, est-elle tirée du vocabulaire : les mêmes mots sont traduits différemment par P (= traduction grecque de la Vie de Paul) et M H. P emploie, par exemple, huit fois τοιγαροῦν pour rendre le latin *vero*, *ergo*, *igitur*, tandis que l'auteur de M H traduit ces termes par οὖν, τοίνυν, δέ et n'écrit τοιγαροῦν qu'une seule fois (H, p. 86, 7), comme équivalent d'*itaque*. — Dans un texte aussi court que P, la particule τέ ne se rencontre pas moins de dix-huit fois : seize fois elle est employée seule, avec le sens de καί, et huit fois même, le passage correspondant du latin porte *et* ou *que*. M et H, dont l'étendue est sept ou huit fois plus considérable, ne font usage du même mot que quinze fois environ, et à part un seul cas (H, p. 99, 5), il est suivi de καί, pour signifier : *non seulement*....

(1) Voir cependant ci-dessous, Appendice I.

mais aussi. — P traduit *arridere* par χαριεντίζομαι (p. 18, 18), H par μειδιάω (p. 94, 24), verbe dont il se sert encore trois fois pour rendre *subridere* et *ridere* (p. 96, 30 ; 115, 31 ; 152, 8). — L'expression *terram fodere* est traduite, dans P, par τὴν γῆν ὀρύττειν (p. 28, 15), et un peu plus loin (p. 30, 10), on trouve de même : ἑνὸς ἀνθρώπου τόπον κατώρυξαν pour *unius hominis capacem locum foderunt* (cod. Veron. *effoderunt*). H emploie une fois ὀρύσσω dans le sens de *defodere*, *enfouir* (p. 98, 13), tandis qu'il traduit par τὴν γῆν σκάπτειν (p. 86, 19 et 121, 16) l'expression *humum* ou *terram fodere* qui se présente deux fois dans le texte latin. — P rend *manu verberare pectus* par τῇ χειρὶ τὸ στῆθος πλήττειν (p. 26, 4), H traduit la même locution par τὸ στῆθος . τύπτειν (p. 86, 11), et trois fois encore il se sert du verbe τύπτω (p. 87, 27 ; 95, 2 ; 121, 31) pour exprimer les mots latins *verberare*, *tangere*, *tundere*. — P emploie quatre fois le verbe ἐπείγομαι (p. 24, 4 et 16 ; 26, 10 ; 28, 17) là ou le latin porte *pergere* (dans le sens de *retourner*), *regredi* (deux fois) et *reverti*, et les verbes παραγένομαι et ἐπανέρχομαι ne se rencontrent qu'une seule fois (p. 10, 13 et 32, 6) pour rendre la même signification. M et H, au contraire, qui ont à exprimer si souvent l'action de retourner, ne se servent jamais du verbe ἐπείγομαι, mais écrivent sans cesse ὑποστρέφω et ἐπανέρχομαι, rarement ἐπιστρέφω et παραγένομαι. — P ne fait pas usage d'un autre terme que προστάττω pour rendre le latin *jubere* (p. 4, 17), *praecipere* (p. 6, 1), *imperare* (p. 32, 1), tandis que H et M, dont le vocabulaire est plus varié, se servent le plus souvent du verbe κελεύω, parfois de προστάττω, ἐπιτάττω, παραγγείλω. — La locution *quid ageret et quo se verteret nesciebat*, se présente deux fois à l'auteur de P, et celui-ci la traduit par τί ἔδει.. διαπράττεσθαι ; (p. 6, 11) et par τί δέο

διαπράξασθαι ἐνθυμούμενος (p. 16, 16) : elle a été rencontrée deux fois aussi par l'auteur de M H, qui l'a rendue d'abord mot-à-mot : ἐδυσχέραινεν τί ποιήσει, ποῦ αὐτὸν τρέψει (H, p. 86, 1), ensuite librement : ἐσκέπτετο κατὰ τὴν διάνοιαν ὁ γέρων ποίους τοιούτους ἀοικήτους τόπους ἐπιτρέποντας αὐτῷ ἡσυχάζειν εὑρεῖν δύναται (H, p. 129, 28). — Enfin, dans P, *gaudere* est traduit par χαίρομαι (p. 14, 17), tandis que dans M H le même verbe est toujours employé à la voix active.

Nous concluons : les divergences qui existent entre M H et P au point de vue du vocabulaire, prouvent suffisamment que l'auteur de la Vie grecque de Paul de Thèbes est distinct du traducteur des Vies de Malchus et d'Hilarion (1).

3. *Le « De viris inlustribus »*.

Nous ignorons si M. von Gebhardt a raison de retarder jusqu'au VIIe siècle l'apparition d'une version grecque du *De viris inlustribus* (2). Mais, ce qui est absolument certain, c'est que l'auteur de cette version grecque ne peut pas être identifié avec le traducteur des Vies de Malchus et d'Hilarion, pas plus qu'avec celui de la Vie de Paul de

(1) Il n'y a pas lieu de songer non plus à quelque relation entre M H et le remaniement *b* de la traduction grecque de la Vie de Paul, publié par M. Bidez, *op. cit.*, p. 3-33. *b* diffère encore plus, si possible, de M H que la traduction primitive. « Celui qui fit l'édition (b) dont dérivent les vies écrites en copte et en syriaque, alla même très loin dans son travail d'adaptation, ou, si l'on veut, de vulgarisation à l'usage du public des monastères, morcelant les longues périodes en phrases courtes et faciles, multipliant le discours direct, évitant les mots pompeux et les pensées compliquées, écartant les tirades destinées à convaincre les incrédules, parce qu'elles étaient superflues pour ses lecteurs, enfin donnant à son récit par d'assez nombreux vulgarismes, la forme même d'une narration populaire. » (Bidez, *op. cit.*, p. XLV). A part la multiplication du discours direct, ces caractères sont tout l'opposé de ceux de M et H.

(2) Voir p. 101.

Thèbes. La preuve s'en trouve, ici encore, dans la manière très caractéristique dont cet auteur a rendu certains termes latins, traduits tout différemment par P, M et H. Voici quelques particularités de ce genre (1).

Le verbe *dare* se présente huit fois dans le *De viris* : six fois le traducteur l'a rendu par ἐπιδίδωμι, et ce terme est employé encore deux fois pour traduire *tradere* (p. 27, 4) et *porrigere* (p. 53, 29). Quant à δίδωμι, il ne se rencontre que deux fois, comme équivalent de *dare* (p. 23, 15) et de *reddere* (p. 31, 29). Au contraire, H, M et P, chez qui la même action est exprimée une cinquantaine de fois, écrivent presque toujours δίδωμι, jamais ἐπιδίδωμι. — L'idée de *fortune* qui revient quatre fois dans le *De viris*, exprimée par les termes *rem familiarem*, *substantiam*, *opibus*, *patrimonia*, est rendue trois fois par le mot περιουσία (p. 35, 6 ; 42, 22 ; 47, 11), une fois par οὐσία (p. 14, 15). Si οὐσία est employé une fois aussi dans H (p. 85, 7), περιουσία ne s'y rencontre jamais et le traducteur ne se sert que d'un seul terme, τὰ ὑπάρχοντα (M p. 23, 22 et 27, 17 ; H p. 92, 16 et 21 ; 102, 21 ; 103, 29 ; 105, 1 ; 134, 25), pour traduire les expressions *res familiaris*, *possessiuncula*, *substantia*, *quae ipsorum essent*, *divitiae*, qu'il trouve dans le texte latin. — L'action d'*exhorter* est exprimée cinq fois dans le *De viris*, et par trois mots différents : *hortari*, *cohortari* et *cohortatio*, *provocare*, que le grec traduit par προτρέπω ou προτρέπομαι, et par προτροπή pour le substantif. Le vocabulaire de MH est, ici, beaucoup plus varié : συμβουλεύω est le terme que le traducteur utilise le plus fréquemment (sept fois, y compris le substantif συμβουλία et l'adjectif σύμβουλος), mais parfois aussi il

(1) Nous citons la traduction du *De viris* d'après l'édition de M. von Gebhardt, *op. cit.*

fait usage du verbe παρακαλέω, une fois seulement de παραινέω et de προτρέπω (H, p. 109, 26). — Huit fois sur treize, le traducteur du *De viris* rend d'une manière fort impropre, par ἐφίσταμαι, les verbes qui ont le sens d'*aller* (*pergere*, *pervenire*, *peragrare*, *venire*) et, pour *adventum*, il écrit ἐπιστασίαν (p. 34, 8). Dans les cinq cas restants, la version porte καταλαμβάνω pour *pergere* (p. 9, 4), ἄπειμι pour *pergere* (p. 35, 13 et 53, 3), περιέρχομαι pour *pervenire* (p. 51, 24 et 59, 23). P, M et H s'expriment bien différemment : dans la très longue série d'exemples qu'ils fournissent, on ne rencontre aucun des termes précédents, à l'exception de ἐπέστην (H p. 89, 12) employé une seule fois dans le sens que lui donne souvent le Nouveau Testament : *adesse subito*, et d'ἐπιστασία indiquant la *présence* (H p. 98, 15 et 113, 28). Ἔρχομαι, ἀπέρχομαι, παραγένομαι, φθάνω, voilà les mots que ces trois versions utilisent le plus fréquemment (1). — Les verbes *redire* et *reverti* se rencontrent neuf fois dans le *De viris* (*reverti* est employé huit fois) : invariablement, ils sont traduits par ἀναζεύγνυμι. P, M et H, qui ont à exprimer si souvent la même action, ne font jamais usage de ce terme bizarre (2). — Enfin, M. von Gebhardt a fait remarquer qu'une particularité curieuse de la traduction du *De viris*, c'est « le fréquent emploi de ἴδιος et de οἰκεῖος pour remplacer le pronom personnel « (3). Il serait plus exact de dire que l'auteur grec se sert presque constamment de l'un ou l'autre de ces deux adjectifs pour traduire *suus* : l'adjectif latin se rencontre, en effet, quarante-trois fois dans le *De viris*,

(1) Notons qu'ici encore P diffère de M H : φθάνω ne se rencontre que dans M H, tandis que l'expression τὴν ὁδοιπορίαν διανύειν est spéciale à P (p. 12, 4 Bidez = *ire velle* ; p. 14, 16 = *viator*).

(2) Voir plus haut, p. 125.

(3) *Op. cit.*, p. VIII, note 2.

et six fois seulement il est rendu par αὐτοῦ. Or, et ceci seul suffirait à démontrer notre opinion, P, M et H écrivent habituellement αὐτοῦ ; ils n'emploient οἰκεῖος ou ἴδιος que rarement, et chaque fois qu'ils le font, c'est pour exprimer un degré de plus que le simple possessif.

Les résultats de l'étude qui précède peuvent se formuler en quelques mots :

1° Trois rédacteurs différents ont mis en grec les écrits hagiographiques de S. Jérôme et son traité des hommes illustres.

2° Les Vies de Malchus et d'Hilarion ont un traducteur commun, et il est certain que celui-ci a exécuté la version de la Vie d'Hilarion avant l'année 444.

La question posée tout-à-l'heure (1) est donc partiellement résolue : Sophronius n'est pas l'auteur de la série de traductions qui nous est parvenue, puisque celles-ci sont dues à trois écrivains différents. Peut-on, du moins, l'identifier avec l'un des traducteurs anonymes ?

Les renseignements que nous possédons sur Sophronius tiennent en quelques lignes. C'était, dit S. Jérôme, un homme très instruit qui, tout jeune, composa un ouvrage où étaient célébrées les louanges de Bethléhem, et peu avant 392, un livre remarquable sur la destruction du Serapeum. Le saint Docteur nous apprend que Sophronius mit en grec trois de ses écrits : l'épître à Eustochium sur la conservation de la virginité, la Vie d'Hilarion, et le Psautier avec les Prophètes qu'il avait traduits de l'hébreu. Ce qui caractérise, à ses yeux, les deux premières versions, c'est une grande élégance (2). Au sujet

(1) Page 100.
(2) *De viris inlustribus*, C. CXXXIV. Voir ci-dessus, p. 98.

de la troisième, S. Jérôme s'est expliqué plus au long dans la préface, adressée à Sophronius, de la traduction qu'il fit du livre des Psaumes d'après le texte original (1). Ce travail fut exécuté à la demande pressante de Sophronius, qui, au cours d'une discussion théologique avec un Juif, en avait appelé au témoignage des Psaumes d'après la version des Septante et s'était attiré les railleries de son contradicteur, affirmant que les passages invoqués différaient dans la version et dans le texte hébreu. En retour, Sophronius promettait à S. Jérôme de mettre sa traduction en grec, et il tint parole, puisque son œuvre est citée au chapitre CXXXIV du *De viris inlustribus* (2).

(1) Nous croyons utile de détacher de ce prologue les passages qui concernent Sophronius : *Eusebius Hieronymus Sophronio suo, salutem... Quia igitur nuper cum Hebraeo disputans, quaedam pro Domino Salvatore de Psalmis testimonia protulisti, volensque ille te illudere, per sermones pene singulos asserebat, non ita haberi in Hebraeo, ut tu de Septuaginta Interpretibus opponebas, studiosissime postulasti ut post Aquilam et Symmachum et Theodotionem, novam editionem latino sermone transferrem. Aiebas enim te magis interpretum varietate turbari, et amore quo laberis, vel translatione, vel judicio meo esse contentum. Unde impulsus a te, cui et quae possum debeo et quae non possum, rursum me obtrectatorum latratibus tradidi, maluique te vires potius meas, quam voluntatem in amicitia quaerere... Quod opusculum meum, si in graecum (ut polliceris) transtuleris,* ἀντιφιλονείκων τοῖς κατασύρουσιν, *et imperitiae meae doctissimos quoque viros testes facere volueris, dicam tibi illud Horatianum :* In silvam ne ligna feras. *Nisi quod hoc habebo solamen, si in labore communi intelligam, mihi et laudem et vituperationem tecum esse communem. Valere te in Domino Jesu cupio, et meminisse mei.* Migne, *P. L.*, t. XXVIII, col. 1123-1128.

(2) Il est facile de déterminer, d'une manière approximative, la date à laquelle ont été composés les divers écrits de Sophronius, cités dans le *De viris*. Le *terminus ad quem* est 392, date de composition de ce dernier ouvrage. Le *terminus a quo* est 1) l'année 390 environ pour le *De subversione Serapis*, puisque c'est vers 390 qu'eut lieu la destruction du Serapeum d'Alexandrie (voir Ch. De Smedt dans la *Revue des questions scientifiques*, t. I, 1877, p. 109 sqq.) ; 2) l'année 384 pour la version de la lettre à Eustochium ; 3) l'année 390 environ pour la traduction de la Vie d'Hilarion ; 4) l'année 390 encore, ou peu après, pour la traduction du Psautier et des Prophètes. Sur le *Laudes Bethlehem* par lequel a débuté Sophronius, on n'a aucune indication fournissant une date, et il faut se contenter de la note imprécise du *De viris : Sophronius adhuc puer Laudes Bethlehem composuit.* On remarquera

Les traits que nous venons d'indiquer ne sont pas de ceux qui permettent de trancher avec certitude une question aussi délicate que celle de l'identité d'auteur. Il faut convenir néanmoins qu'ils s'accordent assez bien avec le caractère de l'écrivain auquel nous devons la traduction des Vies de Malchus et d'Hilarion.

Et tout d'abord, quelques-uns des passages où ce rédacteur a ajouté au texte original, fournissent la preuve qu'il devait posséder une instruction assez avancée. Ainsi, il fait usage du mot propre, σύνθεμα βερέδων (H, p. 100, 6), pour traduire le terme de droit *evectio*, qui désigne le diplôme impérial autorisant à se servir pour voyager, de la poste publique ; peut-être s'aidait-il, il est vrai, d'un glossaire (1). Il sait que Julien, qu'il qualifie d'apostat et d'athée, a succédé à l'empereur Constance (H, p. 124, 25). Sans aller jusqu'à prétendre qu'il était versé dans la connaissance du syriaque, on peut dire qu'il a employé un mot appartenant à cette langue, car le passage de S. Jérôme : *et voce syra barech*, *id est benedic*, *inclamantes*, est devenu en grec : συριστὶ λέγοντες· Βάρεχ, μαρί (ܡܪܝ ,ܒܪܟ) ὅ ἐστι μεθερμηνευόμενον· Εὐλόγει, κύριε (H, p. 114, 18). A propos du texte du Deutéronome, XXXIII, 9 « Qui dit à son père et à sa mère : Je ne vous connais point, et qui ne connaît point ses enfants et ses frères, a accompli le pacte et la volonté du Seigneur », il rappelle assez longuement l'histoire de sainte Thècle, abandonnant son fiancé et ses parents et souffrant le martyre pour pouvoir se consacrer au service de Dieu dans une parfaite virgi-

que dans l'énumération de ces deux séries d'ouvrages, travaux personnels et traductions, S. Jérôme a suivi l'ordre chronologique.

(1) Voir, en effet, Goetz, *Corpus glossariorum*, t. III, 1892, p. 447, l. 31 et p. 480, l. 42.

nité (H, p. 107, 3-13) ; il cite même mot à mot un passage de ses Actes (1). Un autre texte hagiographique, la Vie de S. Antoine par Athanase, devait compter parmi ses lectures favorites, car il lui a emprunté plusieurs traits et en a reproduit presque textuellement certains passages (2). Enfin, lorsque S. Jérôme rapporte qu'Hilarion

(1) H, p. 107, 18 : ὥσπερ γὰρ καὶ τὴν ἁγίαν Θέκλαν ἡ μήτηρ παρεκάλει, λέγουσα· Ἐπιστράφηθι πρὸς τὸν σὸν Θάμυριν καὶ αἰσχύνθητι. Les Actes grecs publiés par Grabe, Tischendorf et Lipsius mettent ces paroles dans la bouche du fiancé Thamyris : Καὶ προσελθὼν Θάμυρις... εἶπεν· Θέκλα ἐμοὶ μνηστευθεῖσα, τί τοιαύτη κάθησαι ; καὶ ποῖόν σε πάθος κατέχει ἔκπληκτον ; ἐπιστράφηθι πρὸς τὸν σὸν Θάμυριν καὶ αἰσχύνθητι. Mais il est à noter que les Actes continuent comme suit : Ἔτι δὲ καὶ ἡ μήτηρ αὐτῆς τὰ αὐτὰ ἔλεγεν· Τέκνον κτλ. (Lipsius et Bonnet, *Acta apostolorum apocrypha*, t. I, 1891, p. 242, l. 9-13).

(2) Comparer surtout les passages suivants : Vie d'Antoine, nº 15, l. 7-11 (Migne, *P. G.*, t. XXVI, col. 865) et H, p. 103, l. 8-10 ; Ant., nºs 29 et 30 (*ibid.*, col. 888-889) et H, p. 99, 16-26 ; Ant., nº 50, l. 21 : ἔσπειρε, καὶ κατ' ἐνιαυτὸν τοῦτο ποιῶν, εἶχεν ἐκεῖθεν τὸν ἄρτον· χαίρων, ὅτι μηδενὶ διὰ τοῦτο γενήσεται ὀχληρός, καὶ ὅτι ἐν πᾶσιν ἑαυτὸν ἀβαρῆ φυλάττει (*ibid.*, col 916) et H, p. 134, 17 : Θέλων δὲ ἀβαρῆ ἑαυτὸν πᾶσι φυλάσσειν καὶ μηδὲ ἄρτον παρά τινος δέχεσθαι βουλόμενος, ἔσπειρε κριθὰς καὶ ἐκεῖθεν ποιῶν τὸν ἄρτον τὸν ἑαυτοῦ ἔχαιρεν ; Ant., nº 50, l. 28 : Τὴν μὲν οὖν ἀρχὴν τὰ ἐν τῇ ἐρήμῳ θηρία προφάσει τοῦ ὕδατος ἐρχόμενα πολλάκις ἔβλαπτον αὐτοῦ τὸν σπόρον καὶ τὴν γεωργίαν· αὐτὸς δὲ χαριέντως κρατήσας ἐν τῶν θηρίων, ἔλεγε τοῖς πᾶσι· Διὰ τί με βλάπτετε, μηδὲν ἐμοῦ βλάπτοντος ὑμᾶς ; Ἀπέλθετε, καὶ ἐν τῷ ὀνόματι τοῦ Κυρίου μηκέτι ἐγγίσητε τοῖς ὧδε. Καὶ ἐξ ἐκείνου λοιπόν, ὥσπερ φοβηθέντα τὴν παραγγελίαν, οὐκ ἔτι τῷ τόπῳ ἤγγισαν (*ibid.*, col. 916-917) et H, p. 121, l. 28 : Κατ' ἀρχὰς προφάσει τῶν ὑδάτων ἤρχοντο αἱ ἀγέλαι τῶν ὀνάγρων καὶ ἠφάνιζον τὸν κῆπον καὶ τοὺς καμάτους αὐτοῦ κατήσθιον. Ἐν μιᾷ οὖν ἡμέρᾳ τὸν συνήθως τῆς ἀγέλης ἡγούμενον κελεύσας στῆναι, λαβὼν ῥάβδον ἠρέμα εἰς τὰς πλευρὰς αὐτοῦ ἔτυπτε λέγων· Διατί με βλάπτετε, μηδέν μου ἀδικοῦντος ὑμᾶς, καὶ λυμαίνεσθε ἃ οὐκ ἐκάμετε ; Καὶ παραγγείλας αὐτῷ τοῦ μηκέτι εἰσελθεῖν εἰς τὸν κῆπον ἀπέλυσεν αὐτόν. Ἀπ' ἐκείνης οὖν τῆς ἡμέρας τὴν παραγγελίαν τοῦ ἁγίου φυλάσσοντες ... ; Ant., nº 81, l. 1 : ἔῳθασε δὲ καὶ μέχρι βασιλέων ἡ περὶ Ἀντωνίου φήμη (*ibid.*, col. 956) et H, p. 99, l. 29 : ἕως τοῦ βασιλέως Κωνσταντίου ἡ περὶ αὐτοῦ σωτήριος ἀκοὴ ἔφθασε ; Ant., nº 92, l. 6 (*ibid.*, col. 972) et H, p. 135, l. 13. D'autres rapprochements encore sont indiqués ci-dessous, Appendice I. Le cas de la Vie d'Hilarion, dont le traducteur est souvent plus près de la Vie d'Antoine que l'auteur lui-même, qui déjà l'avait imitée à maintes reprises, est tout-à-fait analogue à celui de la Vie de Paul de Thèbes, où l'un des remanieurs (*b*) paraît avoir emprunté également quelques expressions à l'écrit de S. Athanase, et il fait ressortir la fragilité de l'argumentation de M. Nau, qui voit dans ce fait la meilleure preuve de sa théorie (voir ci-dessus, p. 102, note 3). — P. 112, 16, H introduit une citation

imitait les moines d'Égypte en fabriquant des corbeilles de jonc, le traducteur ajoute qu'il tressait des cordes en feuilles de palmier (1), ce qui était, en effet, un des travaux les plus en honneur chez les moines égyptiens, et particulièrement dans les communautés pakhômiennes (2).

A côté de cette série de passages, qui peuvent nous donner quelque idée au sujet des connaissances générales du traducteur, il s'en rencontre d'autres, plus nombreux encore, où se manifeste, de sa part, un penchant marqué vers les études scripturaires. Non seulement il cite et explique avec complaisance le texte sacré, au point de transformer, de façon assez inopportune, le paragraphe 24 en une longue mosaïque d'extraits de la Bible, mais il réfute par deux fois les opinions de certains de ses commentateurs. Ainsi, au sujet de cette parole de Jésus dans l'évangile de saint Matthieu (XIX, 29) : « Quiconque aura quitté sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme ou ses enfants ou ses champs, à cause de mon nom, recevra le centuple et possédera la vie éternelle », le traducteur (H, p. 103, 23), fait la remarque suivante : « Ce passage ne concerne pas, comme paraissent l'expliquer quelques-uns, ceux qui au temps des persécutions, ont souffert le martyre pour le nom du Seigneur. Il n'est pas dit, en effet, que ceux-là seuls posséderont la vie éternelle, qui auront livré leur corps à la mort au

dont nous n'avons pu déterminer la source : γέγραπται γάρ· Τὴν ἐπιθυμίαν σου διὰ τῆς ὑπομονῆς νίκησον καὶ ἔσῃ τέλειος ἐν Χριστῷ.

(1) Ἅμα δὲ καὶ κοφίνους ἀπὸ σχοινίων ἐνυφαίνων καὶ σειρὰς βαΐων ἔπλεκε, τοὺς ἐν Αἰγύπτῳ μοναχοὺς μιμούμενος (H, p. 86, 20). La recension *b* du début de la Vie grecque d'Hilarion, recension dont nous parlerons plus loin (Appendice I), a omis les mots : ἅμα δὲ καὶ κοφίνους ἀπὸ σχοινίων ἐνυφαίνων, mais elle porte également : καὶ σειρὰς βαΐων ἔπλεκε κτλ.

(2) D. Besse, *Les moines d'Orient*, p. 364 sqq, 371 sq. ; Ladeuze, *Étude sur le cénobitisme pakhômien*, p. 294 sqq., 322.

temps de la persécution, mais que tout homme ayant renoncé au monde, à ses passions et à ses richesses à cause de mon nom, possédera la vie éternelle avec ceux qui ont été martyrisés pour mon nom » (1). Plus loin (H, p. 109, 1), citant divers textes de l'Écriture pour prouver que la virginité est l'état le plus parfait, il s'exprime ainsi : « Quelques-uns, dans l'intention de faire glisser insensiblement ceux qui marchent dans la bonne voie, prétendent que l'apôtre saint Paul a permis le mariage à ceux qui le désirent. Je suis aussi de cet avis : l'apôtre engage plutôt à se marier et à ne pas se livrer à la débauche. A cause de l'excellence de la virginité, il aime que nous embrassions cet état et il dit : « Il est avantageux pour l'homme de ne pas toucher la femme ». Mais à cause de la débauche, il dit : « Que chaque homme ait son épouse et que chaque femme ait son mari » etc. » (2). Et la réponse ne se termine pas là ; elle prend encore toute une page.

Voici une troisième particularité, qui n'est pas la moins remarquable. Le paragraphe 24 (3), dont nous venons

(1) Οὐ γάρ, ὥς τινες ταῦτα ἑρμηνεύειν δοκοῦσιν, ὅτι περὶ τῶν ἐν καιρῷ διωγμῶν ὑπὲρ τοῦ ὀνόματος αὐτοῦ μαρτυρησάντων εἶπεν ταῦτα ὁ Κύριος· οὐ γάρ λέγει, ὅτι μόνοι οἱ ὑπὲρ τοῦ ὀνόματος αὐτοῦ ἐν καιρῷ διωγμῶν τὰ ἑαυτῶν σώματα εἰς θάνατον παραδεδωκότες ζωὴν αἰώνιον κληρονομήσουσιν, ἀλλὰ καὶ πάντες οἱ διὰ τὸ ὄνομά μου τῷ ἐν τῷ πονηρῷ κειμένῳ κόσμῳ καὶ πάσαις ταῖς ἐπιθυμίαις αὐτοῦ καὶ πᾶσι τοῖς ὑπάρχουσιν αὐτοῖς ἀποταξάμενοι ζωὴν αἰώνιον δηλαδὴ μετὰ τῶν ὑπὲρ τοῦ ὀνόματός μου μαρτυρησάντων κληρονομήσουσι κτλ. Le traducteur développe ensuite largement cette idée.

(2) Ἀλλὰ φασί τινες, ὑπολισθῆσαι τοὺς καλῶς τρέχοντας βουλόμενοι, ἐπιτρέπειν τὸν ἀπόστολον τοὺς θέλοντας γαμεῖν· σύμφημι κἀγὼ τοῦτο εἰρῆσθαι ὑπὸ τοῦ ἀποστόλου· γαμεῖν μᾶλλον ἐπιτρέπει καὶ μὴ πορνεύειν· ὅτι γὰρ διὰ τὸ προλάμπειν τὰ τῆς παρθενείας προτερήματα ταύτῃ συνάπτειν ἡμᾶς βουλόμενος λέγει· καλὸν ἦν ἀνθρώπῳ γυναικὸς μὴ ἅπτεσθαι· διὰ δὲ τὰς πορνείας, φησίν, ἕκαστος τὴν ἑαυτοῦ γυναῖκα ἐχέτω καὶ ἑκάστη τὸν ἴδιον ἄνδρα· ὥστε διὰ τὴν τῆς πορνείας ἀκρασίαν τὸν γάμον μᾶλλον εἴρηκεν κτλ.

(3) Cette partie, qui se trouve aussi dans le *Parisinus* 1540, est incontestablement du même auteur que le reste de la traduction. Voir les analogies signalées plus haut, p. 119 sq.

d'analyser quelques passages, est formé presque tout entier d'un discours fort étendu, adressé par Hilarion à ses moines, et où il est question du renoncement au monde et, très largement, de la virginité. Cette digression rappelle, d'une manière assez frappante, un écrit de S. Jérôme relatif au même sujet, que nous savons avoir été traduit précisément par Sophronius : la lettre à la fille de sainte Paule, Eustochium, sur la conservation de la virginité (1). Ce n'est pas que l'auteur de la Vie grecque d'Hilarion ait reproduit servilement des passages entiers de cet opuscule. Il faut tenir compte, en effet, de la différence de situation des personnages auxquels s'adressent les deux écrivains : l'un écrit à une dame romaine pour lui signaler les nombreux écueils que rencontre une vierge dans la capitale de l'empire, l'autre parle à des moines qui vivent au milieu du désert. De plus, nous ne voudrions pas affirmer que ce dernier a eu sous les yeux le texte, grec ou latin, de la lettre à Eustochium, au moment où il mettait en grec la Vie d'Hilarion. Bien au contraire. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, dans certains passages, il s'en est rapproché suffisamment pour qu'il soit légitime de conclure qu'il en a eu connaissance et qu'il s'en est inspiré.

A première vue, les deux morceaux présentent plus d'une analogie en ce qui concerne les thèses particulières qui y sont énoncées. L'un et l'autre traitent, bien qu'en termes différents, de la supériorité de la virginité sur l'état du mariage (2), des tentatives du démon pour détourner l'homme de la pratique de la vertu (3), du renoncement au monde pour l'amour du Seigneur (4), de la récompense

(1) Migne, *P. L.*, t. XXII, col. 394-425.
(2) Lettre, nos 19-22 ; H, p. 109, 1-111, 5.
(3) Lettre, nos 3-4 ; H, p. 105, 2-27.
(4) Lettre, nos 39-40 ; H, p. 103, 12-108, 12.

promise à ceux qui gardent une parfaite chasteté (1). Un second trait qu'il n'est peut-être pas inutile de signaler, c'est que, des quelque soixante-dix passages de l'Écriture cités par le traducteur de la Vie d'Hilarion, une vingtaine se rencontrent déjà dans l'épître à Eustochium. Celle-ci fait également allusion à cette histoire de sainte Thècle (2) que nous avons vu rappelée avec complaisance par l'auteur grec (3). Enfin, il y a quelques endroits où se manifeste une assez grande ressemblance entre les deux écrits, au point de vue de la forme comme à celui du fond. Par exemple :

Lettre a Eustochium	Vie d'Hilarion
P. L., *t. XXII*, *col. 395 :* Verum non sufficit tibi exire de terra tua, nisi obliviscaris populi tui, et domus patris tui, ut carne contempta, sponsi jungaris amplexibus. « Ne respexeris, inquit, retro : nec steteris in omni circa regione, sed in monte salvum te fac, ne forte comprehendaris » (*Gen. 19*, *17*). Non expedit apprehenso aratro, respicere post tergum, nec de agro reverti domum.	*P. 104*, *21 :* Χωρίσαι γὰρ βουλόμενος ἡμᾶς τῆς ἐν τῷ κόσμῳ ματαίας ἀναστροφῆς Χριστὸς λέγει· Οὐδεὶς ἐπιβαλὼν τὴν χεῖρα αὐτοῦ ἐπ' ἄροτρον καὶ στραφεὶς εἰς τὰ ὀπίσω εὔθετός ἐστιν εἰς τὴν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ (*Joan.*, *9*, *62*)· καὶ οὐδεὶς στρατευόμενος ἐμπλέκεται ταῖς τοῦ βίου πραγματείαις, ἵνα τῷ στρατολογήσαντι ἀρέσῃ, Παῦλος ὁ ἀπόστολος λέγει (*2 Tim.*, *2*, *4*). Καὶ ὁ Κύριος λέγει· Ὁ ἐν τῷ ἀγρῷ ὢν μὴ στραφήτω εἰς τὰ ὀπίσω, ὥσπερ ἡ γυνὴ τοῦ Λώτ (*Matth.*, *24*, *18*) (4).
Col. 395 : Stadium est haec vita mortalibus, hic contendimus, ut alibi coronemur. Nemo inter serpentes et scorpiones securus ingreditur.	*P. 104*, *5 :* ἡ δὲ τῶν μοναχῶν πολιτεία καθ' ἑκάστην ἡμέραν ἀθλοῦσα διὰ τὸν Χριστὸν μαρτυρεῖ, οὐ πρὸς αἷμα καὶ σάρκα παρατασσομένη, ἀλλὰ πρὸς τὰς

(1) Lettre, nos 40 *fin* et 41 ; H, p. 110, 20-113, 7.

(2) No 41 : *Tunc Thecla in tuos laeta volabit amplexus* (*P. L.*, t. XXII, col. 424).

(3) Voir plus haut, p. 131 sq.

(4) Notons cependant qu'un passage analogue se rencontre aussi dans la Vie d'Antoine, no 20, l. 3-9 (*P. G.*, t. XXVI, col. 872). Les termes dont se sert notre traducteur ne permettent pas de déterminer s'il a emprunté à la lettre de S. Jérôme ou à l'écrit d'Athanase.

« Et inebriatus est, inquit Dominus, gladius meus in caelo » (*Isai. 34, 5*) et tu pacem arbitraris in terra, quae tribulos generat, et spinas, quam serpens comedit? « Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principatus et potestates huius mundi et rectores harum tenebrarum, adversus spiritualia nequitiae in caelestibus » (*Ephes. 6, 12*).

ἀρχάς, πρὸς τὰς ἐξουσίας, πρὸς τοὺς κοσμοκράτορας τοῦ σκότους, πρὸς τὰ πνευματικὰ τῆς πονηρίας (*Ephes., 6, 12*), ἕως ἐσχάτης ἀναπνοῆς τὴν πάλην ἔχουσα, καὶ ἀθλεῖ καὶ νικᾷ καὶ στεφανοῦται, τὴν πανοπλίαν τοῦ Θεοῦ ἔχουσα.

Col. 405 : « Mortificate ergo, inquit Apostolus, membra vestra quae sunt super terram » (*Coloss. 3, 5*) Unde et ipse postea confidenter aiebat : « Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus » (*Galat. 2, 20*).

P. 108, 5 : Τούτων (Ἰωάννου τοῦ εὐαγγελιστοῦ καὶ Παύλου τοῦ ἀποστόλου) οὖν τὴν πολιτείαν μιμήσασθαι ὀφείλομεν, τῶν νεκρωσάντων ἑαυτοὺς τῷ κόσμῳ καὶ τῷ Κυρίῳ ζώντων· Ζῶ γάρ, φησίν, οὐκέτι τῷ κόσμῳ, ἀλλὰ τῷ Χριστῷ, καὶ ἐν ἐμοὶ ζῇ Χριστός, Παῦλος λέγει.

Col. 407 : « De virginibus, inquit Apostolus, praeceptum Domini non habeo » (*1 Cor., 7, 25*). Cur? Quia et ipse ut esset virgo, non fuit imperii, sed propriae voluntatis. Neque enim audiendi sunt, qui eum uxorem habuisse confingunt, cum de continentia disserens et suadens perpetuam castitatem, intulerit : « Volo autem omnes esse sicut meipsum » (*1 Cor., 7, 8*)..... Quare ergo non habet Domini de virginitate praeceptum? Quia majoris est mercedis, quod non cogitur, et offertur. Quia, si fuisset virginitas imperata, nuptiae videbantur ablatae, et durissimum erat contra naturam cogere, angelorumque vitam ab hominibus extorquere, et id quodam modo damnare, quod conditum est.

P. 110, 5 : ἐπειδὴ γὰρ ἐντολὴν Θεοῦ οὐκ εἶχεν (ὁ ἀπόστολος), ὡς φάσκει, ταύτην (τὴν παρθενείαν) κηρύσσειν τοῖς ἀνθρώποις, διὰ τὸ ἀνέφικτον καὶ ὑψηλὸν ταύτης ἀξίωμα (ἀγγέλων γὰρ τῶν λειτουργούντων τῷ Κυρίῳ τοῦτο κλέος ἴδιον), ἀγαθοῦ καὶ ἀφθόνου δεσπότου χάριν κηρύσσων τὸ κορυφαιότατον καὶ ἀειθαλὲς τῆς ἀδιαπνεύστου παρθενείας ἄνθος, στέφανον ἀμαράντινον τῇ τοῦ Χριστοῦ χάριτι πλεκόμενον ὑποδείκνυσιν ἡμῖν, ἵνα ὁ ἐφιέμενος αὐτῆς ἀγωνισάμενος ἐγκρατὴς γένηται. Διὰ τοῦτο γνώμην δίδωσιν ἡμῖν, ἐπειδὴ ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ διὰ τοῦ Εὐαγγελίου αὐτὸς ἡμᾶς ἐγέννησε καὶ θέλει πάντας ἡμᾶς εἶναι ὡς καὶ ἑαυτόν.

Col. 408 : Aliis verbis idipsum Apostolus loquitur : « Existimo hoc

P. 109, 23 : Καλὸν μὲν γὰρ εἶπεν τὸν γάμον ὁ ἀπόστολος, οὐκ ἐπέτρεψεν

bonum esse propter instantem necessitatem, quoniam bonum est homini sic esse » (*1 Cor.*, 7, 26). Quae est ista necessitas, quae aufert gaudia nuptiarum? « Tempus breviatum est : Reliquum est, ut et qui habent uxores, sic sint quasi non habeant » (*1 Cor.*, 7, 19).

δὲ γαμεῖν· καὶ τὸ μὴ γαμεῖν ὁμοίως συμβουλεύει, οὐκ ἐπιτάσσει δὲ τοῖς μὴ θέλουσιν, ἀλλὰ τοῖς βουλομένοις ὡς ἀγαθὸν ὑποδείκνυσι, προτρεπόμενος ὅτι διὰ τὴν ταχυτάτην τοῦ κόσμου τούτου πάροδον καλὸν ἀνθρώπῳ μὴ ἅπτεσθαι γυναικός· καὶ οὐ τοῦτο μόνον, ἀλλὰ καὶ οἱ ἔχοντες γυναῖκας ἵνα ὡς μὴ ἔχοντες ὦσι.

Col. 424 : « Regnum coelorum vim patitur, et violenti rapiunt illud » (*Matth.*, *11. 12*). Nisi vim feceris, coelorum regna non capies. Nisi pulsaveris importune, panem non accipies sacramenti. An non tibi videtur violentia, cum caro cupit esse quod Deus est : et illuc unde angeli corruerunt, angelos judicatura conscendit? Egredere quaeso paulisper de carcere, et praesentis laboris ante oculos tuos tibi pinge mercedem, quam nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit (*Cor.*, 2, 9).

P. 111, 4 : οἱ δὲ καταξιωθέντες τῆς ἀναστάσεως υἱοὶ γενέσθαι οὔτε γαμοῦσιν, οὔτε γαμίζονται, ἀλλ' ὡς ἄγγελοι εἰσιν ἐν τῷ οὐρανῷ (*Luc*, 20, 35-36)· ἐὰν γὰρ ἐν τῷ κόσμῳ τούτῳ ὄντες ἐν σαρκί, ὃ μέλλουσιν οἱ ἄγγελοι ἐν τῇ ἀναστάσει γίνεσθαι, οὗτοι διὰ τῆς σωφροσύνης τὴν φύσιν νικήσαντες τῆς σαρκὸς καὶ βιασάμενοι, προλαβόντες ἥρπασαν. Βιαστῶν ἐστιν ἡ βασιλεία τῶν οὐρανῶν καὶ αὐτοὶ ἁρπάζουσιν αὐτήν (*Matth.*, *11*, *12*) ὑπερφρονήσαντες γὰρ τῆς ματαίας καὶ προσκαίρου ἡδονῆς εὑηρέστησαν τῷ Κυρίῳ. Ὅθεν οὐ μόνον τὸν τῆς παρθενείας μισθὸν παρὰ τοῦ σωτῆρος λαμβάνουσιν, ἀλλὰ καὶ τῇ τοῦ πνεύματος πτωχείᾳ μακαριζόμενοι, ἃ ἡτοίμασεν ὁ Θεὸς ἀγαθὰ τοῖς ἀγαπῶσιν αὐτὸν (*Cor.*, 2, 9) κληρονομήσουσι.

Les rapprochements que nous venons de faire entre la lettre à Eustochium et la traduction de la Vie d'Hilarion établissent, avec une assez grande probabilité, que la célèbre épître de S. Jérôme a été entre les mains du rédacteur grec. Puisque nous savons que Sophronius a débuté, en tant que traducteur, par la version de la lettre à Eustochium (1), n'est-il pas très vraisemblable que le traducteur de la biographie, qui utilise le même écrit, n'est autre que l'ami de S. Jérôme ? Cette présomption est con-

(1) Voir ci-dessus, p. 98.

firmée par les ressemblances que présente la physionomie des deux écrivains : si Sophronius nous est dépeint par S. Jérôme comme un homme instruit et spécialement versé dans la science des Écritures, la Vie grecque d'Hilarion témoigne d'une connaissance de la Bible et d'une érudition que personne ne songerait à exiger d'un simple traducteur.

Le résultat auquel on vient de parvenir, n'atteint pas les limites de la certitude, mais seulement celles de la probabilité. D'autre part, il donne prise à deux objections, auxquelles il faut que nous nous arrêtions un instant.

Si Sophronius, dira-t-on, était vraiment l'auteur des Vies grecques d'Hilarion et de Malchus qui nous sont parvenues, pourquoi S. Jérôme eût-il omis, dans la nomenclature du *De viris*, la seconde de ces deux traductions ? La réponse est aisée : la version de la Vie de Malchus aura été exécutée postérieurement au catalogue dressé par S. Jérôme. En tenant compte de ce fait que Sophronius a écrit, de 390 à 392, un ouvrage sur la destruction du Serapeum et deux traductions, celle de la Vie d'Hilarion et celle du Psautier (1), on conçoit sans peine qu'il ait cru devoir ajourner à l'une des années suivantes la traduction d'un écrit beaucoup moins important.

Voici la seconde objection. L'un des caractères que S. Jérôme attribue à la traduction faite par Sophronius de la Vie d'Hilarion, c'est une très grande élégance : *Vitam Hilarionis monachi... in graecum sermonem elegantissime transtulit.* Avant d'entreprendre une étude attentive de la question d'auteur, ce trait m'avait inspiré, je l'avoue, des doutes assez sérieux au sujet des droits que

(1) Voir ci-dessus, p. 130, note 2.

pouvait revendiquer Sophronius sur nos deux traductions. Celles-ci, en effet, sont déparées, comme on l'a vu précédemment, par de nombreux défauts et, en fait d'élégance, elles ne présentent rien de spécialement remarquable. Tout bien considéré, il n'y a pas là, cependant, de motif suffisant pour refuser à Sophronius la paternité de la version grecque des Vies de Malchus et d'Hilarion. Outre que le terme *elegantissime* est assez peu précis et qu'il ne désigne peut-être, dans l'esprit de S. Jérôme, que l'opposé de la servilité, c'est-à-dire l'aisance avec laquelle le traducteur s'est comporté vis-à-vis de l'original, il faut convenir que le saint Docteur ne pouvait que difficilement se dispenser d'adresser au moins une épithète flatteuse au Grec qui dérogeait aux traditions littéraires de ses compatriotes en traduisant dans leur langue quelques-uns des écrits de son illustre ami. On se rappellera enfin que si les deux versions en cause présentent de multiples défauts, le début de la Vie grecque d'Hilarion, qui n'est pas sans élégance, promettait davantage (1).

Nous terminerons cette étude en émettant une conjecture au sujet de la patrie du traducteur. Celui-ci paraît mieux au courant de l'histoire et de la géographie de l'Égypte que des autres régions où s'est déroulé quelque épisode de la Vie d'Hilarion. On a constaté plus haut (2) qu'un détail relatif au travail des moines égyptiens a été ajouté par lui et se trouve être parfaitement exact. Ce n'est pas le seul passage de ce genre. Alors que les localités d'autres pays que l'Égypte, citées par S. Jérôme sans indication de la région où elles sont situées, ont été mentionnées telles quelles ou même passées sous silence par

(1) Voir cependant ci-dessous, Appendice I.
(2) Page 133.

p 122-124

le traducteur (1), les noms de certaines villes égyptiennes sont accompagnés d'un renseignement qui en fixe la position. Ainsi, dans H, p. 98, 7, *perrexit Memphim* est rendu par ἐπορεύθη εἰς Μέμφιν, τῆς Αἰγύπτου πόλιν, et p. 120, 8 *Babylonem pervenit* par ἦλθε εἰς Βαβυλῶνα, πόλιν τῆς Αἰγύπτου (2). L'auteur grec affirme aussi que le préfet (ἔπαρχος) d'Égypte qui se fit complice des habitants de Gaza pour poursuivre Hilarion et son disciple Hésychius, était un adepte de l'arianisme (H, p. 124, 33-125, 1) (3). Ces quelques traits sont peut-être un indice que le traducteur des Vies de Malchus et d'Hilarion appartenait à l'Égypte, et ici encore, il est intéressant d'en rapprocher cette donnée du *De viris inlustribus*, d'après laquelle Sophronius écrivit un ouvrage sur la destruction du Serapeum d'Alexandrie. L'ami de S. Jérôme, auteur hypothétique des deux versions, était-il Égyptien ? Les problèmes relatifs à l'héritage littéraire de Sophronius sont encore entourés d'une trop profonde obscurité pour qu'on puisse faire autre chose que poser la question.

(1) Voir H, p. 89, 26 ; 92, 15 ; 119, 28 ; 125, 29 ; 128, 14 ; 131, 31 ; 133, 5.

(2) Il serait intéressant d'étudier la forme des noms géographiques qui se rencontrent en assez grand nombre dans la Vie d'Hilarion. Le traducteur a-t-il reproduit l'orthographe du manuscrit latin qu'il avait entre les mains, ou bien l'a-t-il parfois modifiée d'après sa fantaisie ou ses connaissances personnelles ? C'est ce qu'on ne pourra déterminer, encore une fois, qu'à l'aide d'une édition critique des textes grec et latin. Voir, en attendant, les remarques du P. De Buck dans les *Acta Sanctorum*, Octobris t. IX, nos 26, 29, 31, 33, 42 du *Commentarius praevius*, et p. 45, note f, p. 49, note o, p. 59, note u.

(3) Peut-être y a-t-il quelque rapport entre cette indication et l'histoire de l'arien Balacius que raconte S. Athanase dans la Vie d'Antoine (*P. G.*, t. XXVI, col. 964). Voir *Acta SS.*, Januarii t. II, 2e éd., p. 503, notes d et e.

APPENDICES.

I. Les premiers paragraphes de la traduction grecque de la Vie d'Hilarion.

Nous croyons avoir établi avec certitude que les traductions grecques des Vies de Malchus et d'Hilarion remontent à un seul et même auteur, dont la principale caractéristique est d'avoir traité l'original latin avec une excessive liberté, exception faite cependant du début de la Vie d'Hilarion, où le texte grec (que nous appellerons *a*) suit de très près le texte latin. Ce respect du traducteur pour son modèle, se manifestant dans les cinq premiers paragraphes de l'opuscule, contraste singulièrement avec les écarts considérables dont nous avons étudié quelques spécimens. A titre d'exemple, nous citerons le passage où le rédacteur grec abandonne visiblement le premier procédé pour suivre la méthode défectueuse qui sera la sienne jusqu'à la fin du récit :

Jérôme.	*H*
N. 5 : Herbarum ergo succo et paucis caricis post triduum vel quatriduum deficientem animam sustentabat, orans frequenter et psallens, et rastro humum fodiens : ut jejuniorum laborem labor operis duplicaret. Simulque fiscellas junco texens, aemulabatur Aegyptiorum monachorum disciplinam, et Apostoli sententiam, dicentis : *Qui autem non operatur, non manducet :* sic attenuatus, et in tantum exeso corpore, ut ossibus vix haereret.	*P. 86, 17 :* Τοίνυν χυλῷ βοτανῶν καὶ ὀλίγοις ἰσχαδίοις μετὰ τρεῖς ἢ τέσσαρας ἡμέρας ἐκλείπουσαν τὴν ψυχὴν ἐβάσταζεν, εὐχόμενος συνεχῶς καὶ ψάλλων καὶ δικέλλῃ τὴν γῆν σκάπτων, ἵνα τῶν νηστειῶν τὸν κάματον ὁ τοῦ ἔργου κόπος διπλασιάσῃ· ἅμα δὲ καὶ κοφίνους ἀπὸ σχοινίων ἐνυφαίνων καὶ σειρὰς βαΐων ἔπλεκε, τοὺς ἐν Αἰγύπτῳ μοναχοὺς μιμούμενος. Εἰς τοσοῦτον οὖν τῇ ὑπερβολῇ τῶν νηστειῶν ἑαυτὸν κατέτηξεν, ὡς μόλις τὰ ὀστᾶ αὐτοῦ ὑπὸ τῆς τοῦ σώματος ἐπιφανείας συγκροτεῖσθαι.

Comment expliquer ce brusque changement d'allures ? Deux hypothèses se présentaient à l'esprit : ou bien deux rédacteurs avaient mis successivement la main à la traduction de la Vie d'Hilarion, et le premier avait cessé brusquement son travail — mené avec le souci d'être fidèle à l'original — au milieu de la phrase que nous venons de citer, ou bien il y avait un traducteur unique qui s'était affranchi de toutes les lois d'une traduction exacte, après avoir éprouvé les difficultés qu'offrait semblable entreprise. Tout considéré, nous penchions vers la seconde alternative, lorsque l'examen du manuscrit grec 1540 de la bibliothèque nationale de Paris vint changer complètement l'aspect de la question. Ce manuscrit (1), qui appartient au XIe siècle, renferme un texte de la version grecque qui n'apporterait à l'édition de M. Papadopoulos-Kerameus que le contingent de variantes habituel, si le début n'en différait considérablement, au point de constituer des cinq premiers paragraphes (2) une recension tout-à-fait distincte (nous l'appellerons *b*). Chose vraiment remarquable, les deux textes s'écartent l'un de l'autre jusqu'à l'endroit précis où commence la traduction libre, c'est-à-dire jusqu'aux mots soulignés dans notre citation : καὶ σειρὰς βαΐων ἔπλεκε, τοὺς ἐν Αἰγύπτῳ μοναχοὺς μιμούμενος. Εἰς τοσοῦτον οὖν τῇ ὑπερβολῇ τῶν νηστειῶν ἑαυτὸν κατέτηξεν κτλ (H, p. 86, l. 21), et à partir de ce passage jusqu'à la fin du récit, à part des variantes insignifiantes, ils coïncident complètement. Si *a* est une traduction littérale du latin, *b* en est une version libre, caractérisée par des remaniements et des additions qui le rendent plus long que *a*.

(1) Voir *Catal. cod. hag. graec. bibl. nat. Parisiensis*, p. 240.

(2) Bien entendu, ce sectionnement en paragraphes est tout artificiel : c'est celui qui a été adopté par Migne pour le texte latin et par M. Papadopoulos-Kerameus pour le texte grec.

En y regardant de près, il est facile de se convaincre que *b* présente, d'une manière indéniable, les mêmes traits que la Vie grecque de Malchus et la seconde partie de la Vie d'Hilarion : même liberté vis-à-vis de l'original, mêmes lacunes dans la connaissance du latin, même style, mêmes locutions. Voici quelques expressions communes à ces divers textes, qui démontreront que le début de la Vie d'Hilarion du manuscrit de Paris remonte au même auteur que le restant de la traduction : 151,4 τῆς αἰωνίου σωτηρίας ; M, p. 37, 5 σωτηρίαν αἰώνιον — 151,4,9 et 29 τῇ τοῦ Κυρίου χάριτι : même expression dans H, 94,5 ; 95, 19 ; 107, 27 ; 110, 10 ; 111, 21 ; 110, 17 ; 113, 9 ; 124, 21 ; 134, 8 — 152, 14 ἡ πᾶσα σπουδή : fréquent dans M et H, voir ci-dessus p. 120 — 152, 17 τῆς ἐνθέου πολιτείας : locution identique dans M et H, voir ci-dessus p. 119 — 152, 27 διὰ τὸν τῆς φιλαδελφίας θεσμόν : M, 37, 9 διὰ τόν τῆς φιλαδελφίας θεσμόν — 153, 1 τὸν μονήρη βίον : M, 23, 14 τοῦ μονήρους βίου — 153, 5 πλουσίως ἐν πᾶσι : M, 32, 3 πλουσίως ἐν πᾶσιν — 153, 7 πολλοὶ ὑπὸ διαφόρων ἀσθενειῶν καὶ ὑπὸ πολλῶν πνευμάτων ἀκαθάρτων ὀχλούμενοι : H, 117, 20 πολλοὶ.. ποικίλαις νόσοις ἀσθενοῦντες καὶ ὑπὸ πνευμάτων ἀκαθάρτων ὀχλούμενοι ; l'expression ἀκάθαρτα πνεύματα se rencontre encore dans H, 126, 17 ; 127, 20 ; 132, 24 ; 133, 2 et 6, etc. — 153, 12 τοῖς πόνοις τῆς ἀσκήσεως καὶ πάσαις ταῖς τῆς θεοσεβείας ἀρεταῖς μέχρι τέλους ἐγκαρτέρησον : M, 25, 16 τῇ τοιαύτῃ ἀρετῇ ἀνεπιλήπτως ἐγκαρτερήσαντός μου ; H, 103, 11 ἐγκαρτερεῖν τοῖς πόνοις τῆς ἀσκήσεως — 153,18 ἀπολυθεὶς δὲ παρ' αὐτοῦ ὁ ὅσιος Ἱλαρίων ἐπανῆλθεν εἰς τὴν ἰδίαν πατρίδα αὐτοῦ· πρὸ δὲ τῆς ἐπανόδου αὐτοῦ... : M, 36, 14 ἀπέλυσεν ἡμᾶς ἀπελθεῖν εἰς τὰ ἴδια μετ'εἰρήνης. Πρὸ δὲ τῆς ἐπανόδου ἡμῶν... ; H, 101, 24 ἀπέλυσεν αὐτὸν καὶ ἐπανῆλθε — 154, 20 πρὸς πάσας τὰς μεθοδείας τοῦ διαβόλου : expression fréquente dans M et H, voir ci-dessus, p. 118 sq. — 154, 23 ὁ μισόκαλος διάβολος καὶ

φθονερός : M, 27, 4 τὸν βάσκανον καὶ μισόκαλον διάβολον ; H, 124, 22 εἰς φθόνον καὶ μῖσος (1) — 155, 23 ἵνα μὴ ὑπόδικον τοῦ κρίματος Ἀνανίου καὶ Σαπφείρης ἑαυτὸν καταστήσῃ : H, 111, 27 ὑπόδικον ἑαυτὸν τοῦ κρίματος τοῦ ἀποστόλου καταστήσας — 152, 18 ὥρμησε πρὸς αὐτὸν εἰς τὴν ἔρημον καὶ εὑρὼν αὐτὸν ἔμεινε πρὸς αὐτόν : M, 23, 15 ἀπῆλθον ἐκεῖ καὶ προσελθὼν αὐτοῖς ἔμεινα παρ' αὐτοῖς ; H, 123, 29 ἀπῆλθεν εἰς Βρούχιον.. καὶ εὑρὼν ἐκεῖ ἀδελφοὺς γνωρίμους ἔμεινε παρ' αὐτοῖς. Nous avons noté encore une dizaine de rapprochements du même genre : ceux que nous venons d'indiquer ne laissent, croyons-nous, aucun doute sur l'identité d'auteur. *b* et la seconde partie de la version grecque de la Vie d'Hilarion forment un travail d'un seul jet, tandis que *a* est une pièce de rapport, conçue d'une tout autre manière et dont on voit aisément le point de suture avec le reste de l'opuscule. Le passage d'une partie à l'autre se fait d'une façon brusque, au milieu d'une phrase dont par là même la construction est devenue assez irrégulière (2). De plus, il est à remarquer que le traducteur de la Vie d'Hilarion, suivant une habitude qui lui est familière (3), rappelle dans la partie traduite librement certains faits énoncés dans les cinq premiers paragraphes : or, les termes dont il se sert à cet effet sont ceux de *b*, et non de *a* (4), preuve que la première partie de son travail était *b* et non pas *a*.

(1) Expression empruntée peut-être à la Vie d'Antoine (*P. G.*, t. XXVI, col. 845 : ὁ δὲ μισόκαλος καὶ φθονερὸς διάβολος οὐκ ἤνεγκεν).

(2) Il faudrait en effet : ἅμα δὲ καὶ κοφίνους ἀπὸ σχοινίων ἐνύφαινεν καὶ σειρὰς βαΐων ἔπλεκε, et non pas ... ἐνυφαίνων ... C'est que ce mot termine brusquement la recension *a* (S. Jérôme : *texens*).

(3) Voir plus haut, p. 89, note 2 et p. 116.

(4) Comparer H, p. 88, 12-13 au texte ci-dessous, p. 154, l. 16-17 et à H, p 85, 26 ; H, p. 88, 20 au texte ci-dessous, p. 154, l. 22 et à H, p. 85, 29 ; H, p. 88, 21 au texte ci-dessous, p. 154, l. 31 — 155, l. 1 et à H, p. 86, 7-8 ; H, p. 88, 22 au texte ci-dessous, p. 155, l. 13 et à H, p. 86, 17 ; H, p. 89, 11-12 au texte ci-dessous, p. 154, l. 19-20 et à H, p. 85, 27-28.

Est-ce à dire que *a* est un travail postérieur, dû à quelque écrivain qui avait sous les yeux le texte latin et voulut en traduire les premiers paragraphes plus fidèlement que son devancier ? Cette solution paraît la plus naturelle, et pourtant un indice nous force à suspendre notre jugement sur ce point. Un examen attentif fait découvrir, en effet, quelques points de contact entre *a* et le reste de la Vie grecque d'Hilarion, jointe à la traduction de la *Vita Malchi*. Ainsi, d'un côté comme de l'autre, on trouve ἐπιχειρέω dans le sens d'*entreprendre* (1), ὑπόθεσις dans le sens de *matière* (2) ; d'un côté comme de l'autre, ἀναστροφή signifie *genre de vie* (3), ὑποβάλλω *suggérer* (4), βαστάζω *soutenir* (5) ; ici comme là, *circus* est rendu par ἱπποδρομία (6), *delectare* par τέρπω (7), *mitti a* par ἀποστέλλεσθαι παρά (8). La locution ἀπέρχομαι εἰς dont la répétition est si fréquente dans la traduction libre, se rencontre également dans *a* (9), alors que le latin porte *ingredi* ; il en est de même de l'expression ἐκεῖνοι οἱ τόποι pour le latin *loca* (10). Les mots ὁ τοῦ Χριστοῦ στρατιώτης (*tirunculus Christi*) qu'on lit au n° 5, sont employés aussi

(1) H, p. 83, 15, p. 87, 15, p. 98, 5 etc.
(2) H, p. 83, 7, p. 96, 30.
(3) H, p. 83, 6, p. 104, 22, p. 113, 6, p. 108, 25.
(4) H, p. 86, 8, p. 88, 21 ; M, p. 23, 19.
(5) H, p. 86, 18 ; M, p. 30, 15.
(6) H, p. 84, 19, p. 96, 15.
(7) H, p. 84, 20, p. 133, 25.
(8) H, p. 84, 13, p. 100, 10 et 15.
(9) H, p. 85, 14 (εἰς τὴν ἔρημον ἀπῆλθεν), p. 90, 18 (εἰς τὴν ἔρημον ἀπελθοῦσα), p. 114, 5 (ἀπερχομένου ἐπὶ τὴν ἔρημον), p. 120, 4, p. 123, 27 et 29 etc., etc. ; M, p. 23, 7 et 10, p. 25, 8.
(10) H, p. 85, 16 (ἐκείνων τῶν τόπων), p. 89, 23, p. 120, 11, p. 121, 6, p. 122, 12, p. 123, 1, p. 127, 31, p. 129, 1, 9 et 12, p. 130, 2 ; p. 135, 23 ; M, p. 25, 10, p. 33, 18. Comparer encore H, p. 83, 11 ἀναγινώσκεται (*legitur*) à 125, 5 ἀναγνώστας (*lectoribus*) ; 85, 11 ἀποφάσεως à 105, 27 ἀπόφασιν ; 86, 18 ἐκλείπουσαν (*deficientem*) à 135, 8 ἐκλείπειν.

au n° 6, lequel provient certainement de la même plume que le reste de la traduction. Nous serions donc tenté de croire que *a* et *b* représentent deux éditions différentes faites par le même auteur, et cette hypothèse aurait l'avantage d'expliquer au mieux les rapports assez compliqués qui se remarquent entre *a*, *b*, et le latin. *a* et *b*, en effet, ne sont pas indépendants l'un de l'autre ; ils se rencontrent parfois dans le choix des termes et çà et là, dans des détails insignifiants, tels que le temps d'un verbe, ils s'écartent simultanément du latin (1). Chacun des deux rédacteurs, cependant, a connu le texte latin : si *a* est une traduction littérale, *b* dans quelques passages de peu d'importance, est plus voisin du latin que *a* (2). Ces deux faits sont assez difficiles à comprendre, si l'on adopte une autre hypothèse que celle de l'identité d'auteur. Au contraire, on conçoit fort bien que le rédacteur de *b*, reprenant son travail pour une raison quelconque, ait tenu compte de son premier essai, tout en travaillant principalement

(1) Voir, par exemple, H, p. 84, 27 : πῶς μὲν ἀδιαλείπτως ἦν ἐν τῇ προσευχῇ, et le texte *b* publié ci-dessous, p. 152, 25 : πῶς ἀδιαλείπτως μὲν προσηύχετο, pour le latin : *quam creber in oratione* — H, p. 85, 13 : Ἦν οὖν τότε πεντεκαιδεκαέτης, ὅτε γυμνός ... et *b*, p. 153, 26 : Ἦν δὲ τότε ὁ μακάριος ἐτῶν δεκαπέντε, ὅτε γυμνός ..., pour le latin : *Erat autem tunc annorum quindecim. Sic nudus* ... — H, p. 86. 11 : τὸ στῆθος αὐτοῦ ... ἔτυπτεν et *b*, p. 155, 3 : τὸ στῆθος ἑαυτοῦ ἔτυπτεν, pour le latin : *et pectus ... verberans* — H, p. 86, 13, les termes λακτίζειν, κριθαί, ἄχυρα, καῦμα, ψῦχος qu'emploie H, p. 86, 13-16, pour rendre les mots latins *calcitrare*, *hordeum*, *paleae*, *aestus* et *frigora*, se rencontrent également dans *b*, p. 155, 7-9.

(2) Ainsi, H, p. 84, 8 : ἀλλὰ γὰρ τῷ προτεθέντι λόγῳ ἀρχὴν ποιήσωμεν ; *b*, p. 151, 30 : Τούτων τοίνυν τῶν κυνῶν τὰς ὑλακτούσας κατὰ τοῦ ἁγίου γλώσσας καταστιγάζοντες ἐπὶ τὸ προκείμενον ἡμῖν προθύμως ἐπανερχόμεθα ; S. Jérôme : *Verum destinato operi imponam manum, et Scylleos canes obturata aure transibo* — H, p. 84, 18 ἐπίστευσε ; *b*, p. 152, 9 : πιστεύων ; S. Jérôme : *credens* — H, p. 85, 8 διανείμας ; *b*, p. 153, 21 : ἐχαρίσατο ; S. Jérôme : *largitus est* — H, p. 85, 15 : σημείῳ ; *b*, p. 154, 2 : μίλιον ; S. Jérôme : *milliario* — H, p. 85, 25 : ἀπὸ δορᾶς ; *b*, p. 154, 17 : δερμάτινον ; S. Jérôme : *pelliceum* — H, p. 85, 27 : στρῶμα ; *b*, p. 154, 17 : σάγον (*cod.* σαγὶν) ; S. Jérôme : *sagum* — H, p. 86, 11 : γρόνθοις ; *b*, p. 155, 3 : πυγμαῖς ; S. Jérôme : *pugnis*.

sur le texte latin. Nous n'insisterons pas pour le moment sur ces questions délicates : aussi bien, pour s'avancer sur ce terrain d'une manière assurée, il faudrait posséder tout d'abord une édition critique de la Vie grecque d'Hilarion et des recensions *a* et *b* (1). Notons seulement combien il devient facile d'expliquer ce fait assez étrange de l'existence de deux recensions différentes des premiers paragraphes de la Vie grecque, quand on admet que celle-ci a pour auteur l'ami de S. Jérôme, Sophronius. Il est à supposer que lorsque S. Jérôme reçut l'exemplaire de la version grecque exécutée par Sophronius, il ne trouva pas de son goût les remaniements, parfois bizarres, qu'avait subis son œuvre en passant du latin en grec. Dès le début, il dut être singulièrement étonné, par exemple, de voir l'historien Salluste transformé en bienheureux serviteur du Christ et en confident du biographe (p. 151, 6). Estimera-t-on chose invraisemblable qu'il ait écrit un mot de reproche à celui qui lui faisait commettre un pareil anachronisme, et que Sophronius, pour satisfaire l'illustre écrivain, ait refait de son mieux les premiers paragraphes de son travail, sans avoir le courage de poursuivre jusqu'au bout cette difficile et fastidieuse besogne ?

Enfin, il est intéressant de constater que Sozomène, dans son *Histoire ecclésiastique*, a utilisé la recension *b* (2). Voici les passages qui accusent cette dépendance ; on remarquera que Sozomène et *b* s'éloignent à la fois du texte latin et de *a* :

(1) A en juger par l'*incipit*, le manuscrit de Samos signalé par M. Papadopoulos-Kerameus (*op. cit.*, p. 82, note 1) renferme la recension *a*, tandis que le *Vaticanus* 1589 et le *Mosquensis* 387 ont le texte *b* (cfr. *Catal. cod. hag. graec. bibl. Vatic.*, p. 131 ; Vladimir, *Catal. des mss. de la bibl. synod. de Moscou*, t. I, p. 582).

(2) Voir plus haut, p. 106 sqq.

Jérôme	*a*	*b*	*Sozomène*
N. 3 : Porro frequentiam eorum qui ad eum ob varias passiones aut impetus daemonum concurrebant, ultra non ferens : nec congruum esse ducens, pati in eremo populos civitatum...	*H, p. 84, 31 :* Πάλιν οὖν τὴν πολυοχλίαν τῶν πρὸς αὐτὸν παραγενομένων διὰ ποικίλα πάθη καὶ ὁρμὰς δαιμόνων οὐ φέρων, οὐδὲ πρέπον ἐν τῇ ἐρήμῳ λέγων δήμους πόλεων ὑπομένειν ...	*P. 153, 7 :* ἤρξαντο πολλοὶ ὑπὸ διαφόρων ἀσθενειῶν καὶ ὑπὸ πολλῶν πνευμάτων ἀκαθάρτων ὀχλούμενοι ἀκούοντες παραγένεσθαι πρὸς αὐτόν. Ἐπεὶ οὖν οὐκ εἴων αὐτὸν κατὰ γνώμην ἠρεμεῖν ...	*III, 14 :* οὐ γὰρ συνεχωρεῖτο κατὰ γνώμην ἠρεμεῖν, πολλῶν ὄντων ἑκάστοτε τῶν ὡς Ἀντώνιον ἐρχομένων.
Ibid : reversus est cum quibusdam monachis ad patriam.	*H, p. 85, 5 :* μετά τινων μοναζόντων εἰς τὴν ἰδίαν πατρίδα ἐπέστρεψεν.	*P. 153, 18 :* ἐπανῆλθεν εἰς τὴν ἰδίαν πατρίδα αὐτοῦ.	*Ibid. :* ἐπανῆλθεν εἰς τὴν πατρίδα.

D'autre part, nous avons cité déjà (1) les passages de l'*Histoire ecclésiastique* où Sozomène a fait un emprunt à la recension *a* : les passages parallèles de *b* étant tout différents, la dépendance de l'historien vis-à-vis de *a* ne saurait être mise en doute. Bien plus, la phrase suivante de l'*Histoire ecclésiastique* est une combinaison de *a* et de *b* :

Jérôme	*a*	*b*	*Sozomène*
N. 3 : et parentibus jam defunctis, partem substantiae fratribus, partem pauperibus largitus est, nihil sibi omnino reservans.	*H, p.85, 6 :* καὶ τῶν γονέων αὐτοῦ τελευτησάντων, μέρος μὲν τῆς οὐσίας τοῖς ἀδελφοῖς δίδωσιν, μέρος δὲ τοῖς πτωχοῖς διανείμας, οὐδὲν ἑαυτῷ τὸ σύνολον ὑπολει-	*P. 153, 19 :* ἐτελεύτησαν οἱ γονεῖς αὐτοῦ πάντα τὰ ὑπάρχοντα αὐτῶν αὐτῷ καταλείψαντες, ἅπερ λαβὼν ὁ ἅγιος Ἱλαρίων τὰ μὲν ἀδελφοῖς ἐνδεομένοις, τὰ δὲ πτωχοῖς ἐχαρίσα-	*III, 14 :* Καταλαβὼν δὲ τελευτήσαντας τοὺς πατέρας, εἰς τοὺς ἀδελφοὺς καὶ τοὺς δεομένους τὴν οὐσίαν διένειμεν· οὐθὲν δὲ παντάπασι καταλιπὼν ἑαυτῷ.

(1) Pages 107-108.

πόμενος. | το, μηδὲν ἀπ' αὐτῶν ἑαυτῷ καταλείψας.

Sozomène a-t-il connu les deux rédactions du début de la Vie grecque d'Hilarion, ou bien avait-il sous les yeux un texte déjà mêlé ? L'étude des différents manuscrits de la version grecque permettrait seule de répondre à cette question, en fixant d'une manière précise le texte primitif des recensions *a* et *b*. Sans doute nous expliquerait-elle aussi certaines particularités curieuses des différentes recensions dérivées. S'il est certain, en effet, que le début du texte représenté par le *Coislinianus* 110, de la rédaction de Métaphraste et du panégyrique d'Hilarion par Néophyte le Reclus dépend de *b*, on constate d'autre part que certaines expressions de ces diverses recensions s'accordent plutôt avec *a*, tel du moins que nous le fait connaître le texte imprimé.

Malgré l'incertitude qui règne sur ces problèmes par suite de l'insuffisance de nos renseignements au sujet de la tradition manuscrite, nous croyons utile de donner une édition provisoire de *b*, d'après le *Parisinus* grec 1540, du XIe siècle. Chacun pourra ainsi s'assurer que *b* est sorti de la même plume que la traduction de la Vie de Malchus et la seconde partie de la Vie d'Hilarion. Le texte du manuscrit est reproduit fidèlement, sauf la ponctuation et les fautes d'orthographe et d'accentuation ; nous l'avons divisé en paragraphes correspondant à ceux de *a* et de la Vie latine.

Fol. 88r. Βίος τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἱλαρίωνος[1].

I. Τοῦ μακαριωτάτου καὶ φίλου τοῦ Θεοῦ Ἱλαρίωνος τὴν πολιτείαν

[1] *cod.* Ἱλαρίονος

ἀναγράφεσθαι μέλλων, ταῖς ἐκείνου πρεσβείαις τὸν Κύριον παρακαλῶ ὥστε διὰ τοῦ ἁγίου πνεύματος αὐτοῦ δοθῆναί μοι λόγον, ἵνα δυνηθῶ πρὸς ἀξίαν τὰς ἐκείνου ἀρετὰς διηγήσασθαι, καὶ κατὰ μίμησιν τοῦ ἁγίου βίου αὐτοῦ εὐθυνόμενος τῇ τοῦ Κυρίου χάριτι τῆς αἰωνίου κατα-
5 ξιωθῶ σωτηρίας. Τοσαύτη γάρ ἐστιν ἡ τοῦ ὁσίου ἐκείνου ἀνδρὸς πρὸς Κύριον παῤῥησία, καθὼς ὁ μακάριος δοῦλος τοῦ Χριστοῦ Κρίσπος ἡμῖν διηγήσατο, ὡς πάντα λόγον καὶ ἔπαινον ἀνθρώπων ταῖς τῶν πράξεων αὐτοῦ ἀρεταῖς καλύπτεσθαι. Ὅθεν εἰ καὶ μὴ πρὸς ἀξίαν ταύτας ἀνεγραψάμεθα, ἀλλ' ὅμως ἐπὶ πέρας ἄγειν τὴν τοιαύτην ἡμῶν πρόθεσιν τῇ
10 τοῦ Κυρίου χάριτι σπουδάζομεν, τὰς πνευματικὰς ἀριστείας τοῦ ὁσίου ἐκείνου ἀνδρὸς ἀποκαλύπτοντες. Εἰ γὰρ Ἀλέξανδρος ὁ τῶν Μακεδόνων βασιλεύς, ὁ ἐν τῷ ἁγίῳ προφήτῃ Δανιὴλ πάντων μᾶλλον τῶν πρὸ αὐτοῦ βασιλέων ἕως ἄκρον[2] τῆς οἰκουμένης μεγαλυνθείς (1), ὅς, φασίν, ἐπὶ τὸν τάφον τοῦ Ἀχιλλέως γενόμενος τὴν πολεμικὴν ἐκείνου ἀνδρείαν
15 θαυμάζων εἶπεν· Εὐτυχὴς εἶ παρὰ πάντας τοὺς ἥρωας ἀνδράς, ὦ νεώτερε, ὅτι τοιαύταις εὐφημίαις λόγων καὶ παρ' Ὁμήρου καὶ παρὰ πολλῶν σοφῶν ἡ πολεμική σου ἀκαταμάχητος ἀνδρεία κηρύσσεται, πόσῳ | μᾶλλον ἡμῖν πρέπον τῆς ἀληθείας κήρυκας γενομένους τὴν Fol. 88v.
μνήμην καὶ ἐπέραστον τοῦ θεοφιλοῦς τούτου ἀνδρὸς διηγήσασθαι πολι-
20 τείαν, ἧς καὶ ὁ ἁγιώτατος Ἐπιφάνιος ἐπίσκοπος Κύπρου, ἱκανοῦ χρόνου αὐτόπτης γενόμενος, πρὸς ὄνησιν τῶν μανθανόντων σχεδὸν πάσῃ τῇ οἰκουμένῃ ταύτην ἐκήρυξεν· ἥνπερ καὶ ἡμεῖς παρὰ τῶν ἁγίων ἡμῶν τούτων πατέρων παραλαβόντες τοῖς βουλομένοις ἀφθόνως μεταδίδομεν[3], τὰς τῶν βασκάνων καὶ ψευδαδέλφων γλώσσας πρὸς λοιδορίαν
25 τοῦ μακαρίου Ἱλαρίωνος[4] ὀξυνομένας δίκην ἀράχνης διακόπτοντες. Οὗτοι γὰρ κατὰ τὴν τῶν Φαρισαίων ὑπόκρισιν ὑπούλως τὴν ἐν Χριστῷ ἐλευθερίαν αὐτοῦ κατασκοπήσαντες πρὸς οἰκείαν αἰσχύνην χλευάζειν αὐτὴν πολυτρόπως ἐτόλμησαν, ὧν τὴν αὐθάδειαν οὔτε ὁ τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ βαπτιστοῦ βίος, οὔτε ἡ τοῦ Κυρίου πλουσία χάρις παι-
30 δεύει. Τούτων τοίνυν τῶν κυνῶν τὰς ὑλακτούσας κατὰ τοῦ ἁγίου γλώσσας κατασιγάζοντες, ἐπὶ τὸ προκείμενον ἡμῖν προθύμως ἐπανερχόμεθα, τὴν ἐνταῦθα πατρίδα καὶ τὸ γένος ἐκείνου τοῦ ἁγίου ἀνδρὸς παριστῶντες τῷ λόγῳ.

[2] *cod.* ἄκρων [3] *cod.* μεταδίδωμεν [4] *cod.* Ἱλαρίονος

(1) Cfr. *Daniel*, VII, 6; VIII, 5-8, 21-22; XI, 3-4.

II. Ἱλαρίων τοίνυν ὁ ἅγιος τῷ μὲν γένει ἦν Παλαιστινός (1), ἀπὸ κώμης Θαβαθὰ[5] κειμένης ἀπὸ πέντε μιλίων τῆς πόλεως Γάζης. Ἦσαν[6]
Fol. 89r. δὲ οἱ γονεῖς αὐτοῦ εἰδωλολάτραι· | ῥόδον ὡς ἔπος εἰπεῖν ἐξ ἀκανθῶν ἀναφυείς, ἀπεστάλη δὲ παρὰ τῶν γονέων αὐτοῦ εἰς Ἀλεξάνδρειαν μαθεῖν γράμματα (2), κακεῖ διέτριβεν τῇ ἐκ φύσεως αὐτοῦ ἀγαθῇ προαιρέσει διαπρέπων ἐν πᾶσιν. Τύπος τε τῶν ὁμηλίκων τῆς τοιαύτης ἀρχῆς κάλλιστος ἐγένετο, ἀγαπητικὸς πρὸς πάντας τοὺς ὁμόφρονας ὑπάρχων· δυνατός τε ἦν ἐν συνέσει λόγων, ἀποτόμως τοὺς τῇ ἀληθείᾳ ἀνθισταμένους ἐλέγχων, καὶ τὸ πάντων μεῖζον, πιστεύων τελείως εἰς τὸν Κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστόν, οὐχ ἱπποδρομικαῖς δὲ μανίαις, οὐδὲ ταῖς τῶν θηριαλώτων αἱμοβόροις θεωρίαις, οὐδὲ θεάτρων αἰσχροῖς καὶ ἀκαθάρτοις θεάμασιν τὸ καθαρὸν τῆς διανοίας αὐτοῦ μολύνας ποτε, ἀλλ' οὐδὲ ὅλως τῶν ἀθέσμων καὶ μυσαρῶν τούτων θεατὴς γενόμενος Ἦν δὲ αὐτοῦ ἡ πᾶσα σπουδὴ εἰς τὴν ἐκκλησίαν συνάγεσθαι καὶ ἀκούειν ἐπιμελῶς τῶν θεοπνεύστων Γραφῶν.

III. Προκόπτων δὲ περὶ τὸν τῆς θεοσεβείας ζῆλον, καθ' ἑκάστην ἡμέραν ἤκουεν παρὰ πάντων περὶ τῆς ἐνθέου πολιτείας τοῦ μακαριωτάτου Ἀντωνίου, καὶ ζέων τῷ πνεύματι, εὐθὺς ὥρμησε πρὸς αὐτὸν εἰς τὴν ἔρημον, καὶ εὑρὼν αὐτόν, ἔμεινε πρὸς αὐτὸν καὶ παρ' αὐτοῦ κατήχθη, καὶ τὸ σχῆμα τοῦ μοναχοῦ ὁ ἅγιος Ἀντώνιος δέδωκεν αὐτῷ. Ἔμεινέ τε παρ' αὐτοῦ ὡσεὶ μῆνας δύο, καὶ κατανοήσας ἀκολούθως
Fol. 89v. τὴν ἀκρίβειαν | τῆς πολιτείας[7] αὐτοῦ καὶ τὸ σεμνὸν ἦθος αὐτοῦ καὶ τὸ ἐπιεικὲς καὶ πρᾶον τῆς καταστάσεως αὐτοῦ, καὶ πάσας τὰς ἐν Χριστῷ ἀρετὰς τοῦ ἁγίου γνησίως καταμαθών, καὶ τὴν τούτων μνήμην ἀκμάζοντι πόθῳ γυμνάζων παρ' ἑαυτῷ. Πῶς ἀδιαλείπτως μὲν προσηύχετο, σπουδαίως δὲ μετὰ ἐπιεικείας καὶ πολλῆς ἀγάπης ὑπεδέχετο τοὺς παραγινομένους πρὸς αὐτὸν ἀδελφοὺς διὰ τὸν τῆς φιλαδελφίας θεσμόν· φιλόξενος γὰρ ἦν καὶ παρακλητικὸς εἰς τὸ νουθετῆσαι καὶ ἐπιστρέψαι πρὸς τὸν Κύριον τοὺς παραγινομένους πρὸς αὐτὸν τῶν ἀπίστων καὶ εἰς

[5] *cod.* οὐαθὰ [6] *cod.* εἶσαν [7] *in fine pag. praeced. scriptum erat jam* τῆς πολι ...

(1) Cfr. *Vit. Antonii*, n. 1 : Ἀντώνιος γένος μὲν ἦν Αἰγύπτιος. *P. G.*, t. XXVI, col. 840.

(2) Cfr. *ibid.*, col. 841, l. 5.

τόν μονήρη βίον τοὺς βουλομένους προτρέψασθαι εὐμενῶς· τῆς γὰρ
ἐγκρατείας αὐτοῦ τὴν τραχύτητα οὔτε μία ἀῤῥωστία σώματος ἴσχυσεν
λῦσαί ποτε. Εἰργάζετο δὲ ταῖς χερσὶ πάντοτε καὶ διέψαλλεν καὶ ηὔχετο
ἀδιαλείπτως (1), τύπος ἀγαθὸς πᾶσι τοῖς βουλομένοις ζηλοῦν αὐτοῦ τὴν
5 πολιτείαν γενόμενος. Ἐπανθούσης γοῦν αὐτῷ πλουσίως ἐν πᾶσι τῆς
τοῦ Χριστοῦ χάριτος καὶ τῆς ὁσίας πολιτείας πανταχοῦ διαβαινούσης,
ἤρξαντο πολλοὶ ὑπὸ διαφόρων ἀσθενειῶν καὶ ὑπὸ πολλῶν πνευμάτων
ἀκαθάρτων ὀχλούμενοι ἀκούοντες παραγένεσθαι πρὸς αὐτόν. Ἐπεὶ οὖν
οὐκ εἴων αὐτὸν κατὰ γνώμην ἠρεμεῖν, ἠβουλήθη εἰς τὴν ἐσώτεραν
10 ἔρημον ἑαυτὸν μεταθεῖναι (2). | Καλέσας οὖν τὸν ἅγιον Ἱλαρίωνα[8] καὶ Fol. 90r.
ἐξεγείρων αὐτοῦ τὴν προθυμίαν λέγει αὐτῷ· Ὦ στρατιώτης δόκιμος
τοῦ Χριστοῦ, γενναίως τοῖς πόνοις τῆς ἀσκήσεως καὶ πάσαις ταῖς τῆς
θεοσεβείας ἀρεταῖς μέχρι τέλους ἐγκαρτέρησον, ἵνα τοῖς ἄθλοις τῆς
ἀρετῆς τὰ νικητήρια κατὰ τοῦ ἐχθροῦ ποιησάμενος, τὸν τῆς ἀφθαρσίας
15 στέφανον ἐν τῇ τοῦ Κυρίου παῤῥησίᾳ ἀναδήσῃ, τῆς αὐτοῦ χάριτος
συνεργούσης σοι ἐν πᾶσιν. Καὶ ταῦτα ἐπευξάμενος αὐτῷ ὁ ἅγιος Ἀντώνιος ἐπέτρεψεν αὐτῷ μετά τινων ἀδελφῶν εἰς τὴν Παλαιστίνην ἀπελθεῖν. Ἀπολυθεὶς δὲ παρ' αὐτοῦ ὁ ὅσιος Ἱλαρίων ἐπανῆλθεν εἰς τὴν ἰδίαν πατρίδα αὐτοῦ. Πρὸ δὲ τῆς ἐπανόδου αὐτοῦ ἐτελεύτησαν οἱ γονεῖς
20 αὐτοῦ, πάντα τὰ ὑπάρχοντα αὐτῶν αὐτῷ καταλείψαντες, ἅπερ λαβὼν ὁ ἅγιος Ἱλαρίων τὰ μὲν ἀδελφοῖς ἐνδεομένοις, τὰ δὲ πτωχοῖς ἐχαρίσατο, μηδὲν ἀπ' αὐτῶν ἑαυτῷ καταλείψας ἢ νοσφισάμενός τι τῶν τῷ Κυρίῳ προσενεχθέντων, ἵνα μὴ ὑπόδικον τοῦ κρίματος Ἀνανίου καὶ Σαπφείρης (3) ἑαυτὸν καταστήσῃ[9]· ἦν γὰρ ἀκούσας διὰ τῶν εὐαγγελίων
25 τοῦ Κυρίου λέγοντος (4) ὅτι εἴ τις οὐκ ἀποτάσσεται πᾶσι τοῖς ὑπάρχουσιν αὐτῷ, οὐ δύναταί μου εἶναι μαθητής (5). Ἦν δὲ τότε ὁ μακάριος ἐτῶν

[8] *cod.* Ἱλαρίονα [9] *cod.* καταστήσει

(1) Cfr. *ibid.*, col. 844-845 : Εἰργάζετο γοῦν ταῖς χερσὶν... Προσηύχετο δὲ συνεχῶς, μαθὼν ὅτι δεῖ κατ' ἰδίαν προσεύχεσθαι ἀδιαλείπτως.

(2) Passage empruntè à la *Vita Antonii*, n. 49, *P. G.*, t. c., col. 913 : Ὡς δὲ εἶδεν ἑαυτὸν ὀχλούμενον ὑπὸ πολλῶν καὶ μὴ ἀφιέμενον κατὰ γνώμην ἀναχωρεῖν, ὡς βούλεται... ὥρμησεν ἀνελθεῖν εἰς τὴν ἄνω Θηβαΐδα... Εἰ δὲ θέλεις ὄντως ἠρεμεῖν, ἄνελθε νῦν εἰς τὴν ἐνδοτέραν ἔρημον.

(3) Cfr. *Act.*, V, 1-11.

(4) Cfr. *Vit. Antonii*, n. 2 et 3, *P. G.*, t. c., col. 841-844.

(5) *Luc.*, XIV, 33.

Fol. 90v. δεκαπέντε, | ὅτε γυμνὸς τῆς τῶν χρημάτων ἀπάτης διὰ τὴν πρὸς τὸν Χριστὸν ἀγάπην ἑαυτὸν κατέστησεν εἰς τὸ ἕβδομον οὖν μίλιον ἀπὸ τοῦ Μαϊουμᾶ τοῦ ἐμπορίου τῆς πόλεως Γάζης, ὡς διὰ τοῦ αἰγιαλοῦ ἀπέρχεταί τις εἰς Αἴγυπτον. Παρ' αὐτῷ τῷ αἰγιαλῷ εὑρὼν σπήλαιον μικρόν, εἰσελθὼν ἔμεινε μόνος ἐν αὐτῷ. Ἦν δὲ τοῦτο πρότερον λῃστῶν 5 οἰκητήριον, αἵμασιν ὅλον μεμολυσμένον· τινὲς οὖν τῶν γνησίων φίλων αὐτοῦ ἔλεγον αὐτῷ διὰ τὴν τῶν λῃστῶν ἐπιβουλὴν ἀποστῆναι τοῦ τόπου ἐκείνου, εἰ βούλοιτο. Εἶπεν δὲ πρὸς αὐτούς· Διὰ τὸ φεύγειν ἡμᾶς τὸν ἐξ ἁμαρτίας τῆς ψυχῆς χαλεπὸν θάνατον, τοῦ τοιούτου θανάτου ὁπωσοῦν συμβαίνοντος ἡμῖν καταφρονεῖν ὀφείλομεν, κατὰ μηδένα 10 τρόπον τῆς ψυχῆς ἡμῶν ὑπὸ τοῦ τοιούτου θανάτου βλαπτομένης.

IV. Ἐθαύμαζον οὖν πάντες τὸ νέον τῆς ἡλικίας αὐτοῦ καὶ τὸ στερβὸν[10] καὶ ἀνδρεῖον τῆς ἀκαταγωνίστου ψυχῆς αὐτοῦ, ὅτι πάντων τῶν μοχθηρῶν καὶ ἐπωδύνων[11] τούτων διὰ τὴν εἰς Θεὸν ἐλπίδα ῥαδίως ὑπερεφρόνει. Καὶ οὔτε ὡς παρὰ πλουσίων γονέων πολυτελῶς ἐν πάσῃ 15 ἀνέσει ἀνατραφεὶς καὶ μηδεμίας κακουχίας πεῖραν ἔχων ποτε, τρίχινον μὲν εἶχεν τὸν χιτῶνα, δερμάτινον δὲ τὸν ἐπενδύτην καὶ σάγον[12] εὐτελὲς

Fol. 91r. καὶ πάνυ τραχύ[13], ἅπερ αὐτῷ | ὁ μακάριος Ἀντώνιος ἐπανερχομένῳ ἐκ τῆς ἐρήμου ἔδωκεν. Ἀναμέσον οὖν τῆς θαλάσσης καὶ τῆς λίμνης ἐν ἐκείνῳ τῷ φοβερῷ καὶ δυσβάτῳ τόπῳ μόνος οἰκῶν καὶ πρὸς πάσας τὰς 20 μεθοδείας[14] τοῦ διαβόλου κατὰ τὸ γεγραμμένον ἔχων τὴν πάλην, οὕτω καρτερικῶς ἠγωνίζετο ὁ ἀθλητὴς τοῦ Χριστοῦ ὡς δεκαπέντε μόνα σῦκα ἐσθίειν αὐτὸν τὴν ἡμέραν, καὶ τοῦτο μετὰ δύσιν ἡλίου. Ὁ οὖν μισόκαλος διάβολος καὶ φθονερὸς ὁ μεγαλαυχῶν ἀεὶ καὶ λέγων· εἰς τὸν οὐρανὸν ἀναβήσομαι καὶ ἐπάνω τῶν νεφελῶν τοῦ οὐρανοῦ θήσω τὸν 25 θρόνον μου καὶ ἔσομαι ὅμοιος τῷ ὑψίστῳ (1), θεωρῶν ἑαυτὸν ἡττώμενον ὑπὸ τοῦ ὁσίου τούτου παιδὸς καὶ ταῖς[15] ἀδιαλείπτοις αὐτοῦ νηστείαις καὶ εὐχαῖς ἀσθενοῦντα παντελῶς καὶ καταπίπτοντα, πάσαις ταῖς προσβολαῖς αὐτοῦ ποικίλως αὐτῷ προσελθών, οὐκ ἴσχυσεν αὐτὸν οὐδαμῶς ἀπατῆσαι. 30

V. Βρύχων οὖν τοὺς ὀδόντας κατ' αὐτοῦ ἤρξατο τοῖς ἐπ' ὀμφαλοῦ

[10] *cod.* στερὸν [11] *cod.* ἐποδύνων [12] *cod.* σαγὶν [13] *cod.* τραχὺν
[14] *cod.* μεθοδίας [15] *cod.* τὰς

(1) *Is.*, XIV, 14.

γαστρὸς ὅπλοις αὐτοῦ (1) κεχρημένος ὑποβάλλειν λογισμοὺς ῥυπαρούς (2), ὧν ἄπειρος ἡ ἡλικία αὐτοῦ ἐτύγχανεν. Θυμούμενος γοῦν καθ' ἑαυτὸν ἐπὶ τούτοις ὁ ἅγιος πυγμαῖς εὐτόνως τὸ στῆθος ἑαυτοῦ ἔτυπτεν, ἵνα τοὺς ἀτάκτους λογισμοὺς τῆς καρδίας αὐτοῦ ταῖς
5 αἰκίαις τῶν πληγῶν φυγαδεύσῃ. Ἔλεγεν οὖν πρὸς τὸ ἑαυτοῦ σῶμα· Ἐγώ σε ὡς κτῆνος | δαμάσω, ἵνα μηκέτι σκιρτᾷς ἀτάκτως καθ' Fol. 91v.
ἑαυτοῦ μηδὲ λακτίζῃς· οὐ ψωμίζω σε ἔτι κριθάς, ἀλλὰ ἄχυρα, καὶ δίψῃ σε καταγχονήσω· κόποις σε μοχθηροῖς λοιπὸν κατακάμψω, καύσωνι καύματός[16] σε διώξω καὶ κρυμῷ ψύχους σε πήξω, ἵνα τοῖς
10 ἀνιαροῖς τούτοις σδυνώμενος βρῶσιν μᾶλλον ἐπιθυμήσῃς καὶ μὴ ἀνειμένον αἰσχροῖς λογισμοῖς ὠδίνῃς. Μᾶλλον οὖν σκληροτέραις ἀγωγαῖς νηστειῶν ὑπεπίαζε τὸ σῶμα ἑαυτοῦ καὶ ἐδουλαγώγει (3), διὰ τριῶν ἡμερῶν λοιπὸν ὀλίγας ἀγρίας βοτάνας καὶ ἐλάττω τῶν δεκαπέντε συκῶν μετὰ τὴν τοῦ ἡλίου δύσιν ἤσθιεν, ἔψαλλέν τε συνετῶς καὶ ἀδιαλείπτως
15 ηὔχετο, καὶ εἰργάζετο σκάπτων τὴν γῆν ἐπιμελῶς καὶ σειρὰς βαΐων ἔπλεκε τοὺς ἐν Αἰγύπτῳ μοναχοὺς μιμούμενος, ἵνα τῷ πόνῳ τῶν νηστειῶν καὶ τῷ ἀδιαστάτῳ πόνῳ καὶ μόχθῳ τῶν σκληρῶν ἔργων καὶ ταῖς ἀμετεωρίστοις προσευχαῖς τὰς τοῦ σώματος δυνάμεις νικήσας, νεκρὸν καὶ ἀκαταγώνιστον τῶν ῥυπαρῶν λογισμῶν τοῦτο καταστήσῃ[17]. Εἰς
20 τοσοῦτον[18] οὖν τῇ ὑπερβολῇ τῶν νηστειῶν ἑαυτὸν κατέτηξεν, ὡς μόλις τὰ ὀστᾶ αὐτοῦ ὑπὸ τῆς τοῦ σώματος ἐπιφανείας συγκρατεῖσθαι.

II. Les diverses recensions grecques de la Vie d'Hilarion.

L'importance qui a été donnée, dans l'étude précédente, à la version grecque de la Vie d'Hilarion, nous oblige à classer, au moins sommairement, les divers textes, pour la plupart inédits, où est exposée, d'une manière plus ou moins étendue, l'histoire du célèbre moine palestinien. Il est nécessaire de faire voir que tous dérivent de la Vie

[16] *ex* καμάτος *corr. man. sec.* [17] *cod.* καταστήσει [18] *cod.* τοσούτων.

(1) *Job*, XL, 11.
(2) Cf. p. 154, l. 23 — p. 155, l. 1 avec la *Vita Antonii*, n. 5, *P. G.*, t. c., col. 845-849.
(3) *Vit. Antonii*, n. 7. *P. G.*, t. c., col. 852.

latine par l'intermédiaire de la traduction grecque examinée ci-dessus et que celle-ci est, par conséquent, la version primitive, et non pas quelque remaniement d'une recension plus ancienne.

On n'a signalé jusqu'ici, que nous sachions, aucune version copte ou syriaque de la Vie d'Hilarion. Toutes les rédactions conservées sont écrites en grec.

L'un des hagiographes qui reprirent en sous-œuvre la Vie de S. Hilarion, n'est autre que Syméon Métaphraste, ou du moins l'un des collaborateurs au recueil qui porte son nom (1). La recension de Métaphraste, sans différer de la Vie latine ni pour l'ordre des évènements ni pour le fond, s'en écarte beaucoup plus, au point de vue de la forme, que la traduction H. Ce n'est guère qu'un résumé, où sont omis le prologue et un grand nombre des développements du texte latin et de la traduction H. L'auteur a ajouté, de-ci de-là, des réflexions de son propre crû. Comme on pouvait s'y attendre, c'est la recension H qui lui a fourni la matière de cet abrégé. Lorsque H s'écarte du texte latin, la rédaction métaphrastique s'en éloigne de la même manière (2), et notamment, elle reproduit les contresens de la première version. Un exemple suffira pour le but que nous nous proposons.

(1) Une traduction latine de la recension de Métaphraste a été publiée par Lipomani, *Tomus sextus vitarum sanctorum patrum*, Romae, 1558, fol. 360 sqq. Le texte grec, encore inédit, est représenté par des manuscrits très nombreux ; les récentes recherches sur l'œuvre de Métaphraste ont établi avec certitude qu'il fait partie de la célèbre compilation. Voir A. Ehrhard, *Die Legendensammlung des Symeon Metaphrastes*, Festschrift des deutschen Campo Santo in Rom, 1896, p. 53 ; [H. Delehaye], *Les ménologes grecs*, Anal. Bolland., t. XVI (1897), p. 319.

(2) Notons cependant qu'il y a parfois des divergences insignifiantes, où la recension de Métaphraste est plus près du texte de S. Jérôme que H. Peut-être faut-il les attribuer à l'auteur de la version latine, qui paraît avoir eu sous les yeux l'écrit de S. Jérôme en composant sa traduction ? Voir *Acta SS.*, Octobris t. IX, p. 49, note q.

S. JÉRÔME

N. 41 : Mirabatur omnis civitas, et magnitudo signi Salonis quoque percrebuerat. Quod intelligens senex, in brevi lembo clam nocte fugit, et inventa post biduum oneraria navi, perrexit Cyprum. Cumque inter Maleam et Cytheram piratae derelicta classe in littore, quae non antemna, sed conto regitur, duobus haud parvis myoparonibus occurrissent, et denuo hinc inde fluctus occurrerent, remiges omnes qui in navi erant trepidare, flere, discurrere, praeparare contos, et quasi non sufficeret unus nuntius, certatim seni piratas adesse dicebant. Quos ille procul intuens subrisit. Et conservus ad discipulos dixit : Modicae, inquit, fidei, quare trepidatis ? Numquid plures sunt hi quam Pharaonis exercitus ? tamen omnes Deo volente submersi sunt. Loquebatur his, et nihilominus spumantibus rostris hostiles carinae imminebant, jactu tantum lapidis medio. Stetit ergo in prora navis, et porrecta contra venientes manu : hucusque, ait, venisse sufficiat.

H

P. 131, 27 : Τῆς δὲ παραδόξου ταύτης τοῦ Κυρίου δυνάμεως μέχρι Σαλώνης καὶ ἐπέκεινα κηρυσσομένης, ὁ ἅγιος ἀπάρας ἐκεῖθεν διὰ τῆς νυκτὸς ἦλθεν εἰς Βρεβίλιμβον, ἐμπόριον τῆς Δαλματίας, καὶ εὑρὼν ἐκεῖ πλοῖον εἰς Κύπρον πλέον ἐνέβη εἰς αὐτό. Πλεόντων δὲ αὐτῶν καὶ περὶ τὸν αἰγιαλὸν τοῦ Μαλεοῦ φθασάντων, ὑφάλου καὶ στενῆς τῆς τοῦ πλοίου διαβάσεως οὔσης, μὴ δυνάμενοι κώπαις χρήσασθαι, ἠναγκάζοντο κοντοῖς τὸ πλοῖον διωθούμενοι μετὰ πολλοῦ δέους τὸν τόπον διανήχεσθαι· πειραταὶ δὲ ὄντες ἐκεῖ καὶ προσιδόντες αὐτοὺς ἐρχομένους ἐπῆλθον αὐτοῖς· ἐγένετο δὲ θόρυβος ἐν τῷ πλοίῳ, καὶ κλαίοντες οἱ ναῦται ἤρξαντο κατὰ τὸ εἰωθὸς αὐτοῖς ἑτοιμάζειν ἑαυτοὺς πρὸς ἀντίστασιν τούτων. Κατάφοβοι δὲ γενόμενοι οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ, εἶπον τῷ μακαρίῳ περὶ αὐτῶν. Ἰδὼν δὲ αὐτοὺς ὁ ἅγιος ἐμειδίασε, καὶ στραφεὶς λέγει τοῖς ἑαυτοῦ μαθηταῖς· Τί θορυβεῖσθε, ὀλιγόπιστοι ; μὴ περισσότεροι οὗτοί εἰσιν τῆς τοῦ Φαραὼ στρατιᾶς, οἵτινες τῇ τοῦ Κυρίου δυνάμει κατεποντίσθησαν. Λέγοντος δὲ αὐτοῦ ταῦτα, ἐκεῖνοι ἀπηνεῖ καὶ φονώδει

MÉTAPHRASTE

Lipomani, t. VI, f. 367r : Deinde cum noctu illinc solvisset, appellit Berbilimnon emporium Dalmatiae : ubi consecutus navigium, quod tendebat in Cyprum, ad eam navigavit.

Cum autem fuissent circa Maleam,

ii qui erant in navigio senserunt piratarum adventum ;

statimque timidi ad sanctum confugiunt. Statim enim prae se ferebat vel ex solo aspectu, qualem apud se celaret gratiam boni spiritus. Accurrunt ergo, et beatos illius pedes tangunt, quaerentes viam et rationem, per quam ipsi possent effugere periculum. Ille autem placide et hilariter subridens : Num hi sunt,

ὁρμῇ ἐχώρουν κατ' αὐτῶν· λαβὼν δὲ ὁ ἅγιος λίθον καὶ μέσον τοῦ αὐτῶν πλοίου καὶ τῶν πειρατῶν εἰς τὴν θάλασσαν ῥίψας ἐπετίμησεν αὐτοῖς λέγων· Ἱκανούσθω ὑμῖν μέχρι τούτου ἐλθόντας στῆναι.

inquit, plures exercitu Pharaonis, qui solo divino nutu fuit obrutus? Nondum desierat loqui, et illi quidem caedem spirantes invaserunt; hic autem lapidem accepit e navigio, et jecit inter navem et praedones; et eis lapis existit instar muri et arcet illorum irruptionem.

La Vie grecque d'Hilarion, qui fait partie du recueil de Métaphraste, partagea la fortune du célèbre ménologe. Les exemplaires s'en multiplièrent au détriment de la traduction primitive, et le rédacteur auquel on doit une recension nouvelle de la biographie, l'eut seule à sa disposition. C'est un écrivain chypriote aussi fécond que peu connu jusqu'ici, Néophyte le Reclus (1134 — après 1214) (1). Parmi les écrits de tous genres qu'il nous a laissés, on compte une série de trente panégyriques, tous encore inédits et tous réunis en un manuscrit unique, le *Parisinus* grec 1189, de différentes mains du XIIIe et du XIVe siècles (2). Cette collection, que personne n'a étudiée jusqu'ici, comprend quelques compositions oratoires qui sont peut-être originales, et un nombre plus considérable de pièces qu'il faut considérer comme des remaniements de Vies et de Passions plus anciennes. C'est à la seconde catégorie qu'appartient le discours intitulé : Νεοφύτου πρε-

1) Sur Néophyte le Reclus, voir A. Ehrhard, dans Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*[2], p. 286, et surtout L. Petit, *Vie et ouvrages de Néophyte le Reclus*, Échos d'Orient, t. II (1899), p. 257-268, 372.

(2) *Catal. codd. hag. graec. bibl. nat. Parisiensis*, p. 86 sqq. L'authenticité de ces trente discours ne peut être mise en doute ; voir L. Petit, *art. cité*, p. 263.

σβυτέρου μοναχοῦ καὶ ἐγκλείστου εἰς τὸν ὅσιον καὶ θεοφόρον πατέρα ἡμῶν καὶ θαυματουργὸν Ἱλαρίωνα ἐγκώμιον διὰ βραχέων καὶ ἐκ τῶν θαυμάτων αὐτοῦ συνοπτικὴ καὶ μερικὴ ἐκλογή (ms. de Paris 1189, fol. 105ᵛ-114ᵛ). Comme le titre l'indique, on se trouve en présence d'un extrait, précédé d'un exorde et suivi d'une longue et pompeuse péroraison. Le parallèle suivant démontrera à l'évidence que Néophyte n'a eu sous les yeux que le texte de Métaphraste.

H	Métaphraste	Néophyte
P. 96, 6 : Ζανάνους δέ τις ὀνόματι ἀπὸ τοῦ Μαϊουμᾶ, πλησίον τοῦ μοναστηρίου τοῦ ἁγίου λατομῶν λίθους, ἐξαίφνης παραλυτικὸς γέγονε. Βαστάξαντες οὖν αὐτὸν οἱ συνεργάται αὐτοῦ ἤνεγκαν πρὸς αὐτόν, καὶ ἐπιθέντος αὐτῷ τὰς χεῖρας καὶ προσευξαμένου εὐθέως ὑγιὴς γέγονεν ὁ ἄνθρωπος καὶ ἀπῆλθεν εἰς τὸ ἔργον αὐτοῦ.	*Lipomani, t. VI, f. 362ᵛ :* Talia expertus est miracula Latomus quoque, nomine Gazanus, qui cum prope sancti monasterium lapides excideret, fuerunt eius membra repente dissoluta. Deinde non suis pedibus, sed aliorum manibus ductus ad magnum Hilarionem, et illius manuum impositione (o miraculum) sola cum precibus dignatus, sanus redditur, et ad domum propriam nullius auxilio indigens revertitur ; et suam artem, sicut prius, exercet citra ullum impedimentum.	*Cod. Paris. 1189, f. 108ᵛ :* Εἶτα καί τις λατόμος Ζανάνης οὕτω καλούμενος ἔτι λιθοτομῶν, ἀθρόον(1) παρείθη(2) τὰ μέλη δαίμονος κακουργίᾳ(3)· ὅστις οὐ ποσὶν ἰδίοις ἀλλ' ἑτέρων χερσὶν ἄγεται πρὸς τὸν ὅσιον. Καὶ χεῖρας αὐτῷ μετὰ εὐχῆς ἐπιθείς, ἐῤῥωμένον τὸν παρειμένον (4) εὐθὺς ἀπεδείκνυεν καὶ εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ ἐβάδιζε μηδενὸς χρῄζων(5) βοηθείας, καὶ τῆς τέχνης αὐτοῦ εἶχε τὸ εὐσθενῶς ὡς τὸ πρότερον.

Il nous reste à classer la recension également inédite,

(1) *Cod.* ἀθρῶον.
(2) *Cod.* παρήθει.
(3) *Cod.* κακουργεία.
(4) *Cod.* παρημένον.
(5) *Cod.* χρίζων.

que renferme le *Coislinianus* 110, du XIe siècle, fol. 94-104^v (1). Elle commence par les mots : Ἱλαρίωνος τοῦ θαυμασίου ὁ βίος ὑπόθεσις ἡμῖν ἄλλη βίου καὶ γραφῆς ἐγγράφου τύπος καὶ προτροπὴ καὶ διήγησις ἀναδείκνυται. Πατρὶς μὲν γὰρ τούτῳ ἦν τῷ μεγάλῳ καὶ θεοφόρῳ πατρὶ ἡ Παλαιστίνη ἀπέχουσα Γάζης σταδίους πεντήκοντα, δεόντων τεσσάρων κτλ. Ce texte, dont l'auteur a gardé l'anonymat, est très voisin du remaniement de Métaphraste, comme chacun pourra s'en convaincre par le rapprochement que voici :

H	Métaphraste	*Coislinianus 110*
P. 128, 6 : Τοῦ οὖν μακαριωτάτου Ἱλαρίωνος ἐν τῇ Σικελίᾳ ὄντος, ὁ τοῦ Χριστοῦ δοῦλος Ἡσύχιος, ὁ μαθητὴς αὐτοῦ, περιῆγεν εἰς πάντα τόπον ζητῶν αὐτόν, εἰδὼς ὅτι εἰς ἀνυπόπτους τόπους ἔθος ἐστι τῷ γέροντι κρύπτειν ἑαυτόν...	*Lipomani, t. VI, f. 367* : Discipulus autem eius Hesychius (jam enim nobis redeundum est ad ea, quae sequuntur in narratione), diu quidem quaesivit Hilarionem.	*Fol. 102^v* : Ὁ δὲ μαθητὴς Ἡσύχιος πολὺν πόνον εἰς τὴν ἔρευναν αὐτοῦ καταβαλὼν καὶ μηδὲν εὑρών,
Μετὰ οὖν τρία ἔτη ἤκουσέ τινος Ἰουδαίου ἐμπόρου λέγοντος· Προφήτης μέγας τῶν χριστιανῶν ἐν τῇ Σικελίᾳ ἐφάνη, πολλὰ καὶ μεγάλα θαυμάσια ποιῶν... ..... Ἐλθὼν οὖν καὶ ἰδὼν τὸν μακάριον ἔπεσεν εἰς τοὺς πόδας αὐτοῦ, καταφιλῶν καὶ τοῖς δάκρυσιν βρέχων αὐτούς .... Μετὰ δὲ τρεῖς ἡμέρας αὐτῷ καὶ τῷ Ζαζάνῳ ὡμίλησεν ὁ γέρων	Cum tres autem anni jam effluxissent, venit quidam mercator Judaeus, significans magnum Prophetam Christianorum venisse in Siciliam. Hesychius vero cum id accepit, recta venit in Siciliam, et sanctum illic invenit.	μετὰ τριετίαν Ἰουδαίου τινος τῶν ἐμπόρων μηνύσαντος ὡς προφήτης μέγας τῶν χριστιανῶν ἐν Σικελίᾳ ἐφάνη, παραγίνεται ἐν ταύτῃ καὶ μόλις ἀνευρίσκει τὸν ἅγιον.
μόλις λέγων μηκέτι δύνασθαι αὐτὸν ἐν τοῖς τόποις ἐκείνοις διάγειν, διὰ τὴν πολλὴν ὄχλησιν· ἀλλὰ δεῖ, φησίν, ἀπελθεῖν αὐτὸν ἐκεῖθεν εἰς τὴν γῆν τῶν βαρ-	Sed multitudo eorum, qui accedebant, rursus molestiam divinum afficiebat Hilarionem.	Ἐπεὶ δὲ πάλιν αἱ τῶν προσιόντων ὀχλήσεις ἐλύπουν [*f. 103*] αὐτόν,

(1) Voir *Catal. cod. hag. graec. bibl. nat. Parisiensis*, p. 293.

βάρων, ὅπου οὐδεὶς οὔτε εἶδεν αὐτόν, οὔτε ἤκουσε περὶ αὐτοῦ. Καὶ λάθρᾳ ἐξελθὼν ἐκεῖθεν μετ' αὐτῶν ἀπῆλθεν ἐπὶ τὴν Ἐπίδαυρον, πόλιν τῆς Δαλματίας.

Fecit itaque sicut prius, et turbas fugiens, cum duobus discipulis enavigavit in Epidaurum Dalmatiae.

λάθρᾳ μετὰ τῶν δύο μαθητῶν ἀποπλεῖ εἰς τὴν Ἐπίδαυρον τῆς Δαλματίας πόλιν.

Nous ne pouvons dire, pour le moment, si le texte du *Coislinianus* est un simple dérivé de la recension de Métaphraste, ou s'il ne constitue pas plutôt un abrégé de H, dont dépendrait Métaphraste et par conséquent, Néophyte le Reclus. Le cas est trop compliqué pour que nous osions rien affirmer sur ce point. Tour à tour, en effet, le *Coislinianus* et Métaphraste se rapprochent davantage de la traduction H, sans jamais cesser, cependant, d'être très étroitement apparentés l'un à l'autre. Peut-être le texte du *Coislinianus* n'est-il que l'exemplaire écourté et défectueux d'un abrégé de H, abrégé qu'aurait retravaillé Métaphraste. Ici encore, une édition critique de la recension de Métaphraste et de celle représentée par le *Coislinianus*, aiderait sans doute à élucider ce problème. Pour nous, il suffit maintenant d'avoir montré que ces divers remaniements dérivent tous de la traduction grecque de la Vie d'Hilarion.

and 797. The first three of these are nos. 100, 102, and 104 of these studies.

[illegible]

P112-8

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
871H15M.GR1901 C001
S. JEROME ET LA VIE DU MOINE MALCHUS LE
3 0112 023677161